

NOTRE ROMAN COMPLET :

La VENGEANCE du Dr. MOHR

par GUSTAVE LEROUGE

La Revue Populaire



MAGAZINE MENSUEL ILLUSTRE

POIRIER, BESSETTE & CIE, éditeurs-propr., 131 Cadieux, Montréal.

Vol. 15, No 7

Juillet 1922

15c.

Vol. 15, No 7



GRATIS POUR VOUS MESDAMES !

EMBELLISSEZ VOTRE POITRINE EN 25 JOURS

TOUTES LES FEMMES DOIVENT ETRE BELLES ET TOUTES PEU-
VENT L'ETRE. AVOIR UNE BELLE POITRINE. ETRE GRASSES.
RETABLIR LEURS NERFS. CELA EN 25 JOURS AVEC LE

Réformateur Myrriam Dubreuil



Approuvé par les meilleurs médecins du monde, les hôpitaux, etc. Les chairs se raffermissent et se tonifient, la poitrine prend une forme parfaite sous l'action bienfaisante du REFORMATEUR. Il mérite la plus entière confiance car il est le résultat de longues études consciencieuses; approuvé par les sommités médicales. Le

REFORMATEUR MYRRIAM DUBREUIL

est un produit naturel, possédant la propriété de raffermir et de développer la poitrine, en même temps que, sous son action, se combient les creux des épaules. Seul produit véritablement sérieux, garanti absolument inoffensif, bienfaisant pour la santé générale comme Tonique. Le Réformateur est très bon pour les personnes maigres et nerveuses. Convenant aussi bien à la jeune fille qu'à la femme dont la Poitrine a perdu sa forme harmonieuse par suite de Maladies ou qui n'était pas développée.

Le REFORMATEUR MYRRIAM DUBREUIL jouit dans le monde médical d'une renommée universelle et déjà ancienne comme reconstituant et aliment de la beauté, tout en restaurant ou en augmentant la vitalité sans oublier qu'il contribue, en même temps, à chasser la nervosité, migraine, neurasthénie.

ENGRAISSERA LES PERSONNES MAIGRES EN 25 JOURS

Envoyez 5c en timbres et nous vous enverrons GRATIS une brochure illustrée de 32 pages, avec Echantillons du Réformateur Myrriam Dubreuil. Notre Réformateur est également efficace aux hommes maigres, déprimés et souffrant d'épuisement nerveux, etc., quel que soit leur âge. Toute correspondance strictement confidentielle. Les jours de consultation sont : Jeudi et Samedi de chaque semaine de 2 à 5 heures p.m.

Mme MYRRIAM DUBREUIL

250, PARC LAFONTAINE,

MONTREAL

Dept. 1 — Boîte postale 2353

PAVOISONS

POUR NOS FETES

RELIGIEUSES ET NATIONALES

**DRAPEAUX, BANDEROLLES, LANTERNES.
BANNIERES, ECUSSONS, ORIFLAMMES.
GUIRLANDES ET CABLES EN PAPIER,**

de fantaisie, de toutes les sortes et couleurs.

Nous avons le plus bel assortiment de drapeaux représentant les pays suivants :

**FRANCE, ANGLETERRE,
ETATS-UNIS ET CANADA,**

et religieux :

SACRE-COEUR ET PAPAL.

Toutes ces décorations sont employées pour Maisons, Salles, Magasins; Réceptions, Processions, Parades; Communautés, Edifices Publiques; Régates, Tombola, Euchre, etc., etc.

Catalogue illustré envoyé gratuitement sur demande.

GRANGER FRÈRES LIMITED

Libraires. Papetiers. Importateurs
43 Notre-Dame-Ouest, Montréal

LA BEAUTE DE LA JEUNESSE

Pendant que vous possédez la saine et vigoureuse beauté de la jeunesse vous devriez la préserver et la protéger constamment pour les années futures. La négligence est la cause que beaucoup de femmes paraissent bien plus vieilles qu'elles le devraient. Un peu d'attention apportée maintenant à la peau et au teint par l'emploi de la

121



Crème Orientale Gouraud

sera amplement récompensée par votre beauté de jeunesse quand vous serez plus avancée en âge. Cette crème ne fait pas que protéger et préserver le teint pour l'avenir mais elle améliore grandement l'apparence actuelle. Elle cache les taches du visage. En usage depuis 80 ans.

Envoyez 15c pour en avoir un échantillon.

Savon Médicamenté Gouraud

Pour conserver votre peau et votre teint en bon état il vous faut employer un savon qui enlève complètement de la peau la poussière, la saleté et les impuretés. Les savons ordinaires pour le teint ne sont pas adéquats.

Le Savon Médicamenté Gouraud accomplit son œuvre bienfaisante depuis plus de soixante-dix ans. Servez-vous-en constamment, il vous protégera contre l'infection. Il s'emploie avec succès contre les maladies de la peau. Il est idéal pour préparer la peau avant l'application de la Crème Orientale Gouraud.

Envoyez 10c pour en avoir un échantillon.

FERRD, T. HOPKINS & SON,

344 St. Paul St., W., Montréal, Qué.



La Revue Populaire

Vol. 15, No 7

Montréal, juillet 1922

ABONNEMENT

Canada et États-Unis:

Un An: \$1.50 — Six Mois: - - - 75

Montréal et banlieue excepté

Paraît tous

les mois

POIRIER, BESSETTE & CIE,
Éditeurs-Propriétaires,
131 rue Cadieux, MONTREAL.

La REVUE POPULAIRE est expédiée
par la poste entre le 1er et le 5 de chaque
mois.

Tout renouvellement d'abonnement doit nous parvenir dans le mois même où il se termine. Nous ne garantissons pas l'envoi des numéros antérieurs.

LA PIPE CONTRE LA GOMME A MACHER

Il y a certaines gens qui ont répondu à tout.

Ainsi j'ai un ami, qui n'a pas un ami, qui a la déplorable habitude, c'est du moins l'avis de sa femme, de fumer la pipe. Mais cela n'est rien encore, il paraît qu'il jette ses cendres sur le tapis et qu'il crache (oh! horreur) aux côtés du crachoir.

C'est en vain que sa femme a tout essayé pour lui faire passer cette vilaine habitude qu'il a de fumer. Elle a pris la douceur, la violence, rien n'y a fait.

Cependant, il y a quelques deux ou trois mois, elle a failli chanter victoire. Nous étions alors au temps du carême. Or, il est d'usage, comme chacun sait, en ce temps-là, d'expier les crimes que l'on a commis durant l'année en faisant quelques sacrifices et en se privant de certaines choses que l'on aime particulièrement.

Par esprit de mortification des personnes n'iront pas au théâtre ni au cinéma, ne mangeront pas de bonbons, ni ne boiront les boissons offertes par la Commission des Liqueurs, se priveront de ci et ne prendront pas de ça, durant la sainte quarantaine.

La femme de mon ami qui est une femme intelligente profita de ce temps pour demander à son mari de "lâcher" sa pipe.

Mon ami qui aime sa femme comme tous les hommes aiment la leur se fit d'abord tirer l'oreille, pour la forme; il ne faut pas accorder tout de suite ce qu'on demande, le sacrifice a l'air plus grand

—Je veux bien laisser ma pipe, répondit mon ami à sa femme, mais à une condition.

—Laquelle, demanda anxieuse, la tendre moitié?

—C'est qu'à ton tour, tu abandonneras de mâcher la gomme qui ne quitte jamais ta bouche.

Madame bondit. "Comment, tu oses? Mais, mon cher, tu sauras que toutes les dames du monde mâchent de la gomme; c'est même pour cela qu'on les surnomme: la haute-gomme. Et puis la pepsine est indispensable pour ma santé, elle aide ma digestion, elle donne de l'exercice à mes mâchoires, etc. Et madame continua à discuter sur les vertus de la pepsine durant une heure et demi.

Comme résultat de la discussion, monsieur remisa sa pipe pour le carême et madame garda sa gomme.

Tout alla bien pendant quelque temps lorsqu'un jour, madame s'aperçut que son mari fumait. Elle entra dans une grande colère et alla jusqu'à menacer son mari de la vengeance céleste.

—Tu m'avais pourtant bien promis de laisser ta pipe durant le temps du carême, que fais-tu des résolutions que tu prends?

Imperturbable, en toisant sa femme, et en lui envoyant dans la figure une bouffée de sa bouffarde, le mari de la femme de mon ami laissa tomber:

—Mais je tiens ma promesse, ma très chère, je t'ai promis de "lâcher" ma pipe durant le temps du carême, et bien, c'est ce que j'ai fait?

(Suite à la page 10).

TOILET LAUNDRIES

LA TOILET LAUNDRIES EST SANS CONTRE-DIT LE MEILLEUR ETABLISSEMENT DE LA VILLE POUR LE

NETTOYAGE ET LE LAVAGE DU LINGE

Aucune autre buanderie ne peut donner satisfaction à sa nombreuse clientèle comme la Toilet Laundries. On fait également la

TEINTURERIE DES HABITS ET TOILETTES

ET CE DEPARTEMENT EST UN DES MEILLEURS DE MONTREAL.

ECRIVEZ OU TELEPHONEZ MAINTENANT.

TOILET LAUNDRIES, LIMIT

Uptown 7640

LES APACHES DE PARIS

Une femme, surnommée "la Panthère", se met à la tête d'une bande d'apaches, et pendant deux ans commet avec eux les brigandages les plus audacieux.—Prise une première fois, elle s'échappe. Mais, la police secrète, pour se venger, cerne ses quartiers et la captive ainsi que tous ses compagnons.

Il y a deux mois environ, les agents de l'arrondissement de la Glacière, à Paris, l'arrondissement par excellence des apaches et des escrocs de tout acabit, mirent la main sur la bande la plus dangereuse de la capitale et sur leur chef, une femme, Marguerite Bertrand, surnommée "La Panthère de la rue Mouffetard".

Cette Panthère était depuis longtemps connue de la Secrète; elle était même une fois déjà tombée dans ses filets. Mais, la police, par tactique, l'avait relâchée. Les agents préférèrent-ils la laisser tranquille pour ne pas encourir les vengeances de toute sa bande ou voulurent-ils plutôt lui remettre sa liberté, pour, après, en la pistant, s'emparer de sa bande? C'est plutôt cela qu'ils voulurent.

Mais avant que de nouveau la police ne mit le grappin dessus, elle eut le temps de commettre des vols en quantité, "en pagaïe", comme on dirait à Paris. Cette hardie cambrioleuse avait un faible pour les bijouteries et les merceries. Un de ses derniers exploits avait particulièrement impatienté la police, alors, qu'après avoir mis un magasin à sac, elle se saisit du

propriétaire et lui tatoua son nom sur la poitrine. C'en était trop; une razzia fut organisée dans tout le district de la Glacière. Et la Panthère et toute sa bande furent cernées. Le quartier de la Glacière est un de ceux que connaissent le moins les touristes. Bien peu de Canadiens en voyage s'aventurent par là. Ils connaissent Montmartre, mais ignorent complètement la Glacière, Belleville, Ménilmontant et la Couronne.

C'est d'ailleurs un quartier tout-à-fait excentrique, au sud de la métropole. La seule chose à voir dans cet arrondissement est la manufacture des Gobelins où sont fabriquées les plus célèbres tapisseries du monde. Il tire son nom des vastes entrepôts frigorifiques qui s'y trouvent.

Pendant le jour, ceux qui visitent ce quartier et qui n'y sont pas à titre d'ouvriers, préfèrent marcher dans la rue et expédier leurs affaires en vitesse.

La police ne parcourt ce quartier que deux à deux. La nuit, la police ne voyage qu'en bande et y fait fréquemment des patrouilles en bicyclettes. Les raids s'exécutent vers les onze heures du soir. Cinquante agents en uniforme, le revolver au poing, les exécutent, pendant qu'autant d'agents en bourgeois se mêlent à la foule.

Ce petit monde interlope où la Panthère régnait en souveraine n'a rien de rassurant pour les honnêtes gens.

Cette femme n'avait pas seulement de l'intelligence, mais aussi de la



la Panthere

force, et une force physique peu commune. Un jour que deux apaches de sa bande se disputaient entre eux, elle les saisit tous les deux par la tête et leur administra une friction en règle. Dans cette bataille, elle cassa la tête à l'un et brisa le bras droit de l'autre.

Les autres apaches qui assistaient à cette bagarre dans un petit café, situé non loin de la Place d'Italie, lui jurèrent fidélité et s'engagèrent à marcher avec elle dans toutes les affaires qu'il lui plairait d'entreprendre. La Panthère, au dire des apaches eux-mêmes, avait l'étoffe d'un chef. Elle organisa plusieurs coups qui réussirent à merveille—cambriolages, voies de fait, vols de nuit avec "effraction", descentes dans des cabarets-dansant et dans différents cafés. Mais, la Panthère se contentait la plupart du temps d'organiser ces "sorties en ville"; elle y prenait rarement part.

La loyauté que lui portaient ses compagnons ne se démentit jamais. Seulement, quand éclatait une bataille, une rixe entre deux bandes ennemies, elle y allait de ses coups.

Marguerite la Panthère jouait du browning comme un expert. Elle se servait habituellement d'un petit revolver bleu automatique. De la crosse-elle avait appris à assommer un homme et quand son chargeur de dix cartouches était épuisé, elle avait plus que tout autre le chic de le remplacer ou de le recharger en cinq secs.

Le couteau n'avait non plus aucun secret pour cette pierreuse et c'était, paraît-il, merveille de la voir combattre contre des tas de marlous, son "eustache" d'une main, et à l'occasion, son revolver de l'autre.

La première fois que Marguerite Bertrand, de son petit nom "la Panthère", fut saisie par

la "rousse", c'est-à-dire la police, elle fut conduite devant le préfet de police de son arrondissement qui s'enquit de son état civil. Elle avait été prise en défendant un membre de sa bande qui, blessé à la jambe, ne pouvait fuir. L'inspecteur et le sous-préfet prirent son nom et ses signes particuliers.

— Passez-moi les menottes, leur dit-elle, ou je me sauvé!

Et elle tendit les poignets à l'inspecteur qui les lui emprisonna dans une forte paire. Mais, à la minute même, elle les fit sauter et les prenant d'une main en assomma l'homme qui les lui avait passées. Elle poussa la porte et se trouva dans le corridor où débouchait un agent à ce moment. En un tour de main, elle le culbuta, se trouva dans la rue et chercha une cachette sûre.

La Panthère ne se montra plus à la lumière pendant quelque temps, puis un beau jour, fatigué de sa réclusion, elle entreprit un raid sur un magasin à rayons. Cette fois, elle conduisit sa bande en personne et fit son coup d'une façon si magistrale que la police en fut inquiétée.

C'est alors que les hommes de sa clique tatouèrent son nom "La Panthère" sur la poitrine même du propriétaire de l'établissement, comme le montre bien le dessin qui accompagne cet article.

La Panthère s'était décidée, un samedi soir, à retourner dans son "dancing" de prédilection, escortée de ses camarades. Sa sentinelle se tenait à la porte, dévisageant tous ceux qui pénétraient dans la salle de danse. Au dehors, il entendait tout un remue-ménage inaccoutumé et voyait passer de tous côtés des ombres douteuses. Il hésita cependant à donner l'alarme.

A ce moment, il entendit au coin de la rue un sifflement, imitation parfaite du cri de ralliement de sa bande. Croyant naturellement avoir affaire à un compagnon en danger, il courut dans la direction d'où venait le coup de sifflet et tomba dans les pattes de deux agents qui le baillonnèrent en un tour de main et le jetèrent dans le panier à salade.

Une seconde après douze agents, travestis en ouvriers, faisaient leur entrée dans la salle. La Panthère eut des soupçons et voulut organiser la résistance, mais il était trop tard.

Deux de ces ouvriers lui enlevèrent son revolver et son couteau et lui passèrent aux poignets de fortes menottes. Le propriétaire de l'établissement voulut aider ses clients et leur permettre de fuir, en éteignant toutes les lumières. Tous les apaches s'élançèrent vers la sortie pour sauver leur chef, mais les lumières se rallumèrent et devant les yeux des bandits apparut tout un cordon d'agents en uniforme, le browning à la main. La bataille était inutile. Toute la bande fut prise et emmenée au poste.

Aujourd'hui, la Panthère attend son procès dans la prison Saint-Lazare.

LA PIPE CONTRE LA GOMME A MACHER

(Suite de la 5me page)

—Alors, je suis devenu aveugle subitement, reprit sa femme.

—Non, tu vois clair, seulement tu ne t'aperçois pas que ce n'est pas ma pipe, mais celle de mon voisin que j'ai à la bouche.

La femme de mon ami resta tellement abasourdie par cette déclaration qu'elle en échappa sa gomme qui tomba dans le crachoir autour duquel son mari avait craché si longtemps.

Paul COUTLEE.

LE PRIX DES GUERRES

Un amateur de statistique (ne rions pas! leurs chiffres ont parfois une éloquence bien troublante) a calculé le coût journalier des grandes guerres qui ont précédé celle de 1914 et il est arrivé à ces résultats:

La campagne de Crimée a coûté 7 millions par jour; la guerre entre la Prusse et l'Autriche, finissant à Sadowa, 10 millions; la guerre russo-turque, 10 millions, et la campagne des Anglais au Transvaal, 6 millions et demi. Quant à la guerre de 1870, elle coûta, tant à la France qu'à l'Allemagne, en y comprenant les 5 milliards d'indemnité, 131 millions 500,000 francs par jour.

Pour la dernière guerre, bien entendu, les calculs ne sont pas faits et il est probable qu'ils ne pourront jamais l'être. Trop d'éléments divers entrent en jeu, répartis sur trop de pays différents. Voici cependant quelques évaluations.

D'après les experts américains, le coût total de la guerre s'élèverait à la somme formidable de 200 milliards de dollars. La part de la France serait approximativement de 24 milliards 400 millions de dollars, soit, au taux actuel du change plus de 250 milliards de francs. M. Marin, dans son rapport à la Chambre des députés, donne le chiffre de 159 milliards. Mais il ne comprend pas dans cette somme les pensions, les dépenses des Régions libérées ni, comme l'ont fait les Américains, les pertes de vies humaines, évaluées comme destruction de richesse nationale.

UNE APPARITION MERVEILLEUSE

Des explorateurs danols trouvent, sur la côte du Groënland, le corps parfaitement conservé d'un chef Viking, dans un fragment de banquise. — Ce cadavre, vieux de mille ans, serait-il celui du navigateur Erik le Rouge ? — Histoire des Vikings ou pillards scandinaves.

Le corps parfaitement conservé d'un roi Viking, vieux de mille ans, vient d'être rendu à la civilisation. Il était encaissé de la tête aux pieds dans un bloc de glace qui le préserva aussi bien que si son cadavre avait été soumis à la momification égyptienne. C'est un docteur-explorateur danois qui le découvrit dans un fragment de iceberg, échoué sur la côte du Groënland.

Il se dressa devant ses yeux éblouis et terrifiés à la fois, comme un terrible fantôme, haut de sept pieds, revêtu de la lourde armure des anciens, la tête couverte du casque d'acier, symbole de la royauté norse, le tout parfaitement perceptible dans la tombe transparente de glace.

Des hommes, armés de haches, brisèrent cette bière que la nature avait donnée au grand guerrier. Et alors apparut le Viking aussi bien conservé que s'il eut rendu le dernier soupir la veille même. Il n'était ni ratatiné ni asséché. Sa peau était blanche et ferme. La barbe et les cheveux étaient rouges et abondants. La banquise l'avait immunisé contre l'oeuvre destructrice du temps.

Le corps fut transporté sur un navire à Copenhague. Trois savants essaieront là de continuer le travail de préservation commencé par la Nature, à l'aide d'injection de préparations chimiques. S'ils réussissent, le corps ou la momie du roi Viking dans le musée de Copenhague sera la plus remarquable relique sur terre. Des millions d'êtres humains viendront contempler le Norse qui vécut, aima et combattit il y a un millier d'années.

Pendant que les universitaires et savants de Copenhague attendent l'arrivée de cette trouvaille extraordinaire, une expédition a été dirigée aussitôt sur le Groënland pour poursuivre les investigations commencées. On a rapporté au Danemark que sept autres corps de ce genre avaient été retrouvés, aussi parfaitement conservés.

Mais comment, se demande-t-on, ces guerriers Viking ont-ils pu être retrouvés sur les côtes du Groënland?

Plusieurs ont pensé que ce premier Viking retrouvé dans un bloc de banquise, tout en armes et le casque ailé sur la tête, pouvait être de son vivant un personnage aussi important que Eriksen, "Erik le Rouge", réputé le plus grand voyageur de l'antiquité, à qui certains historiens, se basant sur des documents authentiques, accordent l'honneur d'avoir découvert le premier l'Amérique, quatre cents ans avant que Christophe Colomb eût atteint ses rives.

"Erik le Rouge", d'après la légende norse, était un comte banni du Groënland à la suite d'une intrigue qu'il



eût avec la fille de son roi. Son oncle, un navigateur du nom de Bjardi, l'incita à entreprendre sous sa direction des randonnées dans les mers inexplorées.

C'est vers l'an 982 qu'il passa en Islande et de là sur la terre qu'il appela lui-même Groënland, (pays vert) dont il colonisa la côte orientale. Le chef norvégien Erik le Rouge doit donc être considéré comme le fondateur de la colonie du Groënland. Il y établit le christianisme, y fonda un évêché et envoya son fils Leif en Norvège pour en ramener des missionnaires. Un peu plus tard, il envoya ce même fils à la découverte de terres entrevues par Bjarme et celui-ci trouva alors le Helluland (Terre-Neuve). D'autres expéditions scandinaves atteignirent, un peu plus tard, le littoral méridional du Canada, et peut-être même le New-York et le New-Jersey.

Comme on le voit, bien avant Christophe Colomb, il est tout probable et presque certain que des navigateurs scandinaves mirent pied sur notre sol. C'est dans le Groënland que mourut Erik, après y avoir pris dans la nouvelle colonie le titre de roi.

Suivant la coutume des vikings, les guerriers étaient enterrés en armes. Puis, ils mettaient leurs grands morts debout dans des niches pratiquées à même des blocs de glace.

D'après les sagas, ou livres des vikings, Erik mourut en 995. Neuf cents ans ont passé et les montagnes de l'Arctique viennent de dévoiler le secret qu'elles gardaient en rendant à la civilisation moderne les dépouilles intactes du plus audacieux des navigateurs et de ses compagnons.

Qu'entend-on par les Vikings?

C'est le nom donné aux pillards scandinaves qui, du onzième au dou-

zième siècle, multiplièrent leurs expéditions dans toutes les mers.

Sur de légers bateaux, portant de quarante à cinquante hommes, les vikings remontaient les fleuves, surprenaient et pillaient villes et monastères, s'établissaient à demeure dans des îles voisines des côtes et enfin en terre ferme. Ils atteignent l'Espagne, l'Italie, remontent la Seine jusqu'à aris, conquièrent la plus grande partie de l'Irlande, une partie de l'Angleterre, demeurent maîtres de la Normandie (911). La ville éloignée de Constantinople subit même une première attaque (865); bientôt suivie de nouvelles expéditions au cours desquelles les flottes des vikings ravagent les rives de la mer Noire et de la mer Caspienne. Les expéditions des vikings exercèrent une profonde influence sur l'état social des peuples scandinaves mis en contact avec les différents groupements européens, et favorisèrent notamment les progrès du christianisme, dont le triomphe dans le Nord marque la fin de l'ère de la piraterie organisée.

— 0 —

PENSEES

Le découragement est en toutes choses ce qu'il y a de pire: c'est la mort de la virilité.—Lacordaire.

Rien ne nous sépare moins que la mort de ce que nous avons pieusement aimé.—Mme Swetchine.

L'Eucharistie et la Passion se suivent. L'amour de Jésus mène à l'amour de sa croix.—A. Masson.

Il n'y a que les grands cœurs qui sachent combien il y a de joie à être bon.

Le changement de modes est l'impôt que l'industrie du pauvre met sur la vanité du riche.

LES PLUS CELEBRES CORSAIRES

C'est certainement le moyen âge qui posséda dans les pirates barbaresques les pires flibustiers des mers. — Histoire de la lutte de dix années qu'entreprirent l'un contre l'autre Barberousse et André Doria. — Les exploits de ces deux hommes de mer.

Les deux plus redoutables corsaires du Moyen âge et du commencement des temps modernes furent ce Thair-Eddin, que l'histoire a immortalisé sous le nom de Barberousse et André Doria, de la plus illustre des familles de Gênes.

Lorsque avec Barberousse la marine des Turcs eut atteint son plus haut point de puissance, il ne fut plus possible aux navires chrétiens de circuler en sûreté dans la Méditerranée, et les habitants des côtes ne pouvaient jamais s'endormir sûrs de ne pas se réveiller sous la menace du sabre et aux lueurs de l'incendie allumé par les infidèles. Ce fut une époque épouvantable et qui dura plus de quarante ans, jusqu'à ce que la victoire des Espagnols et des Italiens, à Lépante, eût réduit les flottes ottomanes à un rôle secondaire qu'elles devaient toujours voir aller en diminuant.

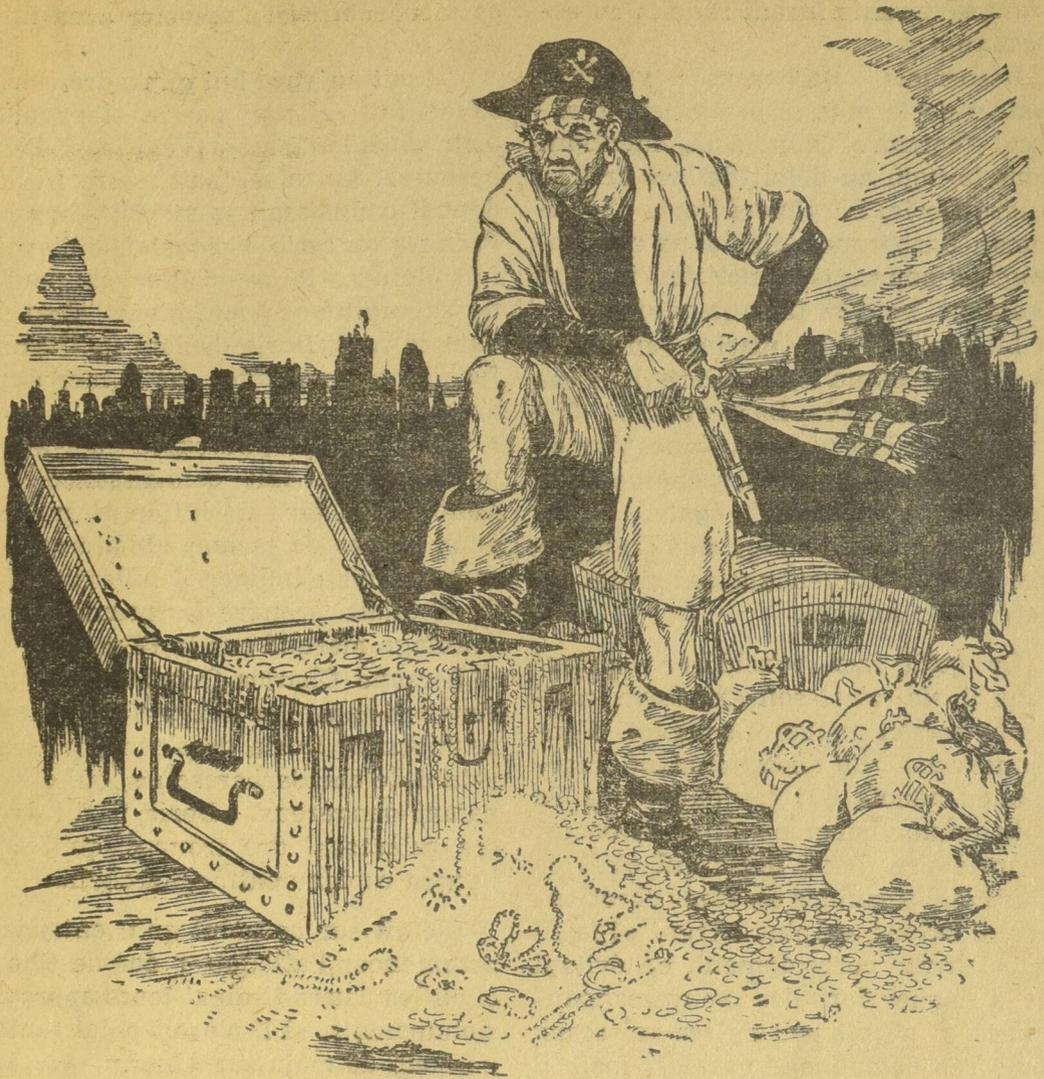
Parmi ces écumeurs de mer qui enlevaient les navires, en pillaient les cargaisons et en vendaient les équipages et les passagers comme esclaves, les plus terribles comme les plus audacieux étaient ces corsaires "barbaresques", dont le principal port était Alger. C'était aussi la ville la

plus riche, et les seuls droits de douane que l'on prélevait sur les prises des corsaires, en leur faisant verser dix pour cent de la valeur brute, représentaient le budget d'un Etat de premier ordre.

La prise d'un seul navire espagnol avait rapporté au fisc une somme de près de deux millions. Aussi le vieux chroniqueur musulman peut-il s'écrier avec enthousiasme: "Alger, semblable à une jeune épouse qui contemple avec complaisance sa beauté et ses ornements, jouit d'un bonheur inaltérable sous un gouvernement sage et bienfaisant."

Ce fut Barberousse, fils d'un soldat rouméliote nommé Yacoub, qui s'empara le premier de la ville d'Alger, en assassinant le chef arabe qui l'occupait, et bientôt il étendit sa suprématie non seulement sur la mer, mais aussi sur les Maures, qu'il obligea à reconnaître son pouvoir et à lui payer l'impôt. Il lutta avec succès contre ses ennemis et repoussa même une expédition espagnole envoyée par le cardinal Ximénès pour détruire ce nid de pirates.

Mais les jours d'Aroudj, son frère, étaient comptés, et sa témérité, qui deux fois déjà l'avait fait grièvement blesser, allait le mener à la mort. Ayant, avec une audace inouïe, dépossédé les cheïkhs et les sultans de Cherchell et d'ailleurs, il menaçait de famine la garnison espagnole d'Oran. Mais bientôt les soldats de Charles-Quint vinrent bloquer dans Tlemcen



le présomptueux Aroudj qui périt dans une embuscade.

Barberousse recueillit sa succession. Il ne fut point seulement un des grands hommes de mer du XVI^e siècle, il fut aussi un des plus fins. Il comprit que sa place n'était point parmi les courtisans du sultan, qu'il valait mieux vivre loin de son ombre, et fonder, sur la terre africaine, pour la plus grande gloire d'Allah et de Mahomet son prophète, à défaire les chrétiens.

C'est pourquoi il attaqua, dès le mois de mai 1530, le Penon d'Alger, c'est-à-dire le fort occupé par les Espagnols, et dont les canons dominaient désagréablement sa ville. Il entoura la forteresse de batteries et de tranchées, menant méthodiquement les travaux du siège. Le 16 mai, les Turcs emportèrent l'ouvrage; la plupart des Espagnols furent tués en combattant avec leur chef qui, blessé à mort, ne survécut que peu de jours. Les cinq

cents survivants furent réduits en esclavage.

Désormais, Barberousse paraît le maître de la mer. Alors surgit le second "corsaire" dont nous mentionnons le nom au début de cet article, André Doria. Le génois Doria et l'ottoman Barberousse, les deux plus farouches hommes de mer de l'histoire ancienne, vont se faire la guerre.

L'histoire de la marine au XVI^e siècle se résume tout entière dans ces deux noms: Doria, Barberousse. Ces deux adversaires furent dignes l'un de l'autre. Leur science des choses de la mer était sensiblement égale. Peut-être Barberousse eut-il plus de pratique que Doria; il eut surtout plus d'audace et de solidité.

Ce qu'il faut considérer surtout dans Doria, c'est son excessive prudence et son manque complet d'enthousiasme. Ce descendant de marchands génois eut toujours dans la poitrine une balance au lieu de coeur. Propriétaire d'une flotte qui était la plus belle parmi les escadres chrétiennes, il la loua au plus offrant et la fit manoeuvrer correctement, en évitant de la risquer dans des aventures mauvaises. Il perdit peu de ses vaisseaux dans ses campagnes navales, mais il les engagea bien rarement. Parfois même, on l'accusa de trahison. Il manqua simplement de sens moral.

Combattant contre les Français en 1514, il est à leur solde en 1523 et bat les Espagnols. Mais bientôt il passe au service de Charles-Quint, parce que François I^{er}, non content de lui refuser son dû, l'humilie par les plus mauvais procédés et essaye même de s'assurer de sa personne. L'Empereur Charles-Quint fut plus habile que le roi de France; il sut garder à sa solde

ce mercenaire et l'associer à sa fortune.

On sait aujourd'hui qu'André Doria s'était fait acheter par les Espagnols pour abandonner les Vénitiens. Barberousse, qui n'estimait guère Doria, dont il connaissait le moyen courage, l'accusa en cette circonstance d'avoir fait éteindre le grand fanal de poupe de sa capitane pour mieux s'enfuir dans la nuit. Doria déclara qu'il avait fui devant le Temps, car la mer était grosse.

Doria et Barberousse n'avaient point encore fait connaissance en 1530. Plus tard ils luttèrent sur les eaux bleues de la mer Méditerranée, sans jamais s'infliger de désastre. Le Turc allait prendre le premier un avantage marqué sur le Génois.

Lorsque Charles-Quint apprit les sinistres nouvelles d'Algérie, il ordonna à André Doria de s'occuper sans retard de ces Barbaresques, qui devenaient dangereux. Doria partit avec ses galères et des troupes, qu'il débarqua rapidement à Cherchell.

C'était sur ce point qu'il entendait commencer l'attaque; car de Cherchell les Turcs tiraient leurs approvisionnements, et il n'osait point tenter un coup de main sur Alger.

Les habitants de Cherchell eurent tout juste le temps de s'enfuir, et les Espagnols se lancèrent au pillage de la ville, aidés par des captifs. C'est au moment où les soldats dispersés saccageaient les maisons que les Turcs firent un brusque retour offensif. Les Espagnols furent reconduits jusqu'à leurs vaisseaux et perdirent beaucoup de monde. Plus de quatre cents des leurs restèrent sur la côte barbaresque, tués par les Arabes ou esclaves des Turcs, car Doria dut les abandon-

ner pour éviter d'être pris lui-même par l'escadre de Barberousse.

A grand'peine l'amiral de Charles-Quint put-il regagner les Baléares, poursuivi, serré de près par les galères turques. Celles-ci n'abandonnèrent la poursuite que dans les eaux de Majorque.

Doria, humilié de cet échec, reprit la mer quelques jours après et croisa dans le golfe de Tunis, où il enleva un vaisseau algérien dont la chiourne, composée d'esclaves chrétiens, se trouva ainsi délivrée.

Sur ce mince avantage, le Génois rentra triomphalement en Espagne et montra à l'Empereur les douze cents captifs qu'il avait rendus à la liberté. Charles-Quint donna à Doria le collier de la Toison d'or, et il le nomma prince de Melfi.

Pendant dix ans encore, la lutte se poursuit entre Doria et Barberousse sur les flots ou les rivages de la Méditerranée, sans que Charles-Quint puisse diriger de sa personne l'expédition qu'il médite contre les pirates barbaresques. La lutte entre les Turcs en Hongrie, les guerres avec la France, la rébellion des protestants d'Allemagne, ne lui en laissent point le temps. Toutefois, en 1535, plus de trente mille captifs chrétiens furent délivrés à Tunis. Mais à la même époque, et comme réponse à cette victoire, Barberousse ravageait l'île de Minorque et y enlevait près de six mille esclaves. Jusqu'en 1540 environ, les Ottomans eurent partout l'avantage.

Pour les humilier, Charles-Quint lui-même, contre tous les avis d'André Doria, organisa contre les Arabes, les Maures et les Turcs la déplorable expédition d'Algérie qui tourna en une désastreuse retraite.

Le seul homme à profiter de ce désastre fut encore Doria que Charles-Quint remboursa de ses dépenses en le nommant protonotaire du royaume de Naples, avec trois mille écus de pension.

Quant à Barberousse, après avoir ravagé les côtes d'Italie, battu André Doria dans le golfe d'Ambracie et pris Castel-Nuovo en 1539; après avoir été en plus victorieux devant Caudie, il vint à Marseille, comme allié de François Ier. Il mourut à Constantinople de sa belle mort en 1546.

—o—

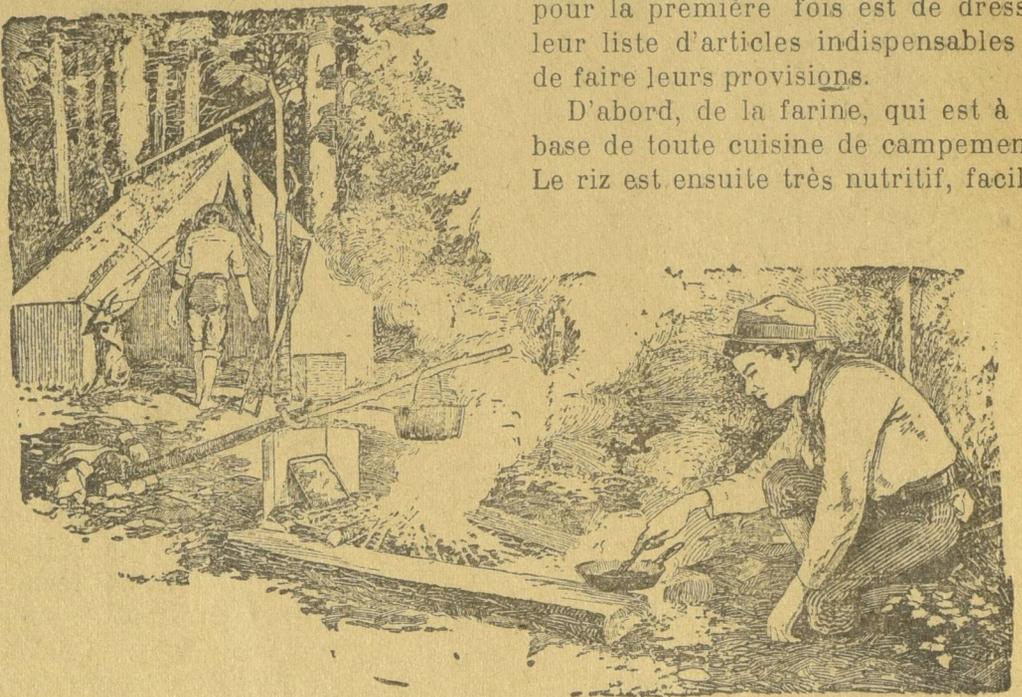
LA QUESTION JAPONAISE AU CANADA

M. Dickie et M. Storcks, députés de la Colombie britannique, ont pris la parole au Parlement canadien pour combattre énergiquement l'immigration chinoise et japonaise dans le Canada occidental.

Ces jaunes contrôlent, disent-ils, l'industrie du poisson et la culture maraîchère; ils acquièrent des fermes et deviennent graduellement les maîtres de l'industrie du bois. On voit souvent aujourd'hui des blancs faire la cueillette des fraises dans d'immenses vergers achetés par des Nippons. Et les Colombiens, qui détestent de tout leur cœur un tel spectacle, ont beau faire tous leurs efforts, envoyer des députations au gouvernement, récriminer en toutes occasions, on ne fait rien pour arrêter l'entrée des jaunes. La Colombie britannique, ajoutent-ils, ne veut pas être sacrifiée sur l'autel de la bonne harmonie internationale. Et elle refuse d'être la rançon du Canada envers le Japon.

LA VIE DANS LES BOIS

La cuistance dans les bois demande plus d'adresse que de matériaux. La vie dans les camps n'est d'ailleurs agréable que pour ceux qui connaissent les mille petites combinaisons, les mille trucs des bois. C'est là que s'accusent les hommes débrouillards,



qui consiste en deux troncs d'arbres verts disposés en V, élevés à sa partie la plus large par des roches. Sur ces troncs verts on dispose une brassée de bois sec et l'on appuie ses récipients à la partie angulaire.

Le plus difficile aussi pour un groupe de jeunes garçons qui vont camper pour la première fois est de dresser leur liste d'articles indispensables et de faire leurs provisions.

D'abord, de la farine, qui est à la base de toute cuisine de campement. Le riz est ensuite très nutritif, facile-

entreprenants et d'initiative. Par exemple, qui sait faire un bon feu dans le bois, en vitesse et sans danger pour les incendies?

Il ne faut pas songer à emporter une cuisinière ou un poêle dans un camp; c'est camper à la façon des nouveaux riches ou des parvenus... Ceux qui vont dans les bois en canot de toile ne sont pas ceux qui s'y rendent en automobile.

Le poêle de fortune idéal est celui

ment digestible et facile à cuire. Le gruau d'avoine est aussi indispensable. Les fèves au lard sont nutritives à tous égards. Les fèves sont la nourriture privilégiée des jeunes campeurs. En plus, du lard fumé et du beurre.

Comme articles secondaires: le thé, le café, le sucre granulé, la mélasse, le vinaigre, 4 boîtes de lait concentré, sel, poivre. En plus, des soupes en boîte et certains succédanés de pommes de terre, oignons et fruits.

L'ILE DE ROBINSON CRUSOE

Une expédition vient de visiter, pour la première fois depuis cinquante ans, l'île de Juan Fernandez, où vécut pendant cinq ans, avec le nègre Vendredi et son chien fidèle, le célèbre Robinson Crusoë.—L'île est aujourd'hui habitée par une petite population de chiliens qui a conservé les derniers souvenirs du personnage de De Foe.

A plus de trois cent milles de la côte sud-américaine, dans l'océan Pacifique, se dresse complètement isolée, la petite île déserte où vécut Robinson Crusoë. C'est en effet sur l'île de Juan Fernandez que le romancier anglais fit vivre Robinson Crusoë, pendant quatre années et demie.

Tout dernièrement, le paquebot "Ebro", de la compagnie maritime Pacifique, apportait en Amérique, c'est-à-dire au monde civilisé les premières nouvelles authentiques de l'île en question. Le capitaine de ce bateau et son personnel parcoururent l'île dans toute son étendue et visitèrent tout particulièrement la grotte dans laquelle vécurent Robinson et son nègre Vendredi. Ils escaladèrent aussi la colline où les deux rescapés avaient installé leur poste d'observation d'où ils épiaient les cannibales.

Il y avait bien quarante ans que personne ne s'était préoccupé de l'île de Robinson.

"Nous avons touché la terre de l'enchantement, dit le capitaine, la terre vers laquelle se portent tous les regards des jeunes. Nous avons vécu

tout un jour dans le souvenir de Robinson Crusoë. Ça été l'un des plus beaux jours de ma vie de marin."

Tous les indigènes étaient massés sur la plage quand le paquebot "Elro" apparut au loin. Ils n'avaient naturellement jamais vu de si près un bateau de ce tonnage. Au petit jour, l'"Elro" fut mis à l'ancre et les passagers montèrent dans les chaloupes qui se dirigèrent vers le canal de la baie Cumberland. Les habitants de l'île firent à ces visiteurs une réception enthousiaste. Tous étaient là, hommes, femmes, vieillards et petits enfants. C'était pour tous le plus grand événement de leur vie.

Tout-à-coup, un grand cri déchira l'air. Tous se retirèrent pour frayer un passage à l'homme considérable qui s'avançait au premier plan. Il était vêtu de peaux de bique et portait un parasol, de bique également. Il portait sur son épaule un vieux mousqueton et à sa ceinture deux pistolets de vieille marque. A ses côtés, se tenait un nègre et aux côtés de ce dernier, un chien.

Robinson Crusoë, son fidèle Vendredi et son bon chien étaient donc ressuscités! Ils souhaitèrent la bienvenue au capitaine et à ses compagnons et leur promirent de les conduire aux endroits habités naguère par le Crusoë du roman. C'étaient tout simplement deux indigènes qui, ayant appris la popularité de leur île grâce à Robinson et à Vendredi, avaient juré de porter leurs costumes et de les transmettre à leurs descendants.

Les voyageurs admirèrent à leur aise la grotte, creusée à même une falaise, où vécut le véritable Crusoë. C'est là qu'il se retrouva, le lendemain de son naufrage, avec un pain, du riz, trois fromages de Hollande, du blé des Indes et divers autres objets.

Plus loin, au faite d'une colline, se trouve le poste d'observation d'où Crusoë, de son vrai nom Alexandre Selkirk, regardait au loin les cannibales dans sa longue-vue.

C'est de là qu'il assista à une fête que les cannibales célébraient en l'honneur de leurs dieux et où le noir Vendredi devait être sacrifié et mangé. Au moment d'être bouilli, il s'échappa et fut sauvé par Crusoë qui tua les quelques cannibales qui étaient à sa poursuite. A partir de ce jour, Vendredi devint l'esclave en même temps que l'ami de Crusoë.

L'île de Juan Fernandez se trouve exactement à 465 milles, ouest de Valparaiso, dans l'océan Pacifique. Elle est très accidentée, présentant des pics de plus de 3,000 pieds d'altitude.

Trois ports naturels brisent l'harmonie de la ligne: la baie de Cumberland, sur la rive nord; le port Anglais, au sud, et Port Juan, à l'ouest. Tous les trois sont inaccessibles aux paquebots de fort tonnage, excepté la baie de Cumberland. L'île s'étend sur douze milles de longueur et sur quatre milles de largeur.

La population se compose d'environ 250 Chiliens. Les gens tirent leur subsistance du commerce des huîtres et du poisson. La culture n'y est guère intensive, les femmes et les enfants étant seuls à s'en occuper. D'ailleurs, rien ne peut y être entrepris sur une haute échelle, l'île ne comptant, comme animaux domestiques, que quel-

ques chèvres, quelques cochons et quatre chevaux.

Ces habitants sont presque tous des descendants de quelques familles chiliennes qui s'y établirent, il y a environ une trentaine d'années. Ils ont leur propre école, leurs journaux et magazines et quelques-uns sont réellement instruits.



L'île appartient effectivement au señor Ricard, un chilien qui porte un nom bien canadien, lequel l'a loué de son gouvernement pour ses pêcheries. Presque toute la population mâle de l'île travaille pour lui.

L'île fut découverte en 1563 par Juan Fernandez, qui lui donna son nom, navigateur espagnol et explorateur. D'après certains marins, elle fut explorée en outre à maintes reprises par les Indiens de l'Amérique du Sud.

C'est en 1704 qu'Alexandre Selkirk vint échouer sur cette île célèbre. Il y resta quatre ans. Une nuit de l'an 1709, le capitaine Woodes Rodgers, commandant du "Duc et de la Duchesse", petit bateau parti de Bristol, vit du feu sur l'île de son bord. Le lendemain, il détacha une embarcation. Selkirk, tout pimpant dans ses peaux de bique, un perroquet sur l'épaule et tout un troupeau de chèvres et de chats sauvages autour de lui, attendait bien tranquillement, sans s'émouvoir le moins du monde, que la chaloupe accostât à son port.

Il s'embarqua à bord du paquebot et revint en Angleterre. Plusieurs années après, une colonie pénitentiaire espagnole était fondée à Juan Fernandez et en 1767 un fort y fut construit. Les prisonniers en cette colonie y endurèrent des souffrances atroces. Ils vivaient dans des cellules creusées à même les falaises—qui, lorsque reliées les uns aux autres ressemblaient beaucoup aux catacombes.

La grotte de Crusoë était autrement plus confortable, ayant 30 pieds de profondeur et 18 pieds de largeur.

Durant la période de recherches d'or, en 1849, des argonautes visitèrent aussi l'île Fernandez, lesquels emportèrent toutes les reliques de Robinson Crusoë.

—o—

LE CANADA, EN TROISIEME PLACE

Qu'on les envie ou qu'on les maudisse, les automobilistes sont aujourd'hui les rois de la rue et de la route. Combien sont-ils dans le monde? Une revue technique vient de nous l'ap-

prendre. Il existe 12 millions 586,949 autos.

Sur ce nombre, 10 millions et demi roulent aux Etats-Unis. La France, pour sa part, se contente de 236,146 voitures, moins que la Grande-Bretagne (407,000) et moins que le **Canada (463,000)**. L'Allemagne, il est vrai, ne possède que 91,000 autos et la république de Libéria bat un record, à rebours, en ne détenant que trois voitures.

Que ces trois modestes voitures nous rappellent le temps où la locomotion automobile était encore, en France, une nouveauté ! Tout nous émerveillait alors et l'on ne peut, sans sourire, relire le prospectus de cette époque. En voici un, par exemple, qui date de 1892 et où se trouvent ces lignes curieuses :

"Voiture à 4 places, forme dogcart, 5,000 francs.—Voiture à 4 places, forme wagonnette, 5,300 fr.—Voiture à deux places, 4,100 francs.—Voiture à deux places, avec petit siège à l'arrière, 4,300 fr."

Et ce prospectus ajoutait :

"Les voitures possèdent trois vitesses, une petite, une moyenne et une grande. On règle généralement la grande vitesse à 17 kilomètres à l'heure, mais, dans les pays plats ou peu accidentés, et surtout avec les voitures à deux places, on peut marcher plus vite et atteindre 20 kilomètres, mais ces grandes vitesses exigent, de la part du conducteur, une grande attention et ne sont pas toujours à conseiller."

Comment trouvez-vous aujourd'hui ces "grandes vitesses" de 20 kilomètres à l'heure pour lesquelles il faut une attention extraordinaire et que l'on se garde bien de recommander?

LE SUPPLICE DE LA PENDAISON

La pendaison est peut-être le mode d'exécution capitale le plus capricieux.—L'aventure d'un condamné qui fut conduit à la potence dans le plus profond sommeil et fut pendu avant d'avoir repris connaissance. Cas pathologique qui intrigue les savants.

La pendaison, étant un mode d'exécution capitale des plus capricieux, il n'est pas rare qu'elle donne lieu à des scènes du dernier macabre qui, répétées dans un théâtre de Grand-Guignol, mettraient les spectateurs au comble de l'épouvante. La guillotine, la chaise électrique et la garrotte ne demandent pas de la part de l'exécuteur des hautes oeuvres une rare habileté. Il est très simple de presser le bouton qui déclanche le couperet de la "Veuve"; de soulever la manette qui établit le courant électrique sur la chaise d'exécution et de donner les quelques tours de vis qui déterminent l'étranglement des condamnés à la garrotte, en Espagne et au Portugal.

Mais le bourreau, au Canada et dans certains états de la république américaine, a des fonctions autrement plus difficiles à remplir. Il doit appliquer la corde de telle façon, autour du cou du supplicié, qu'en tombant dans la trappe, celui-ci ait l'épine dorsale brisée par la secousse. Si le lieu est bien assujéti, l'épine dorsale se rompt dans la chute et la mort est instantanée. Sinon, le pendu meurt par strangulation lente, au bout de plusieurs minutes, souvent.

C'est ainsi qu'un condamné à mort, un Italien, il y a cinq ans, dansa pendant douze minutes comme un pantin de laine, au bout de sa corde. Ceci se passa dans la province de Québec. La guillotine accomplit toujours sa triste besogne de façon uniforme. Que le condamné soit maigrelet ou fort comme Hercule, il ne souffre pas davantage. Le couperet est rapide et rien ne lui résiste. L'exécution d'un pendu est au contraire aléatoire. Tel souffre moins s'il est plus lourd que léger; tel autre, si son bourreau est plus adroit que la plupart. Ainsi pour l'électrocution, qui affecte différemment les sujets suivant la force de résistance de chacun.

Mais la pendaison la plus curieuse enregistrée par les annales judiciaires d'un pays est bien celle du jeune Church, criminel de vingt-deux ans, qui reçut la peine de mort, il y a deux mois environ, dans le pénitencier de Chicago. Jamais peut-être un supplicié ne souffrit moins que celui-là, puisqu'on le porta endormi sur un fauteuil au lieu de son exécution et qu'on le pendit, alors qu'il était encore plongé dans le plus profond sommeil. Voilà une exécution humanitaire...

Mais les autorités de la prison n'étaient pour rien dans ce sommeil. Personne ne lui avait administré de drogues pour l'anesthésier.

Quarante-cinq jours avant la date fixée pour sa mort, le jeune Church, déclaré coupable du meurtre de deux hommes qu'il avait tués pour leur en-



Le bourreau déclancha la trappe et le condamné s'écroula dans le vide, profondément endormi.

lever une automobile dans le but d'épater les jeunes filles de son village, s'étendit sur son grabat et refusa toute nourriture. Il ferma les yeux, ne parla ni ne fit aucun mouvement. Il s'engourdit dans cette position comme les fakirs des Indes qui peuvent passer des années les bras en croix et insensiblement le sommeil—image de la mort—descendit sur lui. C'est un corps vivant qu'on pendit, mais un corps privé de toute connaissance ou conscience.

Le condamné fut emporté de sa cellule au lieu de son supplice dans un fauteuil, lequel fauteuil fut placé sur la trappe. L'homme fut lié au fauteuil par de fortes courroies. Le bourreau lui passa la corde autour du cou. Le médecin lui appliqua son stéthoscope sur le cœur et déclara que sa respiration était normale.

Alors le tortionnaire déclancha la trappe et Church s'écroula dans le vide, endormi. Son corps n'eut aucun des soubresauts nerveux qui font d'ordinaire frémir les assistants.

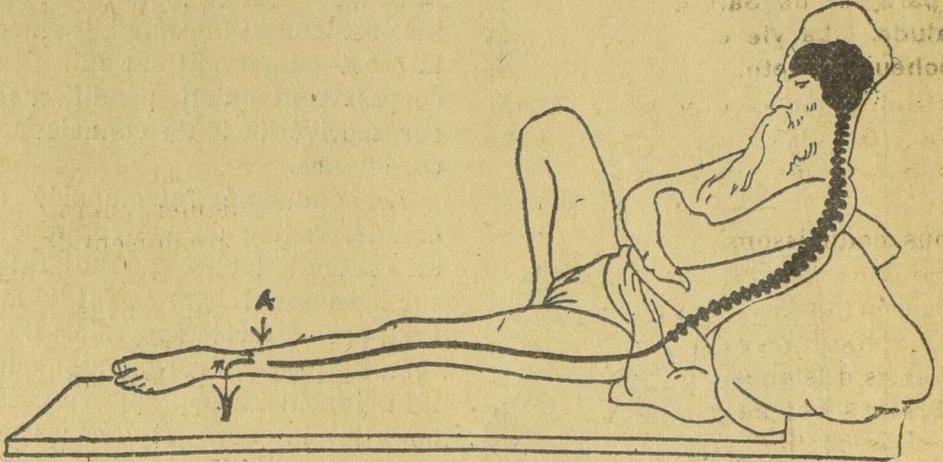
C'est ainsi que mourut le jeune Church qui avait réussi, en n'accomplissant aucune des fonctions que réclamait son organisme, à endormir complètement son cerveau avant d'insensibiliser son corps.

Nous rapprochions tout à l'heure son cas de celui des fakirs, et avec raison. En effet, ces ascètes hindous peuvent facilement pendant des années reposer sur des lits d'épines et de clous et s'infliger à eux-mêmes les plus cruels supplices sans endurer la

moindre souffrance. Ils arrivent à une espèce d'état d'insensibilité et de stupeur qui déconcerte la science.

Avant son exécution, pendant que le condamné dormait ainsi dans sa cellule, des savants vinrent de toutes les parties du pays examiner ce cas

son insensibilité, s'avisant d'appliquer le feu de son cigare sur la peau du condamné. Il ne parut pas plus en être affecté que si on lui avait brûlé la plante des pieds au fer rouge. Ce savant le brûla ainsi sur différentes parties du corps, qui dégagèrent simple-



Ce condamné à la potence acquit par le jeûne et l'immobilité l'insensibilité physique qui permet aux fakirs de l'Inde de se coucher sans douleur sur un lit de ronces, d'épines et de clous.

extraordinaire. Tous, sceptiques par nature, croyaient à une mystification. Ils s'en retournèrent convaincus que Church était en effet plongé dans une léthargie qui avait tous les caractères de la mort.

L'un d'eux, pour se convaincre de

ment une âcre odeur de chair brûlée. Les yeux du patient ne clignèrent même pas.

Un autre le tenailla avec un bistouri; le sang coula mais l'homme ne sembla pas plus éprouver ces coupures qu'il avait ressenti les brûlures.

LES NEGRES NAISSENT-ILS NOIRS?

Grave problème: les nègres, en naissant, sont-ils noirs ou blancs? Le docteur Bouchard, de Limoges, a vu naître beaucoup de nègres, au cours d'un séjour de deux années en Afrique. Il affirme dans un magazine médical que les nègres naissent effectivement blancs.

Le texte même dit: blancs rosés. Donc, les nègres naissent blancs rosés. Ils ne deviennent bruns, puis

noirs, qu'au bout de 12, 24, 48, et parfois 72 heures.

La coloration de leur peau n'est pas uniforme au début. Elle commence par affecter la partie externe des membres et le tronc.

Ainsi, contrairement à d'absurdes légendes, on ne vient pas au monde noir: on le devient avec le temps. Et les nègres, au lieu de blanchir en vieillissant, noircissent.

LES PECHEURS BRETONS

Le "pardon" de Sainte-Anne de la Palude.— La vie et les moeurs des pêcheurs bretons.— Epitomé de l'histoire peu connue de la Bretagne.— Depuis quand la Bretagne est-elle réunie à la France?

Nous connaissons tous à peu près très bien les moeurs et coutumes bretonnes pour avoir lu les nombreux romans qu'elles ont suggérés et surtout "Pêcheurs d'Islande", de Pierre Loti. Les Bretons ont en plus plusieurs de nos cultes particuliers les plus chers et entre ceux-là, le culte de la bonne Sainte-Anne dont un incendie a ravagé le plus beau temple que lui aient édifié l'admiration et la piété de tout un peuple. Sainte-Anne porte là-bas le nom de Sainte-Anne de la Palude, protectrice des marins et des pêcheurs.

Les moeurs de ses pêcheurs se rencontrent dans nos mariniers de la Gaspésie. Ainsi, en parlant de la vieille Bretagne, nous ne sommes pas loin de parler du Canada français.

Les noms mêmes les plus populaires là-bas, Pierre, Jean, Baptiste, Monique sont ceux que les pères de famille de la campagne et de la ville donnent à leurs fils et à leurs filles.

La Bretagne, ainsi dénommée après l'arrivée des émigrés de la Grande-Bretagne, du quatrième au sixième siècle après Jésus-Christ, est avant tout un pays de vie maritime intense. Pour la grande pêche (Terre-Neuve, Islande), la Bretagne fournit plus de la moitié des navires et des équipages.

La pêche côtière n'y est pas moins active, surtout sur la côte sud (sardines, maquereaux, homards, etc.) Dans l'intérieur, les populations vivent surtout d'agriculture. Les terres, bonifiées et enrichies par les coquillages marins, sables de mer, engrais marins de toute nature, produisent des céréales riches: froment, avoine, orge. Le seigle et le sarrasin sont la ressource des terres plus pauvres.

Viennent ensuite les landes, jadis beaucoup plus étendues, les prés et les bois. Les cultures maraîchères ont sur quelques points une certaine importance. La pomme de terre est répandue un peu partout. Le pommier à cidre remplace généralement la vigne, sauf dans la plus grande partie de la Loire-Inférieure.

L'élevage a été longtemps la grande industrie agricole de la Bretagne. On élève surtout des boeufs et des vaches dans la haute Bretagne. Il reste encore beaucoup à faire pour améliorer le bétail breton, qui souffre de la pauvreté naturelle du sol.

L'industrie n'est guère représentée que par la pêche. Par contre, la vie commerciale est active, grâce au cabotage et à la navigation. Les côtes présentent en effet de nombreux ports depuis Saint-Malo jusqu'à Saint-Nazaire et Nantes.

Quelques mots maintenant sur l'histoire de la Bretagne, très peu connue ou mal connue en général. Après l'abandon par les Romains, au Ve siècle, du pays armoricain (sous Jules César, cette contrée portait le nom



Type de vieille bretonne.

d'Armorique), des bandes d'émigrés vinrent de la Grande-Bretagne pour l'habiter. Ces émigrés comptaient dans leurs rangs des évêques et des moines, qui propagèrent la foi chrétienne dans ce pays où le paganisme vivait encore par la superstition populaire. L'Irlande "la terre des saints", y envoya aussi de nombreux émigrants.

La Bretagne eut ses propres souverains jusqu'au commencement des temps modernes, alors qu'elle devint un champ de bataille toujours ouvert entre la France et l'Angleterre— jusqu'à la fin de la guerre de la succession de Bretagne.

A partir de cette époque, les rois de France, Louis XI notamment, profitèrent de toutes les circonstances pour développer de plus en plus l'influence française dans cette contrée qui n'avait alors rien de français.

La fille aînée de la duchesse Anne, Claude, épousa en 1514, François de Valois qui devint roi l'année suivante, sous le nom de François Ier, et qui, après la mort de sa femme, parvint en 1532 à faire accepter par les états de la province la réunion définitive de la Bretagne avec la France.

Dès lors, la Bretagne "ne se distinguait plus du reste du royaume que par son attachement très vif à ses libertés provinciales et à ses privilèges, que les rois de France avaient promis de respecter."

Pendant la Révolution française, la Bretagne prit une part active à l'insurrection de Vendée. Les chouans, soldats de la Bretagne et de la Vendée, et les bleus s'y firent une guerre impitoyable. Aujourd'hui, l'ancienne autonomie de la Bretagne n'est plus représentée que dans l'organisation judiciaire.

L'ARGOT SCOLAIRE

Nous tirons d'une publication française l'énumération suivante des termes argotiques des écoles parisiennes. Nos écoliers qui entrent en vacances, à la fin de ce beau mois de juin, pourront employer leurs loisirs à l'étude de ces expressions fantastiques...

Lever à cinq heures et demie, au roulement du "tap's" (tambour). Les "rats" ou "caniches" (surveillants) vous font "dépieuter" (lever) en "dévisse" (vitesse). On entend alors le claquement sec des "bois" (sabots); les "caissem's" (caisses-malles) se ferment avec fracas; la "flotte" (l'eau) des "lavab's" (lavabos) coule à flots. A six heures, nouveau roulement de "tap's". Il faut descendre "bosser" (travailler) en étude. Là, suivant les ours, les gad's se plongent dans le "math" (mathématiques), la "mécan's" (mécanique), la "vache" (le français!); d'autres "usinent des bouquin's" (écrivent des lettres). De sept heures trois quarts à midi, cours théoriques à l'"amphit's" et dessin. "Tuss" (attention) à ceux qui "planchent" (vont au tableau noir)! Les types "trans" (transcendants) peuvent prétendre à la "rondelle" (médaille).

A midi, déjeuner. Les "quignasses" (garçons) en habit blanc apportent "bains d'oign's" (soupe), "fay's" (haricots), "om's" (omelette), "colle d'affiche" (riz), etc.

Sachez encore que le directeur de l'école est un "pipin", le concierge un "pip's", le chef d'ateliers une "godasse", et vous aurez une idée suffisante du vocabulaire pittoresque en usage parmi la bruyante et espiègle jeunesse des Ecoles.

LES TRESORS DE LA TOISON D'OR

Histoire de la fondation de l'Ordre de la Toison d'Or, l'un des plus anciens de l'Europe.— Que deviennent les trésors de cet ordre, estimés à plusieurs milliards?—Comment s'en servit l'ancien empereur Charles pour payer ses frais d'hôtellerie, en Suisse...

Quand l'ex-empereur d'Autriche, Charles, décédé au mois d'avril dernier, et sa royale épouse, Zita, se retrouvèrent en exil dans l'île de Madère, ils n'avaient pratiquement plus un sou sonnante. Bien que l'ancien empereur des Magyars fût le propriétaire de quatre-vingt-dix-neuf wagons, pleins d'incalculables trésors, il ne put payer le loyer de la villa qu'il habitait à Funchal, capitale de l'île. Il dut en conséquence se loger dans une vieille maison en ruines, au sommet d'une montagne, dont le loyer était gratuit. Comment comprendre que le propriétaire de pareils trésors, sequestrés il est vrai par les autorités de la république autrichienne, fut réduit à une aussi triste indigence?

Les Alliés avaient permis aux anciens monarques de garder le "Trésor de la Toison d'Or". Comme on sait, l'Ordre de la Toison d'Or est un des plus anciens ordres de chevalerie de l'Europe, son fondateur, le duc Philippe le Bon de Bourgogne, l'ayant institué en l'an 1340. Il est moins vieux que l'ordre anglais de la Jarretière ou encore que l'Ordre du Bain, mais ses premiers trésors ont été mieux conservés et par le cérémonial

médiéval, l'Ordre de la Toison d'Or surpasse tous les autres.

La plupart des rois et des princes de l'Europe, depuis cinq cents ans, en furent créés chevaliers. Des personnages historiques comme l'empereur Charles V, le roi Philippe II, d'Espagne, le cruel duc d'Alva, Louis XIV, de France, César Borgia, et nombre d'autres, portèrent fièrement ses couleurs.

Le duc Philippe le Bon de Bourgogne qui fonda l'Ordre, était un grand souverain dont les domaines comprenaient, en plus de la Bourgogne, la Belgique et la Hollande. Il en fit le titre héréditaire. A sa mort, sa dynastie s'éteignit ou plutôt, tomba en quenouille. Son héritière, Marie, épousa l'empereur Maximilien d'Autriche et d'Allemagne et lui apporta comme dot la Belgique, la Hollande ainsi que le titre de Grand Maître de l'Ordre de la Toison d'Or. Cependant, les trésors de l'ordre restèrent en Belgique.

Cet ordre constituait à cette époque la décoration la plus recherchée par toute la civilisation européenne. L'art merveilleux des Flandres et des Pays-Bas fut mis à contribution pour enrichir les insignes, les emblèmes et les blasons de l'Ordre. C'est ainsi que le "trésor de l'ordre" devint l'une des plus somptueuses collections d'art de l'humanité.

L'empereur Charles V qui succéda à Maximilien laissa les trésors dans leurs chasses, à Bruges, en Belgique, mais se trouvant bientôt incapable de supporter le fardeau de son empire, il

donna l'Allemagne à son fils aîné et l'Espagne à son fils cadet. C'est ainsi que le nouveau roi d'Espagne devint titulaire du titre de Grand Maître. Mais ce dernier ne laissa pas d'enfant mâle, à son décès, de sorte que tous ses titres revinrent au nouvel empereur autrichien.



L'empereur Charles V, d'Autriche, au Moyen-Age, portant la couronne, le sceptre et les insignes particuliers de Grand Maître de l'Ordre.

Cependant, les rois d'Espagne s'étaient tellement attachés à l'ordre de la Toison d'Or qu'ils en fondèrent un chapitre dans leur pays.

Au dix-huitième siècle, le souverain d'Autriche transporta les trésors de Bruges à Bruxelles, capitale de la Belgique. Vint alors la révolution française de 1789. Craignant avec raison

que ces trésors tant estimés ne tombassent entre les mains des sans-culottes, ils furent avec mille précautions emportés à Vienne, en 1792, où ils ont été conservés depuis.

“Il fallut quatre-vingt-quatorze wagons, dit un mémorialiste, pour contenir ces trésors qui consistaient en joyaux, insignes de la royauté, comme couronnes et sceptres, argenteries, ornements d'église, dont un croifix d'or massif dans lequel était scellé un morceau de la vraie croix sur lequel les chevaliers prêtaient leur serment; en manuscrits et en une grande quantité de magnifiques tapisseries.”

Lors de la signature du traité de Trianon, qui ratifiait le démembrement de l'ancien empire ainsi que sa ruine et la déchéance de la vieille famille impériale des Habsbourg, tous les pays alliés réclamèrent le partage des trésors de l'ordre de la Toison d'Or.

L'Italie revendiqua fortement toutes les richesses artistiques que l'Autriche avait volées sur son territoire au cours de toutes les guerres qui divisèrent ces deux pays; la Belgique réclame de son côté les mêmes trésors sous prétexte que jusqu'à 1792, elle en avait été la dépositaire et que la plupart avaient été tirés des Flandres.

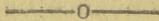
Les Alliés constituèrent un tribunal spécial chargé d'étudier cette question. Ce tribunal, composé de trois avocats, français, anglais et américain, décida que le “Trésor de la Toison d'Or” appartenait par droit d'hérédité à la couronne autrichienne, représentée dans le temps par l'ancien empereur Charles.

Mais ce même tribunal ne fit rien pour que ces trésors fussent restitués

à l'ex-empereur. La République autrichienne les conserva effectivement.

L'empereur Charles en emporta subrepticement une bonne partie dans sa fuite en Suisse. On estime à un milliard les bijoux qu'il "déroba" ainsi au gouvernement autrichien qui les considère comme propriété du nouvel Etat. Il dépensa tout cet argent en Suisse et ailleurs et se trouvait conséquemment sans le sou à Madère, au moment de sa mort.

La nouvelle république autrichienne entend bien garder ces trésors, ne serait-ce que pour payer ses dettes et celles que l'ancien empereur ne s'est pas gêné de contracter depuis son expulsion, dettes que doit aujourd'hui solder la république.



LES MARTIENS FLIRTEMENT AVEC VENUS

L'astronome Camille Flammarion demandait dernièrement:

—Les habitants de Mars nous adressent-ils des signaux?

Et la conclusion de son article substantiel était:

"Rien ne prouve que la planète Mars soit actuellement habitée."

Peut-être le grand vulgarisateur scientifique ignore-t-il la plaisante histoire qu'imagina Tristan Bernard:

"La Terre, pendant des siècles, fait des signaux à Mars, et, d'après d'autres signaux de ladite planète, nos astronomes se croient en communication avec elle. Une suite de conventions interastrales semble s'être établie, quand, au bout de mille années, les Martiens répondent aux Terriens:

"—Ce n'est pas à vous qu'on parle, tas de crétins! C'est à Vénus!..."

LE CHEF-D'OEUVRE DE SHAKESPEARE

Dans quel dessein, le grand dramaturge anglais, écrivit-il son immortel chef-d'oeuvre, Hamlet? Tous ou presque tous les admirateurs de ce drame, connu dans tous les mondes, ont vu dans Hamlet le prototype des héros romantiques, portant en son coeur "ce mal du siècle" dont souffrirent plus tard lord Byron, Goethe, Musset et dont l'expression se retrouve dans "Faust" et "Manfred". Hamlet, c'est le philosophe rêveur et contemplatif, obligé par les circonstances à tenir un rôle qui ne convient pas à sa nature, à assouvir une vengeance qui ré pugne à son caractère.

Mais il y a plus. Certains autres critiques virent dans cette oeuvre un réquisitoire contre les abus commis au temps de Shakespeare — intrigues de cour et corruption administrative, chicanes diplomatiques, espionnage des grands, mauvaise administration de la justice et au-dessus de tout — le goût pour l'assassinat que montra l'Angleterre des Tudors.

"Hamlet", c'est la protestation de Shakespeare contre le règne d'Elisabeth. Ce n'était pas le Danemark, pays où se déroule l'intrigue de la pièce, qui était pourri, mais l'Angleterre. Ce n'est pas seulement Hamlet, mais aussi Shakespeare qui se rend compte avec tristesse que "le monde est à l'envers", que "l'époque est dans la confusion". Si nous connaissions les secrets de tous les meurtres qui furent commis au temps du grand dramaturge anglais!

LES ATROCITÉS RUSSES

Chaque mois, nos lecteurs l'ont sans doute remarqué, nous donnons quelque intéressant article sur la Russie soviétique, pour la bien faire connaître sous son vrai jour. On reprochait à la Russie impériale, à l'aristocratie débauchée de l'ancien régime, ses excès et ses atrocités. Nous verrons ici que les soldats de la Commune nouvelle sont en passe de devenir aussi tristement célèbres que leurs anciens officiers.

Voici la lamentable histoire d'une jeune fille russe, de bonne bourgeoisie, qui, exposée à des dangers pires que la mort, fut sauvé par un chevaleresque sous-officier de l'armée rouge qui se sauva en Amérique avec elle, après l'avoir épousée.

La tragédie se passa aux environs de la forteresse de Cronstadt, dans ce Golfe situé au sud de Perograd, illustrée par tant de massacres. Des marins mutinés venaient d'assommer le sous-officier Alexis Volkonsky qui avait tenté de réprimer cette révolte. On l'avait laissé sanglant à la porte de l'ancien mess des officiers, converti en taverne de marins et de soldats.

Les mutins y pénétrèrent en bande, entraînant avec eux une jeune fille qu'ils avaient simplement enlevée dans la rue.

Ils voulurent la faire danser, mais courageusement, elle les brava et les traita de lâches. Furieux de se voir narguer et insulter ainsi par une femme, une faible femme, eux, les représentants de l'autorité et de la force, s'en emparèrent et la jetèrent toute

habillé dans un immense vivoir où prenaient leurs ébats des milliers de poissons rouges.

Elle se débattait et criait, la malheureuse, pour apitoyer ses bourreaux mais rien ne pouvait les attendrir. Ivres et déments, ils l'inondaient de champagne et la plongeaient dans l'eau vaseuse, sitôt qu'elle tentait d'en sortir.

Des chansons bacchiques résonnaient dans toute la pièce et si fort qu'elles firent sortir de son évanouissement le jeune sous-officier qui gisait au dehors dans son sang.

A ces cris, il se redressa, prit deux revolvers qu'on avait laissés par terre à ses côtés et de peine et de misère, poussa la porte de la cantine et vit toute l'horrible scène en un coup d'oeil.

Préférant la mort pour lui-même que la honte pour cette enfant, il fonça sur les marins, déchargea ses deux revolvers à droite et à gauche, les glaça tellement d'effroi qu'à la faveur de leur surprise, il prit la jeune fille dans ses bras et opéra une sûre retraite.

Une automobile de l'armée était là à la porte; il sauta dedans avec son fardeau et démarra en vitesse, avant que les marins eussent pu le poursuivre.

Des coups de feu crépitèrent de tous côtés, mais l'auto était déjà hors de la portée des fusils.

De cette automobile, ils descendirent à quelques milles de là, sur les



bords du golfe. Ils furent assez heureux pour y trouver un yacht à l'ancre. Pendant trois jours, ils voguèrent à toute allure sur le golfe démonté et touchèrent enfin l'autre rive pour tra-

verser la frontière esthonienne ; ils étaient sauvés.

Quelques jours plus tard, des postes de secours alliés les hébergèrent et leur avancèrent assez d'argent pour gagner l'Amérique

La femme qu'on ne domine pas, domine; l'homme gagne à rester maître, le ridicule en moins, la paix en plus.

Jeune, on est riche de tout l'avenir que l'on rêve; vieux, on est pauvre de tout le passé qu'on regrette.

A quoi peuvent servir les châteaux

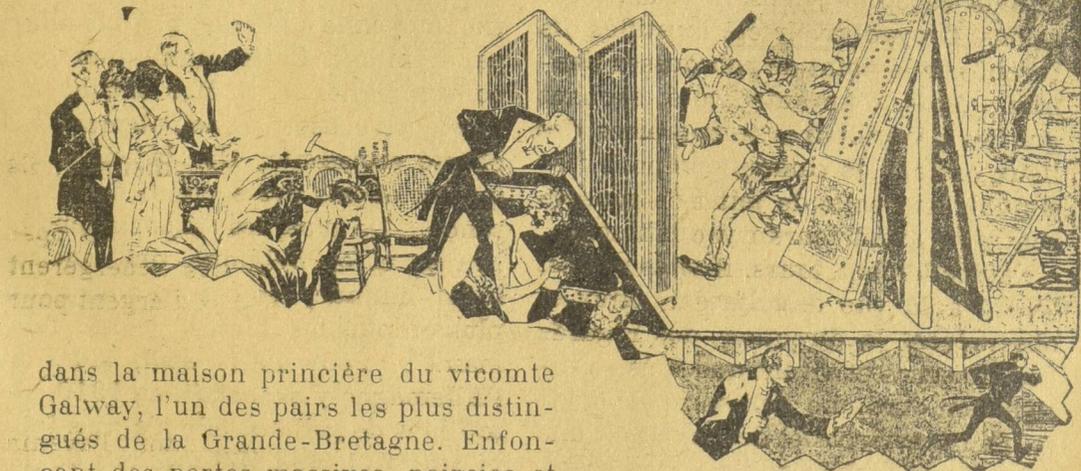
Une bande de joueurs professionnels installèrent un véritable Casino dans les souterrains d'un des plus grands hôtels particuliers de Londres, à l'insu de son propriétaire. — La police vide les lieux et apprend que la même chose se pratique dans toutes les grandes capitales européennes.

Les maisons les plus historiques de Londres, y compris certains hôtels particuliers appartenant à la vieille noblesse anglaise, amplement fournies d'oubliettes, de couloirs dérobés, de caveaux, de voûtes souterraines, où dans les âges romantiques, le poignard et le poison jouaient un si grand rôle dans des intrigues amoureuses et politiques, ont une tendance à devenir de simples maisons de jeux, très bien protégées contre la police.

Les célèbres agents de Scotland Yard firent récemment une descente

comme balafrees par le temps, ils découvrirent un corridor secret de dalles usées conduisant par un vieil escalier en spirales à une chambre souterraine, ayant toute l'allure d'un donjon.

Là se trouvaient tous les accessoires d'un petit Monte Carlo. A la place des épées et des dagues qui devaient s'y trouver à des âges plus reculés, étaient maintenant des roulettes et



dans la maison princière du vicomte Galway, l'un des pairs les plus distingués de la Grande-Bretagne. Enfonçant des portes massives, noircies et

des tables de baccarat; au lieu de duellistes, se trouvaient des hommes et des femmes fixant le rayon d'une roue tournant sur des numéros et à la place de ménestrels, un jazz, placé là pour donner l'idée aux intrus d'une salle de danse.

Cette descente de justice fut toute une révélation autant pour la police que pour le propriétaire des lieux, le vicomte Galway, qui ignorait complètement que sa maison servit à de tels fins. Ce dernier n'avait jamais pénétré dans ces profondeurs et était à cent lieues de savoir que son château eût une annexe assez conséquente pour y loger une bande de joueurs.

En voyage sur la Riviera, il avait autorisé ses administrateurs à louer sa maison.

La police connut la nature de ces nouveaux locataires par la confession qu'un étudiant d'Oxford fit à son père, un ami intime du vicomte Galway. Ce jeune étudiant, attiré dans cette maison, y avait en effet perdu toute l'allocation que son père lui avait donnée.

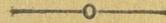
Quand les agents pénétrèrent dans le château, ce fut pour assister à une grande réception-dansante dans ses salons. Croyant avoir été mystifiés, ils furent sur le point de rebrousser chemin. Mais, d'un autre côté, sachant que les propriétaires temporaires des lieux usaient de camouflage pour dissimuler leur salle de jeux, ils poussèrent plus avant leurs perquisitions.

Naturellement, tous les invités protestèrent à la vue des agents. Ceux-ci observèrent la direction des regards des danseurs et virent que tous se dirigeaient vers une tapisserie japonaise. Ils l'écartèrent et découvrirent une porte ainsi cachée qu'ils enfoncèrent. Ils s'étaient à peine engagés dans l'es-

calier qu'ils entendirent au dehors le ronflement d'un moteur; c'étaient les invités qui prenaient la fuite. Les oiseaux s'envolant, il leur fallait donc se contenter de saisir leur nid. Mais quel nid!

La chambre souterraine dans laquelle ils entrèrent après de nombreux détours était aménagée comme une des plus somptueuses salles du Casino de Monte Carlo. Tous les ustensiles étaient là, tables, roulettes, jetons, cartes, compteurs d'ivoire, etc. L'une des tables était renversée.

Le propriétaire fut cependant arrêté par la suite et son dossier judiciaire révéla qu'il tenait ainsi ou avait tenu plusieurs maisons de jeux dans toutes les capitales de l'Europe.



LES ALLEMANDS ET LA BIÈRE

De 1875 à 1899, la consommation de la bière en Allemagne a passé de 22 à 31 gallons par habitant. Jusqu'en 1907, cette moyenne de 31 gallons par tête s'est maintenue, mais elle est descendue à 29 gallons, pour n'être plus en 1909 que de 25 gallons.

Pour 1910 et 1911, la consommation moyenne a été de 24 à 25 gallons par habitant. Cette diminution de la consommation doit être attribuée à plusieurs causes, principalement à la cherté croissante de la vie, ainsi qu'aux efforts des sociétés de tempérance. De plus, les exportations en France et en Belgique, ont sensiblement diminué, ces pays produisant de plus en plus les bières "genre allemand". Pour Paris seul, alors que l'Allemagne y exportait, en 1910, 145 millions de gallons, elle n'a plus fourni, en 1911, que 138 millions de gallons.

UN ROMAN COMPLET

LA VENGEANCE DU Docteur MOHR

par GUSTAVE LEROUGE

CHAPITRE PREMIER

Le Soleil d'Ycazbalceta

Pendant une longue suite de siècles, les ruines majestueuses des palais et des temples—d'une si vénérable antiquité qu'ils avaient été bâtis des milliers d'années avant les Aztèques, avant même les Toltèques—reposèrent sous les épais feuillages de la forêt. Le flot ardent des végétations déferla par-dessus les obélisques et les tours. Des édifices portèrent sur leur toiture dallée de porphyre, des bosquets de palmiers, de tulipiers et d'acajous.

La ville était aussi oubliée, aussi perdue que si elle eût été engloutie au fond de la mer. Le puma, le chat-tigre, les chauves-souris géantes et le peuple innombrable des serpents régnaient en maîtres dans les salles des palais changées en fétides cavernes.

C'est à peine si les indiens qui allaient donner la chasse aux lézards iguanes et aux aras, ou recueillir dans des calebasses le suc de l'hévéa et des autres lianes à caoutchouc savaient que sous la forêt d'Ycazbalceta une ville était endormie dans son tombeau et que ce nom d'Ycazbalceta était celui d'un héros ou d'un roi des temps anciens; pourtant il y avait un pro-

verbe qu'ils répétaient encore par habitude, bien qu'ils en eussent depuis longtemps oublié l'origine. En parlant de quelque chose d'extraordinaire, ils ne manquaient jamais de dire: "C'est comme le soleil d'Ycazbalceta qui se lève le soir et se couche le matin."

Personne n'avait jamais songé à se demander comment une aussi bizarre locution avait pu prendre naissance.

Les choses continuèrent longtemps d'aller ainsi, les années succédaient aux années, les générations aux générations, et chaque année, chaque génération rendait l'oubli plus profond et la forêt plus épaisse au-dessus des ruines ensevelies.

Brusquement, tout changea.

Un yacht, battant pavillon américain, était venu jeter l'ancre en face des côtes du Yucatan; le Mexique était alors en pleine guerre civile, les habitants noirs ou mulâtres adonnés presque tous à la pêche des perles, crurent à quelque intervention des Etats-Unis et voulurent d'abord s'opposer au débarquement des étrangers.

Le propriétaire du yacht, don Manoël Quiroga, n'eut pas de peine à démontrer que le but de son voyage n'avait rien de politique. Très chaudement appuyé par son gouvernement, muni même de lettres de recommandation pour les généraux des deux

partis en lutte, il n'était venu au Mexique que pour se livrer à des recherches archéologiques dans les ruines de la forêt d'Ycazbalceta.

Il acheva de rassurer l'opinion en décidant que les matelots du yacht n'auraient pas le droit de passer la nuit à terre.

Originaire de la province d'Arizona, don Manoël parlait également bien l'anglais, l'espagnol, et les dialectes indiens, l'aztèque, le tzendal et le yucatèque; cette particularité le rendit tout d'abord sympathique aux indigènes et aux mestizos et ses façons généreuses achevèrent de le rendre populaire. C'était à qui voudrait travailler sous ses ordres comme bûcheron ou terrassier. En huit jours, un sentier commode fut tracé du rivage jusqu'aux ruines situées à environ quatre milles dans l'intérieur des terres.

En quinze jours, à l'endroit désigné par don Manoël, une vaste clairière fut déblayée; les souches noueuses des vieux cèdres et des acajous furent pulvérisées à l'aide de la dynamite de grands feux, consumèrent les racines, chassèrent les insectes venimeux et les fauves.

Peu à peu de colossales idoles de granit émergèrent du sol. Leurs faces à peine dégrossies exprimaient une cruauté impassible. Enfin se montra tout entière la façade d'un temple aux moulures lourdes et compliquées, d'une sévérité imposante, d'un style fastueux et barbare.

Il y avait maintenant trois semaines, jour pour jour que don Manoël de Quiroga avait commencé ses travaux et la clairière avec ses huttes d'écorce aux toits de feuilles de palmier offrait déjà l'aspect d'un village indigène.

Don Manoël, lui, s'était installé dans une des salles du temple déblayé, dont les massives murailles de granit gardaient de la fraîcheur en dépit de l'ardeur dévorante du soleil.

En ce moment, don Manoël et son secrétaire et ami, Sam Harper, discutaient avec animation au seuil du vieux temple.

Tous deux d'un rapide coup d'œil venaient de s'assurer qu'aucun des indiens et des mestizos n'était à même d'entendre leur conversation.

Ils furent rassurés par le profond silence qui régnait dans la clairière; il était midi, il n'y avait pas un souffle de vent et dans le ciel blanc le soleil dardait presque verticalement ses rayons sur la forêt dont les feuillages pendaient comme accablés. Aucun travailleur n'eût pu résister à cette dévorante chaleur; suivant l'usage du pays tous faisaient la sieste.

— Nous avons deux heures devant nous, fit don Manoël.

— C'est plus que suffisant, dit Sam Harper, si, comme vous l'affirmez, nous sommes bien en présence du tombeau.

— Là-dessus, pas le moindre doute, je viens encore d'étudier le manuscrit d'Alvarado et le plan que m'a remis Van Cormik. Nous touchons au but.

— J'ai hâte que nous en ayons fini. Le docteur Mohr et sa troupe ne sont qu'à quelques lieues d'ici. Si jamais il était informé de notre présence et surtout s'il soupçonnait le but que nous poursuivons nous serions perdus...

Les deux interlocuteurs formaient entre eux le contraste le plus parfait: grand, élancé, la mine hautaine, don Manoël offrait le type de cette aristocratie castillane qui s'est perpétuée à travers les siècles dans le Mexique et

les provinces voisines. Ses traits étaient d'une régularité parfaite, mais ses yeux noirs au regard arrogant et dur, son teint basané, et ses longues moustaches relevées à l'espagnole rachaient ce que le dessin de sa physionomie eût présenté de trop efféminé, on comprenait tout de suite qu'on avait affaire à un homme d'énergie, sans rien de la mollesse habituelle aux créoles. Don Manoël était coiffé d'un sombrero, vêtu de larges pantalons et d'une courte veste à la mexicaine.

Blond, rose, imberbe, avec une physionomie naïve et souriante, Sam Harper révélait au premier coup d'oeil ses origines anglo-saxonnes, ses yeux gris clair annonçaient la franchise et la patience, il portait le costume classique de l'explorateur, complet kaki, casque de moëlle de sureau et hautes bottes à lacets montant jusqu'aux genoux.

Tout en continuant à demi-voix leur conversation, les deux amis étaient entrés dans l'intérieur du temple. Traversant une première pièce qui leur tenait lieu de chambre à coucher et de réfectoire, ils se trouvèrent dans une immense salle dont la voûte était soutenue par une double rangée de piliers ornés de sculptures grimaçantes.

Là étaient entassés pêle-mêle les vases de terre, les idoles de bois ou de pierre, les haches d'obsidienne, les flèches, les couteaux de bronze et les autres objets découverts pendant les fouilles.

Sam Harper prit dans un coin une pioche et un levier pendant que don Manoël allumait une torche de résine, puis tous deux s'enfoncèrent dans un étroit couloir qui aboutissait à un escalier à demi ruiné qu'ils commencèrent à descendre.

Ils avaient à peine quitté la grande salle qu'un indien vêtu seulement d'un sarreau de toile bleue, sortit avec précaution de derrière un amas de caisses vides, puis après avoir prêté l'oreille quelques instants s'aventura à son tour dans le couloir qui aboutissait à l'escalier.

Ses lèvres épaisses et bleuâtres, son nez écrasé et ses pommettes saillantes décelaient tout de suite en ce personnage un descendant de l'ancienne race des aztèques qui compte encore de nombreux représentants dans la plupart des provinces du Mexique. Il se nommait Torribio. Don Manoël qui avait en lui la plus grande confiance ne s'était jamais douté un instant de l'incessant espionnage auquel il se livrait.

Après avoir descendu une quarantaine de marches, Don Manoël et son ami étaient arrivés dans une immense crypte creusée à même le roc au-dessous des fondations du temple.

La lueur rougeâtre de la torche montra de gigantesques idoles sculptées en bas-relief dans les parois et que les ombres mouvantes semblaient animer d'une vie sinistre. On eût dit qu'elles souriaient ou qu'elles grinçaient des dents à l'aspect des deux profanes, et que leurs multiples bras se détiraient en un spasme mystérieux.

—Vous ne craignez pas, dit en riant Sam Harper, que Huitzilopochtli, Quetzalcoatl, Tlazolteotl et les autres dieux de l'olympé mexicain ne tirent vengeance de la violation de leur sanctuaire.

—Je ne suis pas si superstitieux, murmura don Manoël en haussant les épaules.

Sam Harper s'interrompit brusquement et prêta l'oreille.

—Il me semble, murmura-t-il, que j'ai entendu du bruit de ce côté.

Et il montrait l'autre extrémité de la vaste crypte encore plongée dans les ténèbres.

— Ne faites donc pas attention, grommela don Manoël, c'est quelque serpent, quelque rat, il est impossible qu'on nous ait suivis.

Sam Harper se rangea à l'opinion de son ami. Tous deux eussent tremblé pour le succès de leur entreprise s'ils avaient pu deviner que Torribio, dissimulé derrière le fût d'une des colonnes géantes, ne perdait pas un seul de leurs mouvements.

—Nous allons donc savoir, murmura don Manoël d'une voix tremblante d'émotion, si nos efforts n'ont pas été vains...

—Et si vous épouserez miss Eddy...

Don Manoël ne répondit pas, il avait assujetti sa torche dans un interstice du mur et, assis sur une grosse pierre, il consultait un plan, l'air profondément absorbé.

Enfin il se leva, la physionomie rayonnante d'enthousiasme.

—C'est ici, déclara-t-il avec une gravité solennelle, c'est derrière cette dalle que doit se trouver le "soleil d'Ycazbalceta" que l'on a vainement cherché pendant tant de siècles!

Et il montrait une des hautes tables de granit encastrées de distance en distance dans le paroi, perpendiculairement au sol qu'elles touchaient par une extrémité.

—A l'oeuvre donc! s'écria Sam enthousiasmé, lui aussi.

Si les deux amis en ce moment avaient eu la pensée de regarder derrière eux, ils eussent vu au fond des ténèbres, comme deux taches de phosphore, les prunelles de Torribio qui

luisaient dans la nuit à la façon de celles des tigres.

En entendant ces paroles le "soleil d'Ycazbalceta", l'indien avait ressenti une commotion aussi violente que s'il eut reçu un coup en pleine poitrine; il lui avait semblé que son coeur cessait de battre; invinciblement attiré, il avait quitté sa cachette et s'était avancé pour mieux voir.

—Le soleil d'Ycazbalceta! songeait-il dans un désarroi de toutes ses idées. Est-il possible que ces maudits étrangers aient pu le découvrir? Personne ne sait où il est... Ah je savais bien, moi, que ces yankees voués au diable, n'étaient pas venus ici, uniquement pour déterrer les vases d'argile et des tomahawks de silex!...

Les dents serrées, le coeur palpitant d'angoisse, Torribio écoutait et regardait, les prunelles exorbitées, les cartilages des oreilles redressés et vibrants, pareil au puma prêt à s'élaner sur sa proie.

Réunissant leurs efforts, don Manoël et Sam Harper avaient inséré au-dessous de la dalle de granit l'extrémité aplatie d'un levier de fer. Ils opérèrent quelques vigoureuses pesées et bientôt la lourde pierre remua dans son alvéole.

—Encore un petit effort, mon cher Sam, dit Manoël dont le front était trempé de sueur.

—Y sommes-nous?

—Allons-y!

Cette fois, il se produisit un craquement sourd, le bloc après avoir oscillé une seconde s'écroura sur le sol avec un bruit mat. Sam n'eut que le temps de faire un saut de côté pour n'avoir pas la jambe broyée par l'énorme masse.

—Cette fois, balbutia don Manoël tout tremblant, nous allons savoir!...

En tombant, la dalle avait démasqué une sorte de niche basse et profonde.

Don Manoël était pâle d'émotion.

—Vite Sam, cria-t-il, approchez la torche que j'y vois clair... Merci, tenez, voici la jarre dont parle la lettre d'Alvarado. Jusqu'ici les indications qui m'avaient été fournies par Van Cormick se sont trouvées parfaitement exactes!...

S'accroupissant à l'entrée de la niche, il en retira avec précaution une jarre de terre cuite aux flancs rebondis. Ses mains tremblaient, il était en proie à la fièvre de l'impatience.

Il s'apprêtait à briser le vase pour aller plus vite et il avait déjà levé la pioche, Sam lui retint le bras.

—Il est préférable, expliqua-t-il, d'enlever le couvercle, ainsi nous ne risquerons pas de détériorer quelque chose.

—Soit, murmura don Manoël, mais hâtons-nous, je suis incapable d'attendre une minute de plus.

Avec la lame de son couteau, Sam détacha le couvercle qui avait été assujéti hermétiquement avec de la cire; une odeur amère, bizarrement aromatique, s'exhalait du vase.

D'un même geste, les deux amis se penchèrent, et jetèrent un même cri de stupeur et d'admiration.

La jarre contenait une momie accroupie et ramassée sur elle-même—la momie d'Ycazbalceta lui-même sans doute—et sur la poitrine de la momie, où elle était retenue par une chaîne d'or, brillait une pièce d'orfèvrerie en forme de soleil dont la surface disparaissait presque sous les pierres précieuses qui les couvraient.

Don Manoël et Sam Harper ne trouvaient pas une parole pour exprimer leur admiration, ils demeurèrent ainsi pendant quelques minutes.

Derrière le pilier où il s'était tapi, Torribio attendait avec impatience... il ne comprenait rien à ce silence des deux hommes blancs.

Enfin don Manoël détacha le collier qui retenait l'énorme bijou sur la poitrine de la momie; la lumière de la torche réfléchiée par les facettes des diamants et des autres pierres entourait le "soleil" d'une lueur magique qui semblait lui être propre.

De sa cachette Torribio, à la fois extasié et furieux, contemplait ce fameux "soleil d'Ycazbalceta" dont parlent toutes les légendes des Aztèques.

Un moment l'indien eut l'idée de bondir, le navaja au poing, et de tuer les deux hommes blancs, mais après un instant de réflexion, il renonça à ce projet.

Revenant sur ses pas, il regagna le couloir, remonta l'escalier, et après s'être assuré que les autres travailleurs étaient toujours plongés dans le sommeil, il s'élança dans la forêt et se mit à courir de toute la vitesse de ses jambes.

Don Manoël et son compagnon, tout à la satisfaction de leur découverte, tournaient et retournaient le bijou sous toutes ses faces:

Le soleil d'Ycazbalceta était constitué par un épais disque d'or pur; un énorme diamant entouré de quatre autres à peine plus petits occupait le centre, les rayons de l'astre étaient figurés par des émeraudes et des rubis alignés symétriquement, de sorte qu'il y avait alternativement un rayon vert et un rayon rouge.

Les diamants étaient à peine taillés, ils n'avaient subi qu'un grossier clivage mais, à première vue, ils dépassaient en beauté comme en gros-

seur, le Régent, le Kohinoor et les autres pierres célèbres. Le "soleil" représentait une fortune d'une valeur incalculable.

—J'avais cru, murmura don Manoël, que le vieux Van Cormick avait exagéré, je vois que ses évaluations étaient encore au-dessous de la vérité.

—Prenez le "soleil" dit tout à coup Sam Harper et reculez-vous, le plus loin possible de la lumière.

—Pourquoi faire?

—Vous allez voir.

Don Manoël obéit et constata alors avec surprise qu'en pleines ténèbres, le fabuleux bijou rayonnait d'une lumière qui émanait de lui-même ; il était entouré d'une véritable auréole, d'un nimbe de clarté qui le rendait nettement visible au milieu de l'obscurité la plus profonde.

Soit que les gemmes fussent naturellement fluorescentes, soit que le métal eût subi une préparation spéciale, le "soleil" d'Ycazbalceta flamboyait dans les ombres de la crypte.

—Comment avez-vous deviné cela? demanda Manoël très étonné.

—Je me suis tout simplement rappelé—fit en riant l'anglo-saxon—le singulier proverbe des indiens: "C'est comme le soleil d'Ycazbalceta qui se lève le matin et se couche le soir". Ce proverbe ne pouvait évidemment faire allusion—je me l'explique maintenant—qu'à la phosphorescence du bijou.

—Assurément, je n'aurais pas pensé à cela... fit don Manoël d'un air préoccupé, mais, maintenant il faut songer à regagner l'Amérique au plus vite. Il faut que dans quelques heures nous soyons en sûreté à bord du yacht.

—D'abord, il faut faire disparaître toute trace de nos fouilles.

—Est-ce bien nécessaire?

—C'est indispensable.

Et Sam Harper reboucha la jarre qui contenait la momie, et remit la jarre dans la niche, puis la table de granit fut redressée et reprit la place qu'elle occupait.

—Don Manoël essaya de faire entrer le "soleil" dans une de ses poches, mais il n'y put réussir, le bijou était beaucoup trop volumineux.

—Pourquoi, fit l'anglo-saxon ne le portez-vous pas comme son ancien propriétaire lui-même, je crois que c'est la meilleure façon; le tenir à la main, même dans un écrin, serait hasardeux. Aucune précaution ne doit être négligée quand il s'agit d'un pareil trésor.

Manoël se rendit à ces raisons et malgré une certaine répugnance, il passa autour de son cou la chaîne d'or qui retenait le soleil, puis il reboutonna son vêtement par-dessus le bijou de façon à le dissimuler complètement.

Les deux amis sortirent ensuite de la crypte, remontèrent jusqu'à la grande salle du temple et commencèrent en toute hâte leurs préparatifs de départ.

Sam alla réveiller un mestizo nommé Morelos, sorte de contre-maître qui avait dirigé les travaux des fouilles; don Manoël avait en lui la plus grande confiance et c'était Morelos qui chaque samedi était chargé de payer les indiens.

—Voici trois cents piastres, lui dit Sam, tu vas donner à chacun ce qui lui revient, les travaux sont momentanément suspendus.

—Vous partez? fit le mestizo d'un air désappointé.

—Pour quelques jours seulement, répliqua Sam Harper.

Morelos secoua la tête.

—Je suis sûr que vous ne reviendrez plus.

—Tu te trompes, reprit l'anglo-saxon mécontent de se voir deviné. Les travaux sont seulement interrompus. Nous laissons ici tous les objets que nous avons eu tant de mal à déterrer, nous laissons nos hamacs, nos instruments, nos outils. Si nous avions envie de ne plus revenir, nous emporterions tout cela.

—C'est juste, fit Morelos à demi-convaincu.

Sam acheva de le consoler en lui donnant une vingtaine de piastres à titre de gratification, puis il ordonna de seller les chevaux sans réveiller aucun des indiens.

Morelos aida les deux blancs à se mettre en selle et leur fit ses adieux avec une certaine tristesse.

—Vous avez été très bons pour moi, dit-il, et cela m'ennuie de vous voir partir, car j'ai le pressentiment que vous ne reviendrez jamais...

—Plus tôt peut-être que tu ne penses, fit gaiement don Manoël, tiens voilà encore dix piastres pour boire du pulqué (eau-de-vie mexicaine fabriquée avec la racine fermentée puis distillée d'une variété d'agave) à ma santé. Adieu, mon brave!

Don Manoël et Sam montaient deux excellents chevaux mexicains de cette race que l'on trouve encore à l'état sauvage dans les contrées désertiques de l'intérieur, ils eurent bientôt laissé derrière eux les ruines du temple et se trouvèrent en pleine forêt.

La chaleur commençait à diminuer et sous l'épais ombrage des tulipiers, des cèdres, des palmiers et des lauriers géants, il régnait une atmosphère presque fraîche. Les deux cavaliers atteignirent sans incident une bourga-

de indienne assez importante où se trouvait une station télégraphique.

Le bureau où pénétra don Manoël ne brillait pas précisément par le confortable. Il était installé dans une cabane de pisé couverte de feuilles de palmier; des dindons à demi sauvages prenaient leurs ébats à deux pas des appareils et le buraliste armé d'un énorme cigare disparaissait au milieu d'un nuage de fumée.

Ce fonctionnaire paraissait furieux d'être dérangé et il commença par déclarer que depuis les troubles, l'administration ne répondait plus de la transmission régulière des messages. Don Manoël le rendit plus traitable à l'aide d'un léger pourboire. Il voulut bien consentir à se charger du télégramme suivant que Sam libella au crayon sur une feuille de son carnet:

Van Cormick.

Charlestown, United States.

Succès complet. Suis en route.
Compliments à miss Eddy.

Manoël.

Les deux amis allaient remonter à cheval lorsqu'ils aperçurent Morelos qui, hors d'haleine, couvert de sueur et de poussière, s'avançait à l'extrémité de la rue du village.

—Il a dû se produire quelque événement grave, dit Sam.

—Bah! que nous importe? murmura Manoël insoucieusement: dans une heure nous serons en sûreté à bord du yacht et alors...

A ce moment, Morelos rejoignait son ancien maître.

—Senor Manoël, bégaya-t-il, le docteur Mohr à la tête de deux cents insurgés vient d'envahir les ruines!... Ils vont vous poursuivre... Ils sont

conduits par Torribio, qui jure que vous avez emporté un trésor énorme trouvé dans les ruines!

Don Manoël et Sam échangèrent un coup d'oeil rapide. Ils comprenaient que Torribio les avait espionnés et trahis, mais il fallait à tout prix détourner les soupçons du mépris.

—Tu vois bien, mon brave Morelos, dit tranquillement Sam, que nous n'emportons aucun trésor, nous n'avons même pas de bagages. Tu sais comme moi que le docteur Mohr est un coquin déterminé. Torribio et lui ont combiné cette histoire de trésor, prétexte commode pour nous voler et nous dépouiller; don Manoël est riche, ce ne serait pas le premier américain qui ait été mis à rançon par les bandits mexicains.

—Parbleu, fit ingénument Morelos, je savais bien moi que vous n'emportiez pas de trésor, puisque j'ai dirigé les travaux et assisté à toutes les fouilles... Mais allez-vous-en ! Partez ! Vous courez le plus grand danger!

—Adieu Morelos, dit don Manoël avec émotion, nous allons suivre ton conseil, mais ta fidélité mérite une récompense, accepte ceci!

Et il glissa dans la main du mestizo émerveillé un rouleau de dollars d'or.

Tout interloqué, Morelos était encore à la même place au milieu de la rue du village que déjà les deux cavaliers avaient disparu dans la forêt. Malgré l'étroitesse du sentier, ils allaient de toute la vitesse de leurs montures.

Pendant dix minutes, ils galopèrent ainsi sans le moindre temps d'arrêt. Déjà ils apercevaient à travers les troncs serrés des palmiers la ligne bleue de l'océan.

Tout à coup, Sam qui marchait en tête, crut voir briller dans le feuillage

le canon d'une carabine. Avant qu'il eût eu le temps d'avertir Manoël, les insurgés embusqués dans les taillis firent une décharge générale, les deux chevaux s'abattirent, leurs cavaliers brutalement jetés à terre par la violence du choc se relevèrent tout meurtris, mais heureusement sans blessures.

—Jetons-nous dans le bois, fit Sam, nous ne pouvons songer à leur tenir tête...

Baissant la tête pour éviter les balles qui hachaient les feuillages autour d'eux, ils se mirent à courir dans la direction de la mer. De temps en temps, ils s'arrêtaient pour reprendre haleine à l'abri d'un gros tronc d'arbre ou derrière un épais hallier.

Ils constatèrent bientôt avec découragement que les bandits du docteur Mohr ne perdaient pas leur trace. Les coups de carabine continuaient à crépiter et les balles sifflaient de plus en plus nombreuses autour d'eux.

—Ils finiront par nous cerner, murmura Sam en se laissant tomber tout essoufflé entre les racines d'un gros cèdre rouge, ils connaissent la forêt mieux que nous.

—Vous avez vu avec quelle rapidité, ils ont su nous rejoindre par des sentiers de traverse.

—Et avec quelle précision, ils recitent leur tir... Nous sommes perdus.

—Pas encore, s'écria don Manoël avec une farouche énergie, il nous reste une dernière chance de salut. La brise souffle de la mer. Mettons le feu à la forêt.

La grêle de balles qui continuait à faucher tout autour d'eux les buissons et les lianes ne leur laissait pas le temps de la réflexion.

Manoël tira de sa poche une boîte d'allumettes bougies et mit le feu à une touffe d'herbes desséchées.

En quelques minutes, avec une foudroyante rapidité, la flamme courut entre les troncs, d'épais tourbillons de fumée montèrent vers le ciel. De l'autre côté du brasier les bandits poussaient des cris de rage et ne cessaient de tirer au hasard tout en battant en retraite devant la flamme.

Les fugitifs avaient repris leur course éperdue dans la direction de la mer; les balles déjà ne sifflaient plus à leurs oreilles et bientôt ils aperçurent la ligne de palétuviers qui fait comme une ceinture à ces rives marécageuses.

Une barque de pêcheurs était là amarrée à une grosse racine, ils y sautèrent, saisirent les rames et se mirent à nager vers le yacht mouillé à quelques encâblures.

Ils avaient déjà fait la moitié du chemin lorsqu'une vingtaine d'hommes en haillons, armés jusqu'aux dents, apparurent sur le rivage. Ils montraient le poing aux fugitifs en criant et ils mirent en joue l'embarcation.

—Nous sommes hors de portée... fit don Manoël.

Au moment même où il prononçait ces mots, une balle l'atteignit en pleine poitrine, il laissa échapper la rame et tomba à la renverse.

Sam s'était précipité immédiatement à son secours, mais il eut la surprise et la joie de voir son ami se relever en souriant.

—Je dois la vie au soleil d'Ycazbalceta, fit don Manoël, il m'a tenu lieu de cuirasse, tout ce que je crains c'est que la balle n'ait brisé une des pierres précieuses, c'est ce que nous vérifierons tout à l'heure.

Cependant les détonations avaient éveillé l'attention de l'équipage du yacht, les matelots américains accouraient sur le pont, armés de leurs fusils à répétition, mais déjà les bandits battaient en retraite en courant à toute vitesse le long du rivage.

—Je ne comprends rien à leur façon d'agir, murmura Manoël. Auraient-ils eu peur? Ils savent pourtant que le yacht n'a qu'un très faible équipement et pas de canons.

—Cela m'est égal, grommela Sam d'un ton rageur, mais les Mexicains apprendront à leurs dépens ce qu'il en coûte d'attaquer des citoyens américains.

Sam, d'ordinaire si calme, était exaspéré. Il ne recouvra son sang-froid qu'une fois sur le pont du navire.

Don Manoël avait pris à part le capitaine.

—Nous sommes en danger, lui dit-il, il faut lever l'ancre, allumer les feux et appareiller au plus vite.

—On peut couper les câbles des ancres, répliqua l'officier, mais quoique les machines soient en parfait état d'entretien, l'allumage des feux et la mise en marche demandent toujours un certain temps.

—Faites pour le mieux, capitaine, je m'en rapporte à vous.

Ces ordres donnés, don Manoël passa dans sa cabine suivi de Sam. Leur premier soin fut d'examiner le "soleil". La balle des Mexicains n'avait brisé aucun des gemmes, elle avait seulement éraflé la plaque d'or.

Don Manoël enferma le précieux bijou dans le petit coffre-fort placé au chevet de sa couchette et où il serrait ordinairement l'argent du bord.

Ce soin pris, les deux amis remontèrent sur le pont et s'installèrent

dans des rocking-chairs. Après toutes les émotions de cette journée, ils éprouvaient une réelle fatigue, leur chevauchée en plein soleil et leur fuite leur avaient donné une soif ardente. Ce furent avec délices qu'ils prirent quelques rafraîchissements. Puis don Manoël alluma un cigare. Sam s'amusa à examiner la côte avec une jumelle marine.

Mais tout à coup, il se leva en proie à une violente agitation.

—Ça, par exemple, s'exclama-t-il, c'est trop fort! Je n'aurais jamais cru ces Mexicains aussi insolents!... Ils vont nous couler bas!... Je vais vite prévenir le capitaine qu'il active ses préparatifs.

Don Manoël avait pris la jumelle des mains de Sam et il partagea les inquiétudes de ce dernier en apercevant au sommet d'une hauteur qui dominait la baie une fortification en terre aux embrasures de laquelle brillaient les bouches d'acier de plusieurs canons à longue portée.

Parmi ceux qui s'agitaient autour des pièces, il aperçut Torribio et un autre personnage, grand, sec et décharné que, d'après le portrait qu'on lui en avait fait, il reconnut pour le fameux docteur Mohr.

Sam revenait à ce moment, l'air furieux et désespéré.

Les chaudières n'auront pas de pression avant un quart d'heure, fit-il.

—Dans un quart d'heure, dit gravement don Manoël, il sera trop tard.

Les hauteurs du fort se couronnèrent d'une légère fumée blanche, le bruit solennel d'un coup de canon roula longuement dans l'espace... Le premier projectile emporta l'avant du yacht et alla faire explosion un peu plus loin en soulevant une gerbe d'eau.

—Un obus à la mélinite! balbutia le capitaine plus mort que vif, un seul encore et nous sommes coulés! Tout le monde aux chaloupes!

—Mais le "soleil"? dit Sam à l'oreille de Manoël.

—Je vais le chercher!

Don Manoël au milieu de l'affolement de tous, s'était élancé vers la cabine, mais au moment où il mettait le pied, un sifflement lugubre se fit entendre, immédiatement suivi d'un craquement sourd, puis d'une violente détonation. L'obus atteignant normalement le pont, avait fait explosion dans les oeuvres vives, tuant net du même coup le capitaine et Sam Harper et pratiquant dans la coque une énorme déchirure.

Don Manoël se sentit entraîné par le tourbillon que créait le yacht en coulant à pic, et il tournoya quelque temps au milieu des épaves et des cadavres qui couvraient la mer sur un vaste espace.

Enfin plutôt par un geste instinctif que par un mouvement consciemment calculé, il saisit un tronçon de mâât qui passait à sa portée et s'y cramponna désespérément.

CHAPITRE II

Le testament de Van Cormick

Le cabinet de travail de M. Otto Van Cormick—un des plus riches habitants de la ville de Charlestown, dans l'état de Virginie—ne présentait aucune des luxueuses superfluités que nous admirons chez certains milliardaires. Il n'y avait pas la moindre statue, pas le moindre bibelot. Les murailles étaient entièrement occupées par une série de cartonniers en chêne ciré, et le bureau à écrire, d'un mo-

dèle très ordinaire n'avait pas coûté plus de cent dollars à son propriétaire.

Otto Van Cormick était un homme sérieux, un véritable "business-man". Mais, s'il dédaignait le luxe, il s'intéressait beaucoup aux inventions nouvelles, à condition toutefois qu'elles présentassent un côté d'utilité pratique—et il possédait chez lui une foule d'appareils plus ou moins bizarres dont quelques-uns avaient été perfectionnés d'après ses propres données.

C'est ainsi qu'il avait été un des premiers à faire installer dans ses bureaux et dans ses appartements privés une série de microphones, grâce auxquels il pouvait espionner commodément ses employés et ses domestiques.

Une autre de ses ruses consistait à faire enregistrer par un bon phonographe, sans que les intéressés pussent s'en apercevoir, les conversations qu'il avait avec eux dans le silence du cabinet. C'est ainsi que certains hommes d'affaires eurent à se repentir amèrement des promesses imprudentes que, se croyant sans témoins, ils avaient faites au malicieux vieillard. En cas de contestation l'appareil était apporté devant le tribunal, et les juges américains goûtaient tout spécialement cette nouvelle manière de faire la preuve.

Au physique le banquier offrait un de ces profils anguleux qu'on dirait dessinés exclusivement à l'aide de l'équerre et du tire-ligne. Le front, le nez, le menton, tout était carré chez lui, et il eut fait le bonheur d'un peintre cubiste, si jamais il eut pu lui venir à l'idée de faire exécuter son portrait. De petits yeux mobiles, vifs et noirs comme ceux d'un merle achevaient de donner à ses traits une expression toute particulière. Malice, ru-

se, gaieté, entêtement, il y avait de tout cela dans cette bizarre physionomie.

De ses maigres doigts, aussi secs que des pattes d'oiseau, M. Otto Van Cormick était occupé à feuilleter un dossier, lorsque le bruit d'une sonnerie électrique lui fit lever la tête.

—Tiens, fit-il, une visite, ce ne peut être que pour Eddy. Elle est au jardin, je vais tout de suite savoir qui c'est.

Le banquier passa dans une petite pièce attenante à son cabinet de travail et dont les murailles étaient entièrement tapissées d'une étoffe noire, seule une des parois était recouverte par une vaste glace sans tain (l'appareil décrit ici est le téléphote.)

Van Cormick après avoir soigneusement refermé la porte appuya sur un bouton de porcelaine, et tout à coup, la glace s'illumina, reflétant un bosquet de mimosas, de magnolias et de jasmins de Virginie. Sur un banc rustique, une jeune fille aux yeux bleus, aux cheveux blonds d'une radieuse beauté venait de prendre place. Un jeune homme vêtu avec une parfaite correction et d'une physionomie ouverte et intelligente prit place sur le même banc.

—Bon, grommela le banquier, c'est le français qui vient faire la cour à ma fille, il perd son temps, celui-là, mais n'importe, je ne serais pas fâché de savoir ce qu'il raconte.

Van Cormick avait approché de son oreille le récepteur d'un de ses microphones et il écoutait de toute la puissance de son attention.

—Ah! ah! ricana-t-il, le voilà qui affirme à mon Eddy son admiration respectueuse,—il n'est pas difficile ce gentleman—il serait heureux de faire son bonheur—parbleu! oui je sais bien

qu'il est actif, intelligent, que la mine de phosphate qu'il a découverte rapporte déjà dix mille dollars par an, mais ce n'est pas un mari possible pour mon Eddy qui aura une dot de plusieurs millions de dollars. Voyons maintenant ce qu'elle va lui répondre.

—La petite sotte! Tout en se prétendant très respectueuse des volontés de son cher père, elle encourage ce belâtre, ce sans-le-sou, ce crève-la-faim. A côté de mon Eddy quelqu'un qui ne gagne que dix mille dollars est un misérable, un loqueteux, un véritable tramp (Chemineau). Mais je vais mettre bon ordre à cela!...

Van Cormick sortit du mystérieux réduit dont il referma soigneusement la porte et rentra dans son cabinet de travail. Pendant sa courte absence, le monte-charge automatique qui, d'heure en heure, déposait son courrier sur sa table, lui avait apporté une dépêche.

Il la décacheta et sitôt qu'il y eut jeté un coup d'oeil ses traits s'illuminèrent.

—Admirable! superbe! s'écria-t-il en se frottant les mains, je vais montrer cela à Eddy, et tout de suite, c'est le français qui va faire une tête, mais ce gaillard-là mérite une leçon!

Sans perdre un instant, le rusé vieillard descendit au jardin et alla droit au bosquet où il savait trouver miss Eddy. A la vue du jeune français, il feignit la surprise, puis allant à lui la main tendue.

—Enchanté de vous voir, Monsieur Frank Martel, votre santé est bonne? Excellente, j'en suis sûr et les phosphates?

—Cela marche très bien, répondit le jeune homme, je suis très satisfait, je compte doubler, tripler même le

rendement de la mine d'ici quelques mois.

—J'en suis ravi, vous voilà sur la voie du million, et qui sait plus tard, peut-être du milliard.

—Je n'ai pas de si hautes ambitions.

—Pourquoi pas, avec votre intelligence, votre activité, vous pouvez aspirer à tout. Le premier million est le plus dur à gagner; après vous épouserez quelque fille de milliardaire... seulement, ajouta-t-il, avec une froide ironie, je vous prévient que ce ne sera pas ma fille.

Le visage de miss Eddy et celui de Frank s'étaient couverts d'une même rougeur, le jeune homme demeurait interloqué.

—Eddy, fit Van Cormick avec autorité, je te laisse un instant seule, j'ai quelque chose à dire à ce gentleman.

Et il attira Frank Martel un peu à l'écart.

—Mon jeune ami, lui dit-il, en l'appréhendant par un bouton de son pardessus, comme pour l'empêcher de prendre la fuite, je vous reconnais toutes sortes de qualités, vous m'êtes très sympathique et je ne doute pas que vous ne réussissiez, mais je me suis aperçu à certains indices que vous étiez amoureux d'Eddy et que vous lui faisiez la cour, ce qui me déplait fort.

Frank avait eu le temps de se remettre de sa surprise.

—J'ai toujours fait preuve envers miss Eddy du plus profond respect, dit-il, avec fermeté et je n'ai jamais songé à dissimuler les sentiments d'admiration...

Van Cormick lui imposa silence d'un geste autoritaire.

—C'est bon, fit-il, inutile de plaider votre cause, j'ai trouvé un époux à

mon Eddy et ma parole est engagée. Tenez, lisez cette dépêche, j'apprends une nouvelle qui rend ma décision irrévocable.

—J'avoue que je ne comprends pas, murmura Frank, Martel avec abattement.

—Alors, je vais vous expliquer, reprit le vieillard toujours gouailleur, d'ailleurs l'histoire en elle-même est intéressante.

—Je vous écoute, dit le jeune homme se contraignant par politesse.

—Eddy ne vous a jamais parlé de son oncle Rudly? Elle ne vous a rien dit du "soleil d'Ycazbalceta"? Non. Eh bien, vous saurez que j'avais un frère, Rudly Van Cormick, mort malheureusement de la fièvre jaune il y a deux ans. J'avais beaucoup d'affection pour Rudly bien qu'il n'y eût rien de commun entre nous, sauf peut être l'entêtement, mon frère aimait beaucoup sa nièce, mon Eddy et il lui a laissé toute sa fortune qui est considérable, mais c'est à condition que celui qu'elle épousera ait retrouvé le fameux "soleil".

—Quel soleil? demanda Frank intéressé malgré lui.

Rudly possédait une immense érudition, il parlait les cent douze dialectes dont se servent les indiens du Mexique, il a publié d'importants travaux sur les Aztèques et sur les Tolèques contemporains de Pizarre et des conquérants Espagnols. Même, en développant les hiéroglyphes et les quipos, il était arrivé à jeter quelque lumière sur les Titimèques et les Olmèques, ces peuples mystérieux, contemporains des premiers âges de l'Amérique, dont on ne sait presque rien et qu'on ne connaît que par les ruines prodigieuses qu'ils ont laissées.

"Mon frère dans les derniers temps, avait eu pour collaborateur un jeune américain de tempérament et d'hérédité espagnole, le docteur Mohr.

—Est-ce le même dont les journaux viennent de publier le portrait et qui est un des chefs de la révolution au Mexique.

—Précisément. Mon frère et le docteur Mohr qui est, lui aussi, un archéologue distingué, découvrirent dans les papiers d'un vieux prêtre, un manuscrit d'Alvarado, le compagnon de Pizarre. Alvarado y racontait comment, après la mort de l'empereur Montézuma et la prise de Mexico par les Espagnols, un chef Atzèque nommé Ycazbalceta, avait réussi à prendre la fuite en emportant un des plus célèbres bijoux du trésor impérial, ce "soleil" d'or constellé de pierreries d'une valeur fabuleuse, que l'on a toujours appelé dès lors le soleil d'Ycazbalceta.

Le chef Atzèque, réfugié dans les régions volcaniques de la Cordillère, ne tomba jamais entre les mains des Espagnols et l'on ne sut jamais ce qu'était devenu le bijou qu'il s'était approprié. Avec l'aide du docteur, mon frère entreprit de le retrouver, mais au cours de ces recherches les deux collaborateurs se fâchèrent et devinrent ennemis mortels. Le docteur Mohr s'était lancé dans la politique; sa connaissance profonde de la langue et des traditions atzèques ne tarda pas à lui donner une influence considérable sur les indiens. C'est un personnage aussi exalté qu'il est intelligent. On a été jusqu'à lui prêter le projet extravagant de chasser du Mexique tous les étrangers et de restaurer à son profit l'ancienne religion mexicaine de l'empire de Montézuma.

—Nous sommes loin du soleil...

—Patience. Rudly continua ses recherches; une chronique manuscrite lui fit connaître le lieu de la sépulture d'Ycazbalceta et un autre document trouvé à la bibliothèque de l'Escorial lui apprit que le héros atzèque avait été enterré avec le légendaire bijou. Malheureusement, mon frère tomba malade en revenant d'Espagne et mourut sans avoir pu vérifier par lui-même l'exactitude de sa découverte, mais il ne voulut pas; qu'après lui, l'entreprise qui lui avait coûté tant de peines fut abandonnée.

Il laissa donc par testament toute sa fortune à ma fille à condition qu'elle n'épouserait que celui qui aurait retrouvé le fameux joyau.

—Alors ce télégramme?

—M'annonce de la façon la plus formelle que mon ami don Manoël Quiroga est maintenant en possession du soleil d'Ycazbalceta. Il ne me reste par conséquent qu'à accomplir les clauses du testament.

Frank Martel s'inclina gravement et la mort dans l'âme il allait prendre congé, lorsque miss Eddy apparut au détour d'une allée.

La jeune fille paraissait profondément émue.

—Voici don Manoël! murmura-t-elle, d'une voix à peine distincte.

Et elle s'effaça devant le visiteur qui la suivait à quelques pas.

Nul n'eut reconnu l'élégant gentleman, le brillant, l'orgueilleux don Manoël, dans le personnage vêtu de haillons, au visage hâve et flétri, à la barbe longue qui s'approcha humblement de Van Cormick. Ce dernier d'ailleurs n'attacha aucune importance à l'accoutrement minable dans lequel se présentait son futur gendre.

—Tous mes compliments, mon cher Manoël, s'écria-t-il, avec une

volubilité qui ne permettait pas à son interlocuteur de placer un seul mot. Bravo! Bravissimo! Vous n'avez pas pris le temps de changer de costume? Vous avez très bien fait. Nous étions impatients! Tenez voici votre télégramme, il vient d'arriver...

—Il a dix jours de retard, murmura Manoël et depuis...

—Ce retard n'a rien de surprenant. La révolution est là-bas. Mais vous allez nous raconter vos aventures.

—Je n'ai que de mauvaises nouvelles à vous apprendre, fit Manoël d'un air sombre.

Frank Martel avait déjà fait quelques pas pour se retirer, la curiosité le retint.

—Mais, le "soleil"? demanda Van Cormick avec inquiétude.

—Au fond de la mer!...

—Que me dites-vous là? balbutia le vieillard figé de stupeur.

—La pure vérité, le soleil d'Ycazbalceta, est au fond de l'Atlantique avec mon yacht, mes matelots et ce pauvre Sam Harper!

—C'est très regrettable pour vous, infiniment regrettable, fit Van Cormick d'un ton aigre-doux. Vous avez joué de malheur.

—J'ai tenu le fameux bijou entre mes mains, je l'ai eu quelques heures en ma possession...

—Vous auriez dû faire en sorte de le conserver.

—Croyez-vous que c'était facile? Le docteur Mohr a fait tirer sur mon yacht avec des obus à la mélinite, je n'ai été sauvé que par le dévouement d'un métis qui m'a caché dans la forêt...

Le banquier reprit d'un ton froid:

—Je suis personnellement très ennuyé de ce qui vous arrive, c'est une véritable fatalité, mais malheureuse-

ment je suis obligé de suivre à la lettre les clauses du testament. Ma fille n'épousera que celui qui aura retrouvé le soleil d'Ycazbalceta.

—Je l'ai retrouvé.

—Mais reperdu. C'est comme si vous n'aviez rien fait.

—Je vais essayer de le repêcher, le joyau est dans un coffre-fort, ce qui facilite beaucoup les recherches.

—C'est possible, mais si un autre le trouve avant vous, je suis obligé de lui donner la préférence.

Frank Martel et miss Eddy avaient échangé un éloquent regard: le jeune homme s'avança le coeur palpitant d'émotion.

—Ai-je le droit de me mettre sur les rangs? demanda-t-il.

Van Cormick, enchanté de mettre aux prises les deux prétendants, se frottait les mains.

—Certainement, cher Monsieur, répondit-il à Frank, rien ne s'y oppose.

Don Manoël frappa du pied avec colère.

—Le joyau est à moi! rugit-il.

—Ne vous mettez pas en colère, répliqua Van Cormick, le joyau appartient à ma fille. Mon frère Rudly a soutenu autrefois contre le gouvernement mexicain un long procès au sujet d'une concession minière; il a renoncé à tous ses droits contre la cession en bonne forme du "soleil", qui, entre parenthèse, n'était pas encore découvert et auquel personne ne croyait.

—En tout cas, il est dans un coffre-fort que j'ai seul le droit d'ouvrir.

—Vous oubliez que ce coffre-fort vous a été prêté par moi lors de votre départ. J'en ai même conservé une double clef.

Don Manoël jeta sur Frank un regard chargé de haine, les deux jeunes

gens s'avançaient l'un vers l'autre, les poings serrés, une scène de violence était imminente. Miss Eddy était devenue toute pâle.

Van Cormick eut un petit rire grêle qui tinta comme le son d'une clochette fêlée, et s'avançant entre les deux adversaires.

—Je vous prévient charitablement, déclara-t-il, que les duellistes sont rayés de droit de la liste des prétendants à la main de miss Eddy.

Don Manoël était exaspéré.

—M. Van Cormick, s'écria-t-il, la façon dont vous agissez envers moi est indigne et absolument injuste! J'ai risqué ma vie et celle de mes amis! Je n'ai échappé à la mort que par miracle, j'ai presque réussi, et voilà que vous remettez tout en question, sans me tenir compte de mes efforts!...

Le banquier était devenu subitement grave.

—C'est vous qui êtes parfaitement injuste, don Manoël, répliqua-t-il d'un ton sec. Ne vous ai-je pas favorisé en vous remettant le plan dressé par mon frère? Vous avez bénéficié d'une chance inouïe, le hasard a voulu que vous n'en profitiez pas. C'est fâcheux, mais n'accusez personne. Je dois, moi, après cet échec, suivre à la lettre les clauses du testament...

—Il suffit, Monsieur, interrompit Manoël avec hauteur, nous ne voyons pas les choses de la même façon, mais, soyez-en sûr, je triompherai!

Et il se retira après avoir salué cérémonieusement.

Frank Martel prit congé peu de temps après, non sans avoir annoncé son départ pour le lendemain, et reçu les ardents souhaits de miss Eddy pour le succès de son voyage.

Resté seul avec sa fille, Van Cormick laissa éclater sa satisfaction.

—Voilà une partie bien engagée, fit-il, Manoël est plus riche et peut-être plus énergique, Frank est plus intelligent et plus savant. Ce sera entre eux un match superbe et j'en suivrai les péripéties avec le plus vif intérêt... A moins, ajouta-t-il toujours gouailleur, que le docteur Mohr n'ait pris les devants en repêchant le "soleil" pour son compte.

CHAPITRE III

Le "Soleil" sauvé des flots

En croyant faire une plaisanterie, M. Van Cormick était bien près de la vérité. Le docteur Mohr n'avait nullement l'intention de laisser le soleil d'Ycazbalceta au fond du golfe du Mexique, et s'il ne l'avait pas déjà repêché, c'est qu'il en avait été empêché par une foule de circonstances indépendantes de sa volonté.

Sans cesse poursuivi par les troupes régulières, tantôt vainqueur, tantôt vaincu, il n'avait pas eu un moment de répit depuis la destruction du yacht. En outre don Manoël, sauvé grâce au dévouement de Morelos—ce que le docteur ignorait—n'avait pas tardé à tirer vengeance du guet-apens dont il avait été victime.

Il avait adressé une pétition au sénat de Washington et un beau matin, un croiseur américain muni d'une puissante artillerie avait pris position dans la baie et sans autre avertissement, bombardé le fort des insurgés et détruit les quelques canons dont se composait leur artillerie.

Après cette exécution sommaire, le croiseur était reparti comme il était venu et les indiens qui habitaient les petits villages de la côte s'étaient félicités que les yankees n'eussent pas opéré un débarquement en règle.

Peu de jours après, un cutter à voiles d'un faible tonnage, apparaissait dans la baie; bien que le drapeau étoilé flottât à sa corne d'adimon le docteur Mohr ne jugea pas à propos de s'attirer de nouvelles représailles de la part du gouvernement américain, en attaquant le petit navire.

L'équipage, composé seulement de cinq personnes, paraissait, d'ailleurs, animé des intentions les plus pacifiques; une surveillance discrète apprit pourtant au docteur qu'en réalité les nouveaux venus recueillaient des renseignements sur la catastrophe arrivée à don Manoël quelques semaines auparavant et qu'ils pratiquaient dans la baie de nombreux sondages.

Il ne douta pas un seul instant que les américains ne fussent à la recherche du "soleil d'Ycazbalceta" et il prit la ferme résolution de ne pas se laisser devancer par eux et d'entrer le plus vite possible en possession du joyau qu'il convoitait depuis si longtemps.

Le docteur Mohr ne s'était trompé que sur un point, ce n'était pas un envoyé de don Manoël, c'était l'adversaire même de celui-ci, Frank Martel, qui commandait à bord du cutter.

Pendant qu'à Charlestown, don Manoël perdait un temps précieux à armer un navire où il embarquait toute une équipe de scaphandriers, Frank prenait le train sans prévenir personne et gagnait la Nouvelle-Orléans où il trouva sans peine en quelques heures le navire, les hommes et les instruments qu'il jugeait suffisants pour mener à bien son projet.

La simplicité et la rapidité de ces préparatifs permirent à Frank d'atteindre la côte du Yucatan, trois jours avant son concurrent. Un mystérieux message de miss Eddy lui signala le

départ de don Manoël; il fallait que tout fût fini lorsque ce dernier arriverait.

Frank avait eu soin de se munir d'une de ces bouées dont on fait usage pour la photographie sous-marine et que l'on immerge entre deux eaux. L'appareil photographique est contenu dans l'intérieur de la bouée ainsi qu'une forte lampe électrique qui permet d'obtenir des vues très nettes des paysages subocéaniques.

Le jeune savant avait modifié ce dispositif en le transformant en une sorte de cinématographe. Les images allaient se refléter sur un écran disposé au fond de la cale du cutter. Cette ingénieuse invention devait permettre de découvrir très aisément les épaves du yacht de don Manoël.

Malheureusement, le premier jour, la mer fut agitée par une forte brise qui rendait les observations à peu près impossibles. Le lendemain le temps fut calme; Frank put voir défiler sur l'écran de la cale de nombreux paysages sous-marins où se jouaient des myriades de ces requins qui pullulent dans le golfe du Mexique; il assista aux pénibles exercices des indiens plongeurs qui dans ces parages se livrent à la pêche des perles, mais il ne put découvrir nulle trace de l'épave.

Plusieurs fois il crut distinguer la silhouette d'un navire, mais en approchant il ne trouvait qu'un rocher ou un de ces troncs d'arbres que dans la saison des pluies, les cours d'eau de la Codillère charrient jusqu'à l'océan.

Enfin, dans l'après-midi du troisième jour, Frank reconnut à une distance d'environ un mille un vapeur éventré et couché sur le flanc.

Il donna aussitôt des ordres pour que le cutter évoluât lentement de façon à venir jeter l'ancre le plus près

possible de l'épave qui était échouée par huit à dix mètres de profondeur. En même temps, il faisait hisser sur le pont les scaphandres et les échelles. L'opération se présentait dans les meilleures conditions, Frank était radieux.

Il était tout entier à ses préparatifs, lorsqu'un matelot vint lui annoncer qu'un vapeur était en vue, à trois milles environ dans la direction du nord nord-est.

Le jeune homme prit une lunette marine. Il vit que le vapeur était américain et il ne douta pas que ce fut le navire armé par don Manoël.

—Il nous aura rejoint dans trois quarts d'heure, dit le matelot.

—Raison de plus pour nous hâter. Dans trois quarts d'heure, nous pouvons avoir fini.

Frank redescendit dans la cale, mais, là une cruelle surprise lui était réservée.

Le cutter n'était plus maintenant qu'à une centaine de mètres du yacht englouti dont tous les détails apparaissaient nettement sous la lumière crue du projecteur électrique de la bouée.

Frank distingua des ombres grisâtres qu'il eut pu prendre de loin pour des requins, et qui évoluaient avec une merveilleuse agilité tout autour de la carcasse du yacht, entraient dans l'intérieur du bâtiment et en ressortaient, sans paraître se soucier des requins que l'éclat de la lumière électrique attirait plus nombreux en cet endroit. Puis, une à une, les ombres grises filèrent entre deux eaux et disparurent.

Le jeune homme comprit que le docteur Mohr, qui n'avait certainement pas de scaphandres à sa disposition, avait fait appel à quelques-uns de ces pêcheurs de perles dont le cou-

rage et l'habileté sont légendaires. On sait qu'armés de simples coutelas, ils ne craignent pas d'attaquer les requins qu'ils frappent au ventre, là où la peau est la moins épaisse, au moment même où l'animal se retourne pour les happer. Il est presque sans exemple qu'ils soient victimes de leur témérité. Le docteur Mahr pour mener à bien le repêchage du soleil d'Ycazbalceta, ne pouvait faire appel à de meilleurs auxiliaires.

—Cependant, se dit Frank, si habiles qu'ils soient, ils n'ont pu ouvrir le coffre-fort, rien n'est encore perdu.

Une autre constatation assez rassurante, c'est que les plongeurs avaient tous disparu à l'approche du cutter, en admettant à l'extrême rigueur qu'ils eussent possédé les outils nécessaires pour forcer le coffre-fort—besogne extrêmement difficile dans de pareilles conditions — ils avaient été dérangés dans leur travail et certainement ne l'avaient pas terminé.

Perdu dans ses réflexions, Frank Martel suivait d'un regard machinal, sur l'écran, le grossissement de la projection dont les détails devenaient d'instant en instant plus nettement visibles.

Tout à coup, il poussa un cri de rage.

Au milieu de l'enchevêtrement des poutres tordues et des cloisons éventrées, il venait d'apercevoir le coffre-fort ouvert et vide, complètement vide.

Grâce à la science et à l'imagination du docteur Mohr, les plongeurs avaient réussi à forcer la serrure à secret; ils prenaient la fuite avec leur butin, au moment même où Frank allait se mettre à l'oeuvre. Son échec ne tenait qu'à un retard de quelques heures.

Furieux, le désespoir au coeur, le jeune homme remonta sur le pont. Comme les matelots lui demandaient des ordres, il leur dit d'interrompre leurs préparatifs et de faire ce qui leur plairait.

Ils le regardèrent avec surprise, jamais il n'avait parlé d'un ton aussi brusque. Ils se demandaient comment il avait pu changer de résolution d'une façon aussi subite.

Frank Martel était accablé, anéanti, assis à l'arrière sur un rouleau de cordages, c'est à peine s'il suivait d'un oeil morne et distrait la marche du yacht de don Manoël. Celui-ci dès que la présence de son concurrent lui avait été signalée, avait forcé les feux et chargé les soupapes au risque d'une explosion. Le yacht volait sur les eaux calmes du golfe avec une vitesse vertigineuse.

Debout sur la dunette, les bras croisés, don Manoël était en proie à une terrible angoisse, se demandant anxieusement si son rival ne l'avait pas déjà devancé.

Frank, après quelques instants d'abattement et de désarroi moral s'était levé tout à coup et armé de sa lunette explorait avec une avide curiosité la plage marécageuse et bordée de palétuviers.

Ce qu'il voyait l'intéressait à un tel point qu'il en avait complètement oublié le yacht, qui maintenant, n'était plus qu'à quelques encâblures du cutter.

Les plongeurs indiens aux torses couleur de bronze étaient groupés autour d'un personnage de haute taille qu'ils paraissaient écouter avec respect. Il était grand, sec et décharné, le sombrero dont il était coiffé ne permettait de voir de son visage qu'une immense barbe fauve qui descendait

jusqu'à la ceinture. Il était drapé dans le zarape national et portait une carabine en bandoulière.

Frank pensa que c'était sans doute là, le fameux docteur Mohr et il n'eut plus de doute à ce sujet quand il eut vu l'homme au sombrero prendre la main d'un indien un objet long et brillant qu'il fit aussitôt disparaître dans une de ses poches. Puis toute la bande s'éloigna du rivage dans la direction du fort.

Le docteur Mohr se retirait, allait sans doute gagner quelques inexpugnable retraite, de la Cordillère, il fallait le poursuivre avant qu'il eût eu le temps de faire disparaître le bijou. Frank se trouvait réduit à l'impuissance. Don Manoël, au contraire, avait sous ses ordres un nombre d'hommes suffisant pour que la poursuite eût quelques chances de succès.

En proie à une affreuse perplexité, Frank Martel se fit toutes ces réflexions en une minute, et tout de suite, sa résolution fut prise. Il ferait provisoirement alliance avec don Manoël, si toutefois celui-ci voulait y consentir. Le plus pressé était d'arracher au docteur Mohr, le soleil d'Ycazbalceta. On verrait ensuite.

En ce moment, le yacht et le cutter étaient à moins d'une encâblure l'un de l'autre, les marins du vapeur s'apprêtaient à jeter l'ancre.

Frank déchira une page de son carnet, y traça quelques lignes à l'adresse de don Manoël et chargea un matelot de faire parvenir ce billet à destination.

Le canot qui portait ce messenger de paix, alla se ranger le long des flancs du vapeur et, le billet remis, y demeura comme dans l'attente d'une réponse.

Quelques minutes plus tard, les hommes des deux équipages, tous plus ou moins au courant du but de l'expédition eurent l'extrême surprise de voir don Manoël descendre à bord du canot et monter à bord du cutter.

Les deux rivaux se saluèrent avec une courtoisie hautaine.

—Monsieur, dit Manoël, si vous êtes sûr de ne pas vous tromper, je suis prêt à accepter l'arrangement que vous me proposez.

—Senor, répondit Frank, veuillez me suivre et vous aurez sous les yeux la preuve de ce que j'ai avancé.

—Je suis à vos ordres.

Frank conduisit don Manoël dans la partie de la cale où était installé l'écran, et eut avec lui une conversation confidentielle qui dura un long quart d'heure.

Quand ils remontèrent, une sorte de cordialité se reflétait sur leurs traits, ils échangèrent une poignée de main avant de se séparer.

La trêve était conclue.

En constatant que les plongeurs indiens avaient forcé le coffre-fort, don Manoël s'était rangé à l'opinion de Frank, il avait décidé de se mettre immédiatement à la poursuite du docteur Mohr.

En comptant les scaphandriers et les pontonniers embauchés pour explorer l'épave, don Manoël avait à son bord quarante hommes.

Dix restèrent à la garde du vapeur.

Les trente autres armés de fusils à répétition et de brownings furent débarqués au pied même du fort.

Parmi ces soldats improvisés, beaucoup avait fait la guerre aux Philippines, d'autres étaient d'anciens cow-boys habitués à une existence aventureuse; l'expédition à laquelle ils allaient prendre part leur déplaisait

d'autant moins que don Manoël avait remis à chacun d'eux le montant d'un mois de solde avec promesse d'une somme double au retour. De plus des primes importantes devaient être allouées à ceux qui se signaleraient par quelque action d'éclat.

La petite troupe fut divisée en deux escouades.

La première, sous les ordres de don Manoël devait attaquer de front la position, la seconde commandée par Frank Martel devait opérer une diversion et prendre l'ennemi à revers.

Dispensés en tirailleurs pour offrir moins de surface au feu de l'ennemi, les assaillants commencèrent immédiatement à escalader la colline au sommet de laquelle le fort avait été construit.

Les murs de pierre qui étayaient les terres étaient entourés d'un fossé profond traversé par un étroit pont-levis dont les chaînes étaient relevées. Ces fortifications qui paraissaient avoir été hâtivement réparées portaient encore en certains endroits la trace des obus.

La troupe de don Manoël put avancer jusqu'à deux cents pas du fossé, mais, là, elle fut accueillie par un feu de salve et deux hommes furent blessés; on dut battre en retraite, s'abriter derrière les rochers et les troncs d'arbres. Chaque fois qu'un des américains s'aventurait à découvert, il était salué d'une grêle de projectiles.

Derrière les meurtrières, les Mexicains, parfaitement protégés, tiraient sans se presser et visaient avec soin.

Cette situation se prolongea pendant quelque temps; puis tout à coup une vive fusillade éclata de l'autre côté du fort: c'était Frank Martel qui, ayant réussi à opérer un mouvement tournant, sans être aperçu de l'enne-

mi, tentait d'enlever la position par surprise.

Cette diversion fit abandonner aux tireurs les meurtrières où ils étaient embusqués. Don Manoël en conclut que la garnison devait être peu nombreuse et il dirigea immédiatement une attaque contre le pont-levis. Un marin parvint à couper une des deux chaînes à coup de hache.

Il allait couper la seconde, quand les tireurs qui avaient réussi à repousser l'attaque de Frank, vinrent reprendre leur poste aux meurtrières. La situation eût pu se prolonger indéfiniment, si don Manoël, profitant d'une seconde diversion de son allié, n'eût fait placer sous le pont-levis trois cartouches de dynamite reliés par un cordon Beckford.

La force de l'explosion emporta du même coup le pont-levis, la porte garnie de clous à grosses têtes et un pan de la muraille.

Frank, profitant du désarroi causé par la détonation, tenta un nouvel assaut et il apparut au sommet du rempart de terre, presque au même moment où don Manoël et sa troupe pénétraient en tumulte par la brèche dans l'intérieur du fort.

Tout fiers de ce succès, les américains poussèrent de retentissants hurrahs et se mirent à la recherche de la garnison, qui, sans nul doute, allait se rendre à discrétion.

A leur extrême étonnement, ils ne trouvèrent ni soldats, ni armes. Les casemates étaient vides, vide aussi une grande cave qui avait dû servir à serrer les munitions. Seulement quelqu'un avait tracé avec de la craie rouge l'inscription suivante sur la porte d'une des casemates:

«Le Docteur Mohr présente ses sincères compliments à ses illustres visiteurs.»

—Le coquin se moque de nous, pardessus le marché! s'écria don Manoël avec colère.

—Je comprends maintenant sa tactique, dit Frank, il a laissé ici quelques hommes pour nous amuser, et lui donner le temps de gagner les forêts de l'intérieur. Nous sommes jours.

—Nous ne savons même pas quelle direction il a prise...

—D'ailleurs, il va faire nuit, je ne puis exposer mes marins à être assommés un à un par les bandits, puis la vapeur est presque sans défense et avec un homme de la trempe du docteur, il faut s'attendre à tout, et j'oubliais encore que j'ai des blessés qu'il faut soigner.

—Je crois que, cette fois, murmura Frank Martel mélancoliquement, le soleil d'Ycazbalceta est perdu, définitivement perdu.

—Peut-être, grommela Manoël, je n'ai pas dit mon dernier mot.

—Ni moi!

Il y eut un silence.

—Vous retournez sans doute à votre bord, demanda Manoël.

—Non, señor, répondit Frank, je vous serai même très obligé de faire dire aux hommes de mon cutter de ne pas m'attendre cette nuit et de ne pas être inquiets de moi.

—Puis-je vous demander quels sont vos projets? fit Manoël avec étonnement.

—Ils n'ont rien de mystérieux, je veux essayer de retrouver la piste du docteur Mohr; en somme il n'a sur nous que quelques heures d'avance, il ne peut être très loin, tandis que de main...

—Votre résolution est très imprudente, vous ne connaissez pas le Mexique, vous ne vous figurez pas de quels dangers vous êtes environné, dès que vous pénétrez dans l'intérieur du pays...

—Rien ne pourrait me faire changer d'avis.

—Alors bonne chance. Au revoir monsieur Martel.

—Au revoir, señor.

Ils échangèrent une dernière poignée de main et se séparèrent. Frank se dirigea vers la forêt, tandis que don Manoël rejoignait ses hommes qui avaient commencé à descendre vers le rivage.

Mais quand il les eut tous vus prendre place dans les embarcations, qu'il n'eut plus d'inquiétude à avoir sur leur compte, il revint brusquement sur ses pas, et, sans doute convaincu par l'exemple de Frank, ou jaloux de son courage, il se dirigea lui aussi vers la forêt.

A ce moment, le soleil avait complètement disparu derrière les montagnes. Il faisait nuit noire.

CHAPITRE IV

Les aventures de Don Manoël

Don Manoël s'était tout à coup rapelé que, dans ce pays inhospitalier, il avait un ami et un ami dévoué en la personne de Morelos, le mestizo qui quelques semaines auparavant lui avait sauvé la vie, après la destruction du yacht.

Morelos habitait à l'orée du bois, une de ces cahutes d'argile séchée, couvertes avec les feuilles du palmier tallipot, dont la forme ne s'est pas modifiée depuis des siècles et dont on trouve déjà la description dans Pizarre.

Le métis ne manifesta aucune surprise en apercevant Manoël.

—Je vous attendais presque, senior, lui dit-il.

—Alors, tu es au courant des événements d'aujourd'hui.

—Oui, senior, du seuil de ma cabane, j'ai tout vu.

—Peux-tu me donner les moyens d'arriver jusqu'au docteur Mohr?

—Le docteur vous tuera, les Indiens ont juré votre mort, tous savent maintenant que c'est vous qui avez arraché le bijou sacré du tombeau du cacique Ycazbalceta.

—Je ne crains ni les Indiens, ni le docteur.

Et don Manoël regarda le métis bien en face.

—Tu m'as sauvé la vie, lui dit-il, et je te dois une grande reconnaissance, je veux savoir maintenant si je puis compter absolument sur toi! Es-tu de ceux qui obéissent au docteur Mohr? Je tiens à ce que tu me parles avec franchise. Je devine que tu as peur de m'aider à reconquérir le soleil d'Ycazbalceta, tu as peur des mauvais esprits.

Morelos eut un geste de protestation.

—Je ne suis pas tout à fait un indien, fit-il, il y a du sang blanc dans mes veines et je n'ai pas les croyances des aztèques qui tout en pratiquant le christianisme adorent en secret les anciens dieux. Il n'y a pas un indien dans ce pays qui n'ait une idole enterrée dans son champ, afin de le rendre plus fertile. Je n'aime pas le docteur Mohr, car s'il arrivait au pouvoir, les pauvres seraient encore plus tyrannisés et plus esclaves que maintenant, mais tous les Indiens le regardent comme un puissant sorcier...

Don Manoël frémissait d'impatien-

ce, il comprenait qu'en dépit de ses affirmations le métis n'était nullement exempt de préjugés superstitieux et qu'il avait en outre très peur du docteur, tout en ayant le plus vif désir d'être agréable à son ancien maître.

—Senior, dit enfin Morelos, je vais vous donner les moyens de trouver le docteur, mais je n'irai pas avec vous, il me ferait fusiller.

—Eh bien! soit, j'irai seul, je ne te demande pas de te sacrifier pour moi, que faut-il faire?

—D'abord quitter ce costume qui vous trahirait. Il faut que vous ayez l'air d'un pauvre indien pour ne pas éveiller de soupçon. Venez avec moi, la transformation sera vite opérée.

Morelos entraîna don Manoël dans l'intérieur de sa cabane; quand, au bout d'une demi-heure, tous deux en ressortirent, l'américain était méconnaissable, ses moustaches étaient rasées, ses cheveux peignés à la manière des indiens; grâce à une décoction de rocou son visage et ses mains avaient pris une couleur brune très accentuée. Enfin, il était drapé dans un manteau troué et chaussé de sandales d'écorce. Un chapeau de fibres de palmier, à la mode indienne, complétait ce déguisement.

—Ce n'est pas tout, dit Morelos, il faut que je trace dans la paume de votre main gauche le signe qui vous permettra de pénétrer partout.

Le métis alla chercher sur un cactus quelques insectes à cochenille, il les broya sur une pierre et avec leur sang, il dessina grossièrement dans la main de don Manoël, une fleur de yucca, la plante textile qui a donné son nom au Yucatan.

—Venez avec moi, maintenant, je vais vous accompagner pendant une partie du chemin.

Ils s'engagèrent dans un étroit sentier et marchèrent quelque temps en silence, mais don Manoël ne tarda pas à remarquer qu'ils n'étaient pas seuls à suivre ce chemin. Derrière eux, il entendait un bruit confus de voix, puis des groupes débouchèrent par les sentiers latéraux.

—Maintenant, dit tout à coup Morelos, je vous laisse, en vous accompagnant plus loin, je ne ferais que compromettre votre sécurité et la mienne. Suivez cette foule elle vous conduira où vous voulez aller. Ne parlez à personne. Faites ce que vous verrez faire aux autres et soyez prudent. . . Après quelques autres recommandations du même genre, le métis prit congé de son compagnon et disparut derrière un épais buisson. Don Manoël était seul au milieu d'Indiens qui lui eussent certainement fait un mauvais parti s'ils avaient pu le reconnaître.

La foule allait croissant de minute en minute et n'avancait qu'avec une extrême lenteur, et aucun de ces patients indiens ne cherchait à devancer les autres. Il ne se produisait ni cris, ni bousculade, comme cela n'eût pas manqué d'avoir lieu en tout autre pays?

La lune s'était levée et jetait sur la forêt une lumière presque aussi éclatante que celle du jour. Il sembla alors à Manoël qu'il reconnaissait certains arbres géants, certaines clairières et il soupçonna qu'à ce moment il devait suivre le sentier autrefois tracé par ses ordres pour aller de la mer aux ruines du temple.

Il ne s'était pas trompé. Bientôt ceux qui l'accompagnaient firent halte devant la façade majestueuse du vieil édifice que la lune entourait de la magique auréole de ses rayons, soulignant de frissonnantes ombres

bleues les faces monstrueuses des idoles.

La foule cependant gravissait les marches et s'engouffrait lentement dans l'intérieur du temple.

A la porte se tenaient quatre indiens armés jusqu'aux dents. Chacun de ceux qui entraient leur montrait la paume de sa main gauche, don Manoël fit comme il voyait faire à ses voisins et fut admis sans difficulté.

Tout ce qu'il voyait lui produisait l'étrange impression d'un rêve. Il se croyait ramené à des centaines d'années en arrière et il se demandait s'il n'allait pas assister à quelque sacrifice humain au pied des autels du sanglant Huitzilopotehli.

Sa surprise fut à son comble lorsque toujours conduit par la foule il traversa la salle principale du temple et descendit l'escalier qui conduisait à la crypte.

L'immense salle souterraine présentait un aspect fantastique. Des torches de bois d'aloès rendaient visibles dans leurs moindres détails les dieux aux cent bras sculptés dans le roc, les massives colonnes aux moulures barbares et la foule immobile des Indiens. Des braseros où brûlaient peut-être des substances hallucinantes lançaient des volutes d'une fumée âcre et violemment parfumée. L'atmosphère était étouffante, presque irrespirable.

Don Manoël sentait un bizarre engourdissement envahir son cerveau, et il eut besoin de toute sa volonté pour réagir contre cette espèce de vertige.

Ce ne fut qu'au bout de quelques minutes qu'à travers la brume des parfums, il put distinguer ce qui se passait à l'autre bout de la salle, ce

qu'il vit alors le plongea dans un abîme de stupeur.

Quatre Indiens enlevèrent la dalle qui recouvrait la sépulture du cacique Ycazbalceta, puis ils retirèrent de la niche la jarre qui renfermait le squelette et en enlevèrent le couvercle.

Alors un homme à la longue barbe fauve, au regard dur — le docteur Mohr—sortit de la foule qu'il dominait toute de sa haute taille et prononça quelques phrases en langue yucatèque.

Don Manoël ne pouvait comprendre ce qu'il disait, mais il remarqua que ces paroles avaient produit sur la foule une profonde impression. Un grand silence s'était produit tout à coup, il allait se passer quelque chose de solennel.

Le docteur Mohr avait tiré de sa poche un objet brillant que toute l'assistance contemplait avec vénération. Don Manoël sentit un brouillard passer devant ses yeux, ses jambes fléchirent, son coeur se serra, il avait reconnu le soleil d'Ycazbalceta.

Mais, avant qu'il eût eu le temps de revenir de son émotion et de sa surprise, le docteur avait rattaché le joyau autour du cou de la momie, le couvercle de la jarre avait été rajusté par les Indiens et la jarre elle-même replacée dans sa niche, en face de laquelle fut de nouveau posée la lourde dalle.

Don Manoël demeurait stupéfait et perplexe, livré à toutes les conjectures sur la mentalité de l'étrange docteur, et en arrivait à conclure que si ce dernier avait repêché le "soleil" ce n'était pas pour s'en emparer lui-même. Il fallait donc que le docteur partageât les superstitions de ses partisans, et il fallait admettre qu'à force d'étudier les religions des anciens az-

tèques, il en était arrivé à partager leurs croyances.

Pendant que Manoël se livrait à ces réflexions le docteur avait pris la parole et sa voix vibrante retentissait d'un bout à l'autre de la crypte. Son éloquence avait une grande puissance sur les Indiens, car à mesure qu'il parlait leurs visages exprimaient tour à tour la colère, la tristesse, l'indignation et l'enthousiasme. Il y eut un moment où ils poussèrent une longue et déchirante clameur, quelques-uns brandirent leurs armes.

Enfin le docteur cessa de parler et suivi de quatre indiens qui l'avaient aidé à exhumer la momie d'Ycazbalceta, il fendit la foule qui s'écartait respectueusement sur son passage et sortit de la crypte.

Les Indiens commencèrent aussitôt à se retirer, les torches furent éteintes et en très peu de temps la vaste salle se trouva vide.

Don Manoël était demeuré un des derniers, au moment où les lumières furent éteintes, il profita de l'obscurité pour se dissimuler derrière un des piliers, sa conduite lui semblait tracée par les circonstances.

Son plan était tout simple; il attendrait que les Indiens eussent quitté les ruines, rouvrirait le tombeau du cacique et s'emparerait—cette fois, il l'espérait bien, d'une façon définitive—du fameux soleil d'Ycazbalceta.

Don Manoël était rayonnant de bonheur, il bénissait du fond de son coeur le brave Morelos, grâce auquel il allait pouvoir atteindre son but et il se proposait de la récompenser royalement; tout entier à ses rêves, à ses espoirs, à ses projets de bonheur, il ne ressentait pas l'ennui de cette longue attente en pleines ténèbres.

Une heure déjà s'était écoulée, depuis longtemps un silence profond régnait sur les ruines, don Manoël se demandait s'il n'était pas temps de se mettre à l'oeuvre, quand un bruit de pas se fit entendre dans l'escalier. Il s'avança, prêta l'oreille, mais le rayon rougeâtre d'une torche le força de regagner précipitamment sa cachette derrière le pilier, et lui montra la haute et maigre silhouette du docteur Mohr. Il était seul et se retournait fréquemment comme s'il eût craint d'avoir été suivi.

Au vif mécontentement, puis, à la grande terreur de Manoël, le docteur commença par faire le tour de la crypte son browning d'une main, sa torche de l'autre. Sur le point d'être découvert, Manoël essaya de passer d'un pilier à l'autre, mais son ombre le trahit, le docteur Mohr l'aperçut et se mit à sa poursuite avec un ricanement sinistre.

Le fugitif aurait peut-être réussi à gagner l'escalier, mais, peu habitué à marcher avec des sandales indiennes, il fit un faux pas, trébucha et roula par terre.

Avant qu'il eût eu le temps de se relever, le terrible docteur l'avait saisi à la gorge et à demi étranglé. En un clin d'oeil il se trouva garrotté, réduit à l'impuissance.

—Maintenant, dit froidement le docteur, voyons un peu quel est le coquin qui se permet de m'espionner.

Et il approcha la torche du visage de son prisonnier et l'examina avec attention.

— Drôle d'Indien ! murmura-t-il, au bout d'un instant.

Manoël gardait un profond silence pour ne fournir aucun indice à son vainqueur. Précaution bien inutile ; les vêtements prêtés par le métis s'é-

taient déchirés, la peau apparaissait blanche à côté des endroits passés au rocou.

—Drôle d'Indien, répéta sentencieusement le docteur, et pourtant il porte dans la main gauche la fleur de yucca... Il y a là-dessous encore quelque trahison, mais cette fois, je le jure ! le traître sera puni...

—Je suis don Manoël Quiroga ! s'écria le prisonnier, incapable de garder plus longtemps le silence.

Le docteur eut un ricanement.

—Très bien, fit-il, je commence à comprendre, vous avez sans doute assisté à la cérémonie qui vient d'avoir lieu, et vous attendiez sans doute tranquillement qu'il n'y eût plus personne pour fouiller le tombeau de notre ami le cacique. Tous mes compliments, vous n'avez pas perdu de temps, señor !

—N'avais-je pas le droit, aussi bien que vous de chercher à m'emparer du joyau ? répliqua fièrement don Manoël.

— Non, señor ! répliqua le docteur avec véhémence, ce joyau est à moi et à nul autre, c'est moi qui ai découvert la lettre d'Alvarado qui en fait pour la première fois mention, j'ai passé des années à fouiller la poussière des archives pour le retrouver. Il m'appartient. J'ai déjà été dépouillé une première fois par le vieux Van Cormick des trouvailles dues à ma sagacité, à mon érudition, je ne me laisserai pas faire une seconde fois !

—C'est Van Cormick qui a indiqué l'endroit exact ?

—Ce n'est pas vrai ! C'est un mensonge ! s'écria le docteur devenu furieux. Et quand même ! N'est-ce pas grâce à mes documents que Van Cormick a pu trouver quelque chose ?...

— Mais, ajouta-t-il en se calmant brusquement, cette discussion est inutile...

Il s'était penché vers son prisonnier, avant que celui-ci eut pu deviner ses intentions, il lui avait approché des narines un flacon de chloroforme.

Manoël pris ainsi à l'improviste n'eût même pas le temps de jeter un cri, il tomba aussitôt dans l'état d'inertie que produit le terrible anesthésique.

Quand il revint à lui et qu'après de longues minutes de torpeur, il put se rendre compte de ce qui l'entourait, il fut saisi d'épouvante.

Le docteur Mohr semblait n'avoir pas changé de place, mais il tenait à la main le soleil d'Ycazbalceta et la momie squelettique du vieux cacique gisait à ses pieds.

Quant à lui Manoël, son ennemi avait profité de son sommeil léthargique pour lui faire prendre exactement la position qu'avait occupée la momie dans sa jarre, les genoux au menton et les bras repliés; de solides courroies l'empêchaient de faire le moindre mouvement...

Le malheureux sentit son sang se glacer dans ses veines et ses cheveux se hérissier d'horreur.

— Qu'allez-vous faire de moi, bégaya-t-il d'une voix étranglée.

— Ce n'est pas difficile à deviner, fit le docteur d'un air goguenard, vous allez prendre dans la jarre, la place de votre ami le cacique dont la maigre carcasse tiendra encore fort aisément au fond de la niche.

Menacé brusquement d'une mort aussi atroce, par un ennemi qu'il savait impitoyable, don Manoël sentit faiblir son courage, ses forces le trahirent, il s'évanouit.

Le docteur Mohr, impassible, profita de cet évanouissement pour mettre sa menace à exécution. Non sans efforts, il fit entrer le corps de Manoël dans la jarre, la reboucha, la remit en place ainsi que la dalle, puis il remonta tranquillement, alla chercher son cheval qu'il avait attaché à l'entrée du bois et partit au galop.

Au lever du soleil, il se trouvait à quatre lieues de là, dans un village de la Cordillère où personne ne le connaissait. Il prit quelques heures de repos dans cet endroit, se restaura et se fit raser la barbe et la moustache par un figaro indigène, ce qui transformait complètement sa physionomie.

Il se remit en chemin après la sieste et le soir même, il prenait un billet de chemin de fer à une gare isolée et s'installait dans un confortable wagon de première classe. Pour payer son billet, il avait vendu son cheval et sa carabine, mais il n'avait eu garde de se défaire de son browning.

Trois jours après, il débarquait à San Francisco.

Son premier soin fut de se faire conduire chez un négociant nommé Lister qui entretenait des relations suivies avec les chefs des insurgés mexicains qu'il approvisionnait en contrebande d'armes et de munitions. Lister fut enchanté de faire la connaissance du fameux docteur Mohr, avec lequel il avait été quelquefois en correspondance et le retint à déjeuner.

Pendant le repas, le docteur fit voir à son hôte un superbe rubis et le pria de lui indiquer un honnête lapidaire, ce à quoi le Lister consentit tout naturellement.

Le lapidaire admira beaucoup la pierre précieuse qui, entre parenthèse-

ses, avait été détachée le matin même du soleil d'Ycazbalceta, et il en offrit cinq mille dollars. Après une longue discussion, le marché fut conclu à cinq mille cinq; le rubis en valait bien le double. Mais le docteur avait certainement de bonnes raisons pour se montrer coulant en affaires.

Quelques heures plus tard, il s'installait dans une confortable cabine du paquebot le "Nangazaki", à destination de Yokohama. A l'occasion de ce voyage, il avait complété son déguisement par une paire de lunettes fumées et s'était fait inscrire sous le nom du révérend John Maxwell, ministre de l'Évangile, de la secte des Méthodistes.

CHAPITRE V

Aventures de Frank Martel

Lorsque Frank Martel eut pris congé de don Manoël, après la prise du fort, il alla droit à une sorte de village formé par la réunion de cinq ou six maisons construites en terre battue, pour tâcher de recueillir là quelques renseignements sur la direction qu'avait pu prendre le docteur Mohr.

Le jeune homme s'adressa d'abord à un enfant d'une dizaine d'années qui jouait à moitié nu dans la poussière, mais il n'en put tirer aucune réponse intelligible, l'enfant s'exprimait en dialecte yucatèque et ne comprenait pas d'autre langage.

Plus loin, un indien était assis sur un banc grossier, il paraissait malade ou blessé car une de ses jambes était entourée de linges. Frank s'approcha et, après avoir salué l'indien, il lui demanda courtoisement où il pourrait trouver le fameux docteur Mohr auquel il avait à parler d'affaires importantes.

L'indien dévisagea d'un rapide regard son interlocuteur des pieds à la tête et ses petits yeux légèrement obliques lancèrent un éclair de haine, mais ce fut avec un engageant sourire qu'il répondit en un espagnol suffisamment correct.

—Certainement, *senor*, vous pourrez peut-être encore rejoindre le *senor* docteur, mais ce ne sera pas commode, il vous faudra faire plusieurs milles en pleine nuit à travers la forêt.

—Peu m'importe, j'ai absolument besoin de lui parler, indiquez-moi seulement la route à suivre.

Et, pour appuyer sa demande, il glissa une piastre dans la main de son interlocuteur.

—Je sais que le docteur Mohr, répondit l'indien après une minute d'hésitation, doit présider une grande réunion dans les ruines du temple d'Ycazbalceta. Vous n'aurez qu'à suivre ceux qui s'y rendent, il est impossible que vous vous égariez. Une fois aux ruines, vous ferez demander le docteur, le premier venu vous conduira jusqu'à lui.

L'indien n'était autre que Torribio; il avait été blessé à la jambe dans un des combats des jours précédents, ce qui l'empêchait de se rendre lui-même à la réunion. Il avait réfléchi que l'étranger qu'il renseignait si perfidement serait arrêté par les insurgés, puisqu'il ne pourrait montrer le yucca rouge qui était le signe de reconnaissance.

Pour plus de sûreté, dès que Frank se fut retiré en le remerciant, Torribio appela l'enfant qui jouait à quelques pas de là et le chargea de porter au docteur le billet suivant:

«Un étranger qui paraît être le capitaine du plus petit des navires est à

vosre recherche. Je l'ai envoyé aux ruines où il vous sera facile de le mettre hors d'état de nuire."

Torribio.

Le petit indien chargé de ce message partit en courant et arriva bien avant Frank Martel. Le docteur Mohr, qui comprit l'importance de l'avis qui lui était donné, prit aussitôt des mesures pour faire arrêter l'inconnu, dès qu'il se présenterait.

À la grande surprise du docteur, personne ne se présenta, et c'est ce fait qui en éveillant sa méfiance, lui donna l'idée de fouiller la crypte et lui fit découvrir don Manoël qu'il prit pour l'étranger dont Torribio lui signalait la présence.

Bien qu'il ne soupçonnât pas la perfidie de Torribio, Frank n'avait jamais eu l'intention d'aller attaquer le docteur Mohr au milieu de ses partisans, c'eût été compromettre une imprudence inutile, s'exposer à être fusillé sommairement.

Le jeune homme suivit le sentier qu'on lui avait indiqué, se mêla à la foule des Indiens et parvint ainsi jusqu'aux ruines, mais, arrivé là, il se tapit derrière un fût de colonne à un endroit d'où il pouvait parfaitement voir la façade du temple; il attendrait ainsi la fin de la réunion, verrait sortir le docteur et le filerait; de cette façon, il avait de grandes chances de découvrir l'endroit où le bijou avait été déposé. Cependant la réunion prit fin, les indiens se dispersèrent et le docteur ne parut pas.

Frank n'avait pas réfléchi que le temple pouvait avoir plusieurs issues; il se morfondait encore dans sa cachette lorsqu'il entendit le bruit du galop d'un cheval qui bientôt se perdit dans l'éloignement. Pressentant

une partie de la vérité, il ne savait trop à quoi se résoudre, lorsqu'il s'entendit appeler avec précaution. Mettant d'instinct la main à son browning il se retourna et se trouva en face d'un indigène qui, comme lui, s'était caché dans les ruines.

—Senor, dit l'inconnu, vous êtes un ami de don Manoël?

—Oui, répondit Frank à tout hasard.

L'homme qui n'était autre que Morelos le fidèle mestizo et qui croyait se trouver en présence d'un des marins du yacht, raconta tout ce qu'il savait. Pris d'inquiétude après avoir quitté don Manoël, le métis avait eu l'idée de le suivre à distance et l'ayant vu entrer dans le temple, il s'était caché pour attendre sa sortie.

Don Manoël n'était pas ressorti et le mulâtre était dans une grande perplexité qu'augmentait encore le départ du docteur Mohr qu'il venait de voir monter à cheval.

Frank fut convaincu par l'accent de sincérité de son interlocuteur, que le métis paraissait avoir un réel attachement pour don Manoël.

—Je ne vous connais pas, dit le jeune homme, mais cependant vous m'inspirez confiance, venez avec moi, nous allons explorer les ruines, ce n'est que là que nous pouvons trouver don Manoël, prisonnier, blessé, peut-être...

Il n'osa compléter sa pensée, mais Morelos l'avait deviné.

—Mais, murmura-t-il, je tremble que nous ne découvrirons le cadavre du pauvre senor...

Tous deux pénétrèrent aussitôt dans le temple. Frank à l'aide d'une lanterne électrique de poche dont il s'était heureusement muni explora les moindres recoins des salles, mais sans rien

découvrir. Enfin, sur une idée de Morelos, ils descendirent dans la crypte.

—Quelle étrange odeur on respire ici, murmura Frank en s'avançant avec précaution entre les piliers, cela sent le chloroforme, mêlé à je ne sais quels parfums...

Morelos ne répondit pas, il paraissait nerveux, agité, depuis qu'il était entré dans la salle souterraine.

Tout à coup, il se rapprocha de Frank en donnant tous les signes d'une vive frayeur, ses dents claquaient, sa face rougeâtre était devenue couleur de cendre.

—Avez-vous entendu? bégaya-t-il.

—Non, dit Frank.

—C'était comme un gémissement sourd. On dit que cette crypte est hantée par les âmes des anciens caciques.

Tous deux demeurèrent immobiles, anxieux, l'oreille tendue... Un faible gémissement, une sorte de râle étouffé monta de nouveau des ténèbres de la crypte.

—Cette fois, dit Frank, plus ému qu'il ne voulait le paraître, j'ai entendu comme vous, avançons, il faut savoir à tout prix!... On dirait que les bruits partent de la muraille, là-bas, tout au bout de la crypte.

—C'est là justement où se trouvent les tombeaux, bégaya le métis tremblant de peur.

Ils firent encore quelques pas en regardant autour d'eux avec circonspection, mais brusquement Morelos se baissa et montrant à Frank l'objet qu'il venait de ramasser.

—Voici précisément une des sandales indiennes que j'avais prêtée à don Manoël pour compléter son déguisement. Il n'y a plus de doute, l'infortuné señor est tombé sous le poignard des assassins!

Un peu plus loin, ils trouvèrent l'autre sandale, puis des lambeaux d'étoffe que Morelos reconnut pour avoir appartenu au manteau de don Manoël. A ce moment, le même râle plaintif se fit encore entendre.

Le métis s'était rejeté en arrière avec épouvante, Frank à l'aide de sa lanterne électrique examinait attentivement les hautes dalles qui formaient le soubassement de la muraille.

—Je ne serais pas étonné, murmura-t-il, comme se parlant à lui-même que les gémissements que nous entendons partent de quelque cachot souterrain, de quelque oubliette... Ah! voici une dalle qui a été récemment dérangée, on n'a même pas pris la peine de la faire rentrer complètement dans son alvéole...

—N'y touchez pas, dit Morelos d'une voix suppliante, laissez en paix la cendre des morts! Ne troublez pas le repos des défunts!... Allons-nous-en! partons. Vous ne trouveriez ici que les ossements des caciques!...

Frank ne répondit pas, il venait de ramasser un levier de fer qu'il avait glissé dans l'interstice de la pierre et il pesait de toutes ses forces. Comme pour l'encourager à continuer, un nouveau gémissement se fit entendre et cette fois il semblait partir de derrière la pierre elle-même.

Il éprouva une cruelle déception lorsque—la dalle une fois soulevée—il n'aperçut qu'une grande jarre de terre cuite, derrière laquelle, tout au fond de la niche, grimaçaient les débris d'un squelette.

—Allons-nous-en! répéta le métis avec insistance. Je vous avais prévenu, derrière ces dalles, il n'y a rien que la poussière des morts.

—Vous avez raison, dit Frank découragé, ce que nous avons de mieux à faire, c'est de chercher ailleurs.

Il allait se retirer quand la même plainte mystérieuse—râle et gémissement à la fois—se fit entendre de nouveau, elle semblait partir de la jarre elle-même. La curiosité du jeune homme était violemment surexcitée.

—Eh bien, non! s'écria-t-il, je ne partirai pas avant d'avoir pénétré ce mystère, je ne crois pas aux spectres des caciques, moi, et tout d'abord je vais savoir ce qu'il y a là-dedans.

Et avant que Morelos eût pu l'en empêcher, il asséna sur la jarre un coup de barre de fer qui la fit voler en éclats. Un cadavre reployé sur lui-même et étroitement ligotté avait roulé au milieu des débris.

Frank était stupéfait, il crut à première vue se trouver en présence d'une momie. Morelos s'était écarté avec horreur, mais tout à coup, il poussa un cri de surprise et se précipitant sur la prétendue momie, le couteau à la main il commença à couper les liens qui l'enserraient.

—Le señor Manoël, balbutia-t-il, les misérables l'ont assassiné!

—Il n'est pas mort, dit Frank avec vivacité, ce sont ses gémissements que nous entendions. Il n'est qu'évanoui; nous allons le faire revenir à lui. Il a été à moitié étouffé, il lui faut avant tout de l'air pur!

Don Manoël devait la vie à deux circonstances: dans sa précipitation, le docteur Mohr n'avait pas remis exactement en place la dalle funèbre, il avait laissé entre la dalle et le cadre où elle s'adaptait ce léger interstice qui avait tout d'abord attiré l'attention de Frank. En outre, un vide existait entre le couvercle et les bords de la jarre, le docteur n'avait eu ni le

temps, ni la pensée de remplacer la cire qui rendait auparavant la fermeture hermétique. C'est grâce à ces deux ouvertures qu'un mince filet d'air avait pu parvenir jusqu'aux poumons de l'enterré vivant et qu'il n'avait pas été complètement étouffé. Pourtant, il ne s'en fallait de guère, et si ses sauveteurs fussent venus une heure plus tard, ils n'eussent probablement trouvé qu'un cadavre.

Transporté loin de l'atmosphère méphytique de la crypte, à l'air frais de la nuit, le front et les tempes baignés d'eau glacée, don Manoël reprit ses sens. Un faible sourire parut sur ses lèvres en reconnaissant Frank et Morelos et il leur serra silencieusement la main à tous deux, mais il fut longtemps avant de se remettre entièrement de l'atroce angoisse qu'il venait de ressentir.

—Où est le docteur Mohr?

Ce fut la première chose qu'il dit dès qu'il fut en état d'articuler quelques paroles. Morelos raconta comment il avait assisté au départ du docteur Mohr; don Manoël alors fit le récit de sa terrible aventure, mais il ne s'expliquait pas la conduite du docteur auquel il eût été si facile de fuir avec le bijou que venaient de lui remettre les plongeurs.

—Je ne partage pas votre opinion, répliqua Frank, le docteur a fait preuve, au contraire, en cette circonstance, d'une habileté diabolique.

—Je ne vois pas en quoi?

—Sans parler de l'énorme somme qu'il représente, le soleil d'Ycazbalceta est un bijou révérend de tous les Indiens; en le conservant par devers lui, le docteur n'en fut pas demeuré longtemps tranquille possesseur. La comédie qu'il a jouée, la restitution solennelle du joyau à la momie du ca-

cique, ont endormi la vigilance des plus méfiants. Il a fait là un coup de maître. Maintenant, il va pouvoir sortir tranquillement des Etats mexicains et gagner la frontière, ce qui est certainement son intention.

—Que décidons-nous?

—Je ne sais trop, murmura Frank, en souriant, mais, d'abord, nous sommes toujours alliés?

—Oui, et cela d'autant mieux que vous venez de me sauver la vie. Unissons-nous donc pour donner la chasse au bandit et lui faire rendre gorge...

Les deux rivaux échangèrent une cordiale poignée de main et ils résolurent de passer le restant de la nuit dans une des salles du temple, le fidèle Morelos se chargea de trouver chez des Indiens qui habitaient à peu de distances, des vivres, des couvertures et d'autres objets indispensables.

Don Manoël souffrait encore de la courbature et de l'ankylose causées par les cordes dont il avait été garrotté, il était littéralement brisé de lassitude. Dès qu'il fut étendu sur la couche de paille de maïs que Morelos avait préparée, il tomba dans un profond sommeil et Frank Martel ne tarda pas à l'imiter.

Ils ne se réveillèrent qu'assez tard dans la matinée, mais il ne subsistait plus en eux aucune trace des fatigues de la veille.

La petite expédition destinée à poursuivre le docteur Mohr fut rapidement organisée et se trouva en état de partir aussitôt après la sieste de midi.

Don Manoël ne voulut emmener que six hommes choisis parmi les plus robustes de l'équipage du yacht, Morelos se chargea de trouver des chevaux et une mule pour les bagages; il ramena aussi deux chiens dont il déclara

le flair incomparable, ils descendaient sans doute de cette race, célèbre du temps de Cortez et que les Espagnols avaient créée pour donner la chasse aux indiens dans les bois.

Comme le pensait Frank, il fut facile de suivre le docteur Mohr qui sur son chemin avait laissé de nombreuses traces de son passage. L'expédition refit pas à pas la route qu'il avait suivie et arriva ainsi jusqu'à la gare où il avait pris le train.

Don Manoël et Frank étaient maintenant sûrs que le fugitif avait dû gagner la frontière des Etats-Unis et il y avait de grandes chances pour qu'il se fût dirigé vers San Francisco, le port de l'ouest américain où aboutissent le plus de lignes de navigation et d'où il est le plus facile de passer à l'étranger.

Le fidèle Morelos, largement récompensé de ses peines, fut congédié ainsi que ses chiens devenus inutiles. Les six marins de l'escorte furent également renvoyés et reçurent la somme nécessaire à leur rapatriement.

Il fallait attendre toute une demi-journée le passage du rapide de San Francisco. Frank mit ce temps à profit en écrivant à miss Eddy une lettre qui était à elle seule presque un volume et où il narrait en détail l'incroyable odyssee de cette dernière semaine.

Don Manoël profita de l'obligeance du chef de gare qui lui avait déjà fourni le signalement détaillé du docteur Mohr, pour envoyer des télégrammes à diverses agences de police privée, en leur promettant une forte prime, au cas où ils pourraient donner quelques renseignements intéressants sur le fugitif.

Les deux voyageurs faisaient les cent pas sur le quai en attendant l'arrivée du rapide déjà signalé, lorsque

le chef de gare remit un télégramme à don Manoël. C'était déjà parvenue à destination, avec une célérité toute américaine—la réponse d'un fameux détective de San Francisco.

Don Manoël ouvrit l'enveloppe et lut à haute voix :

“Docteur Mohr a traversé San Francisco, vendu un rubis et s'est embarqué pour Japon.

Signé: **John Bulpett**, détective.”

—Diable! s'écria Frank, comment faire, voilà qui est embarrassant!

—Il me semble au contraire que rien n'est plus simple, je vais déposer une plainte en règle, puis solliciter l'extradition.

—Vous ne l'obtiendrez pas, ou du moins très difficilement.

—Pourquoi cela?

—Le docteur se défendra comme un beau diable. Il alléguera que c'est comme chef des insurgés mexicains, comme homme politique que la police américaine veut mettre la main sur lui, et il a des chances d'obtenir gain de cause.

—Ce n'est pas sûr.

—En tout cas, si on l'arrête, il aura eu le temps de mettre le joyau en sûreté et c'est le joyau seul qui nous intéresse. J'ai, moi, une autre proposition à vous faire.

—Laquelle?

—Partons pour le Japon.

Don Manoël eut un bref mouvement d'hésitation, puis se décidant brusquement.

—Eh bien! soit, Monsieur Martel, fit-il, nous irons au Japon...

A ce moment même, le rapide de San Francisco entra en gare. Les deux alliés prirent place dans un luxueux pullmonn-car.

CHAPITRE VI

Le jeune Wang-Taï

Arrivés depuis quelques heures à peine à Yokohama, le grand entrepôt du commerce japonais, Frank et don Manoël avaient fait transporter à l'hôtel des Etats-Unis leur léger bagage et se rendaient directement au consulat américain, admirant au passage la foule bariolée où l'on eût retrouvé des échantillons de toutes les races de l'humanité. Pour gagner du temps, ils allaient faute d'un autre véhicule, monter dans une “jinrickcha”, sorte de fauteuils roulants que traînent de robustes coolies, quand un enfant en guenilles qui marchait depuis quelque temps sur le bord extrême du quai, poussa un cri guttural et se jeta dans la mer.

Le premier mouvement de surprise passé, Frank Martel, qui était un excellent nageur, se débarrassa en hâte d'une partie de ses vêtements et piqua courageusement une tête.

L'enfant avait déjà coulé à fond et Frank dut plonger deux fois avant de le retrouver; enfin il fut assez heureux pour le saisir par un pan de sa blouse de contonnade et pour le ramener jusqu'au bord du quai où il le déposa évanoui.

Ce petit drame s'était passé si rapidement que c'est à peine si quelques passants s'étaient arrêtés pour en être témoin. Le noyé fut porté jusqu'à un poste de secours installé à l'européenne et pourvu de médicaments et d'appareils au courant des derniers progrès de la science; grâce aux tractions rythmées de la langue et à la respiration artificielle, il ne tarda pas à revenir à lui. Il parlait un peu l'anglais et le “pidgin”, ce dialecte bâtard

en usage sur toutes les côtes de Chine et dans une partie de l'Océanie. Frank et don Manoël purent comprendre sans trop de peine l'interrogatoire auquel le soumit un magistrat du quartier.

Wang-Taï était chinois de naissance, ses parents l'avaient vendu à un sorcier ou prestidigitateur ambulancier pendant plusieurs années, il avait servi d'aide, de sujet et de domestique. C'était lui qu'on escamotait dans un foulard de soie, c'est lui auquel on coupait le nez, les oreilles et parfois la tête pour les lui rajuster quelques instants après à l'aide d'une boule magique; Wang-Taï avait une douzaine de talents que ne possèdent pas d'ordinaire les enfants de son âge, il savait avaler des étoupes enflammées, tracer son nom en l'air avec la fumée d'une pipe, jongler sans les éteindre avec des bougies allumées et tirer du fond de son gosier des kilomètres de ruban.

Malheureusement, le patron de Wang-Taï, impliqué dans une affaire de vol, avait été jeté en prison. L'enfant sans ressources et sans asile dans une ville immense s'était abandonné au désespoir. Après être demeuré deux jours sans manger, il avait essayé de se suicider. Telle était l'histoire de Wong-Taï dans sa navrante simplicité.

La législation japonaise est calquée à peu de choses près sur celle des nations européennes. Lorsque don Manoël s'enquit de ce qu'allait devenir le pauvre gosse, le magistrat japonais répondit gravement que puisqu'il était en état de vagabondage, il serait emprisonné puis, sans doute, expulsé de l'empire du Soleil Levant et renvoyé en Chine. Wang-Taï s'était mis à pleurer à chaudes larmes.

—Eh bien non! s'écria Frank, cédaient à une impulsion généreuse, tu n'iras pas en prison, je te prends à mon service, tu seras toujours aussi bien chez moi qu'avec ton sorcier!

—Ce que vous faites-là est très bien, murmura don Manoël avec émotion, je regrette de n'avoir pas eu le premier cette charitable pensée.

—Comment, dit Frank avec jovialité, mais, c'est moi qui fais une bonne affaire, ce petit drôle me sera fort utile pour brosser les vêtements, cirer les chaussures et faire les courses.

Après avoir signé le procès-verbal que lui présenta le magistrat japonais, demeuré impassible pendant toute cette scène, Frank emmena son nouveau serviteur, qui dans sa joie ne trouvait pas de mots assez forts dans son vocabulaire anglo-pidgin pour exprimer toute sa reconnaissance à son sauveur.

Wang-Taï à jeun depuis quarante-huit heures et vêtu de ses guenilles mouillées, présentait un aspect assez pitoyable, mais quand il eut revêtu un complet vert pomme à boutons de cuivre, qu'il fut coiffé d'une casquette galonnée, quand surtout il fut convenablement restauré et reposé, Frank lui trouva tout à fait bonne mine et ne tarda pas à reconnaître qu'il avait fait là une précieuse acquisition. Très intelligent, très adroit, Wang-Taï était d'une docilité parfaite et son nouveau maître put constater dans plusieurs circonstances que le petit chinois lui gardait une profonde reconnaissance et avait pour lui un dévouement absolu.

Un moment distraits de la grande affaire qui les occupait par l'aventure de Wang-Taï, Frank et don Manoël poussèrent activement leurs démar-

ches et à leur grand étonnement ils n'éprouvèrent d'abord aucune des difficultés qu'ils avaient pressenties.

Ils découvrirent sans peine le docteur Mohr, non seulement il ne prenait aucune précaution pour se cacher, mais il avait même renoncé à tout pseudonyme et s'était fait inscrire sous son véritable nom au Britannia-hôtel où il occupait un appartement. Loin d'imiter son exemple, les deux alliés prirent mille précautions pour dissimuler leur présence à l'ennemi commun. Ils ne sortirent que le soir et firent toutes leurs courses en voiture.

Le consul américain M. Jones était un ami personnel de don Manoël, il déclara à celui-ci que l'arrestation du docteur Mohr ne souffrirait aucune difficulté, puisqu'il était, sans nul doute, en possession du fameux joyau.

Sur le conseil de M. Jones, il ne fut question dans la plainte officiellement transmise au directeur de la police de Yokohama, ni de la destruction du yacht qui pouvait à la rigueur être considérée comme un fait de guerre, ni la tentative d'assassinat commise sur la personne de don Manoël. Celui-ci ne pouvait la prouver qu'en invoquant le témoignage de Frnak, qui avait trop d'intérêt à l'arrestation pour que son témoignage ne fût pas aisément recusé.

Après trois jours d'allées et venues, de démarches et de formalités, le parquet de Yokohama signa enfin le mandat d'amener. Pour ne pas laisser au docteur le temps de faire disparaître les diamants, le directeur de la police décida que l'arrestation aurait lieu le matin, et les agents, stimulés par de larges gratifications, prirent les précautions les plus minutieuses pour

que l'inculpé ne pût prendre la fuite avec son butin.

Le docteur Mohr venait de se lever. Il savourait une tasse d'excellent thé nippon en lisant les journaux américains arrivés la veille au soir, quand le gérant de l'hôtel, qu'il avait su mettre dans ses intérêts, entra dans la chambre sans frapper, la mine bouleversée.

—Docteur! Docteur, bégaya-t-il, la police! On vient pour vous arrêter...

Le docteur Mohr eut un geste brusque, sa main s'avança vers le browning déposé à sa portée sur les papiers de son bureau, mais il se remit presque aussitôt.

— La police commet une erreur, dit-il avec beaucoup de calme.

—La maison est cernée! ajouta le gérant avec effarement.

—C'est bien, vous pourrez faire entrer ces messieurs dans dix minutes. Il s'agit d'une méprise, d'une simple méprise...

Demeuré seul, le docteur prit une feuille de papier, écrivit rapidement quelques lignes, glissa sa lettre dans une enveloppe sur laquelle il colla un timbre, enfin il mit l'adresse.

L'encre avait eu à peine le temps de sécher, qu'on frappa rudement à la porte.

—Entrez!

Un magistrat dont les fonctions répondent à celles de nos commissaires de police fit solennellement son apparition dans la pièce, il était escorté de deux vigoureux policemen.

—Vous êtes le docteur Mohr?

—Parfaitement.

—Vous êtes bien actuellement le détenteur du célèbre bijou appelé le "soleil d'Ycazbalceta" et formé d'un disque d'or enrichi de brillants, de rubis et d'émeraudes?

—Je n'ai aucune raison de le nier.

—Alors je suis obligé de vous mettre en état d'arrestation.

—Un instant, voulez-vous s'il vous plaît, jeter un coup d'oeil sur cet article du "Charlestown Herald", que j'ai souligné au crayon rouge.

L'article très documenté et orné d'une photographie de miss Eddy, contenait toute l'histoire du testament de Van Cormick, le reporter annonçait, en terminant, qu'on était sans nouvelles de deux jeunes gens, partis à la recherche du fabuleux soleil, qui devait assurer à l'un d'eux la main de la belle héritière. Frank et don Manoël s'étaient en effet prudemment gardés de faire connaître leur départ pour le Japon.

—Vous comprenez maintenant, fit le docteur avec son ricanement habituel, quel intérêt ont eu mes messieurs à porter plainte contre moi.

"Mais ce n'est pas tout, continuait-il, en voyant que le magistrat demeurerait perplexe, veuillez lire cette lettre, que j'allais mettre à la poste ce matin même, vous y trouverez la preuve de la loyauté de mes intentions.

Le Japonais décacheta l'enveloppe et lut avec la plus vive surprise :

M. Van Cormick, banquier,
Charlestown, (Etats-Unis).

"Monsieur,

"Je vous annonce que je suis en possession du soleil d'Ycazbalceta que je remettrai moi-même entre vos mains, dans quelques jours. Me trouvant dans les conditions rigoureusement déterminées par le testament de feu Rudly Van Cormick, mon ancien collaborateur et ami, j'ai l'honneur de vous demander la main

"de miss Eddy van Cormick, votre fille.

"Recevez mes salutations distinguées

"**Dr Mohr.**"

Le policier était ébahi, après avoir lu la lettre, il jugea qu'il n'avait d'autre parti à prendre que de battre en retraite.

—Monsieur le docteur, dit-il gravement, la méprise est évidente. Il ne me reste plus qu'à vous prier d'agréer toutes mes excuses.

Et il sortit pendant que le diabolique docteur allait se rasseoir pour continuer tranquillement la lecture de ses journaux.

On juge de la déconvenue que durent éprouver Frank et don Manoël ; ce dernier eut en outre à essuyer les reproches de M. Jones.

—J'ai eu tort de vous écouter, dit le consul avec mauvaise humeur. Evidemment Mohr est un bandit de la pire espèce, mais vous n'aviez pas les éléments nécessaires pour déposer une plainte. Le docteur a raison jusqu'à un certain point et si j'avais connu—comme maintenant, les termes exacts du testament de Van Cormick, je ne vous aurais certes pas appuyés.

Le soir de ce même jour, les feuilles japonaises et américaines publiées à Yokohama donnaient le portrait du docteur précédé d'une élogieuse biographie. Quelques-uns mêmes, reproduisirent la photographie du soleil d'Ycazbalceta et, en même temps, ils annonçaient que le propriétaire du merveilleux bijou s'embarquait dans trois jours pour San Francisco, "pour aller rejoindre sa fiancée".

Le docteur Mohr triomphait insollement.

Il ne restait à don Manoël et à Frank qu'à regagner eux aussi les Etats-Unis, c'est ce qu'ils résolurent de faire. Par une singulière ironie du sort, comme le paquebot choisi par le docteur était le seul en partance, ils allaient se trouver obligés de faire la traversée en compagnie de leur ennemi.

Ces trois jours parurent interminables à Frank; don Manoël en proie à une humeur sombre demeurait enfermé dans sa chambre ou faisait de longues promenades. Sauf aux heures des repas, Frank Martel en était réduit à se contenter de la compagnie du petit chinois Wang-Taï auquel il s'amusa à donner quelques leçons d'anglais. L'enfant d'ailleurs faisait preuve d'une facilité et d'une mémoire prodigieuses.

La veille du départ, Wang-Taï demanda à son maître de l'accompagner dans une promenade à travers la ville. Frank par désœuvrement y consentit, persuadé que l'enfant voulait lui montrer quelque monument curieux.

—Je veux vous faire voir quelque chose de curieux, avait-il dit, et Frank le suivait docilement à travers le dédale de rues aux boutiques étroites, d'un quartier populaire qui n'avait pas encore été "européanisé".

"Entrons ici, dit tout à coup Wang-Taï, et laissez-moi parler, vous ne vous en repentirez pas."

Très intrigué, le jeune homme pénétra à la suite de Wang-Taï dans une sorte d'échoppe, où un vieillard à la mine vénérable était en train de raccommoder une montre, il salua le petit chinois comme une ancienne connaissance.

—Mon maître, dit Wang-Taï avec aplomb désire savoir le prix d'un bi-

jou exactement pareil à celui que vous avez livré hier à un américain.

—C'est trente yen d'or, répondit le vieillard avec un rusé sourire.

—Et il sera absolument pareil?

—Absolument, j'ai conservé la photographie.

A son extrême surprise, Frank aperçut alors sur l'établi du vieil orfèvre, "une photographie du soleil d'Ycaz-balceta".

—Je comprends maintenant, dit-il, pourquoi j'ai à peine vu don Manoël ces jours-ci, le cachottier! il a fait fabriquer un fac-similé du bijou pour tâcher de le substituer au vrai!

—J'ai suivi votre ami, fit en riant le rusé Wang-Taï, et j'ai vu ce qu'il combinait. Mais, faites comme lui, commandez un soleil de cuire doré, orné de fausses pierres et je vous promets que vous ne regretterez pas vos trente yen.

Stupéfait par la ruse précoce de son serviteur et subjugué par son aplomb, Frank fit marché avec le vieux japonais; celui-ci s'engagea à livrer le bijou faux le lendemain matin, avant le départ du paquebot, mais il demanda deux yen de plus, car il allait être obligé de passer toute la nuit au travail.

A peine de retour à l'hôtel, Frank se repentit d'avoir obéi aux suggestions de Wang-Taï, il n'osa le gronder; mais il se promit de le surveiller de près et au besoin de lui défendre formellement de se livrer à aucun tour de passe-passe. Le fait de substituer le bijou faux au vrai sur un paquebot américain, serait regardé comme un vol pur et simple et même pour obtenir la main de miss Eddy, Frank n'eut pas voulu risquer de se faire passer pour un cambrioleur.

Le lendemain le petit chinois était levé au point du jour. Son maître n'était pas encore éveillé qu'il était déjà de retour avec le bijou faux dans un écrin.

Deux heures plus tard, le paquebot "le Celtic", à destination de San Francisco sortait des jetées du port de Yokohama et bientôt les falaises rougeâtres qui bordent la côte japonaise disparaissaient à l'horizon.

Frank, don Manoël et Wang-Taï occupaient trois cabines contiguës, non loin desquelles se trouvait celle du docteur Mohr. Celui-ci d'ailleurs ne paraissait nullement ému de ce voisinage et faisait preuve d'un aplomb imperturbable. Quand il croisait Frank ou Manoël sur le pont, il ne faisait pas un mouvement pour les éviter; il passait à côté d'eux aussi tranquillement que s'il ne les eût jamais connus.

En arrivant à bord, le premier soin de Frank avait été de se faire remettre le fac-similé fabriqué par l'orfèvre japonais et de le mettre sous clef. Wang-Taï n'avait pas paru surpris de cette conduite illogique et ne fit aucune observation.

Les six jours de la traversée s'écoulèrent avec une lenteur mortelle. Don Manoël semblait de plus en plus sombre à mesure qu'on approchait du port et Frank Martel en songeant à son effort inutile, à ses espoirs brisés, se montrait presque aussi renfrogné. Il n'y avait que Wang-Taï qui fut de joyeuse humeur. A la cuisine du bord, il engraisait, il devenait rose et joufflu comme un vrai chinois de paravent. Rien ne restait plus en lui du pauvre hère des quais de Yokohama.

Ce fut par une radieuse matinée que "le Celtic", après une admirable

traversée, jeta l'ancre dans le port de San Francisco.

Au milieu de la cohue du débarquement, Frank cherchait à fendre la presse pour se diriger vers la douane, lorsqu'il se sentit tirer par la manche. C'était Wang-Taï qui n'avait pas lâché son maître d'une semelle et, par extraordinaire, le petit drôle paraissait en proie à une vive émotion.

— Venez, dit-il impérieusement, j'ai trouvé un taxi.

— Et les bagages?

— Laissez-les!

— Tu es fou!...

— Nous avons encore huit minutes pour l'express de la Nouvelle-Orléans.

— Laisse-moi tranquille, je veux me reposer au moins une journée à San Francisco.

— C'est impossible!

— Ah ça! que signifie un pareil langage.

— Vous ne comprenez donc pas que je l'ai! "le vrai soleil d'Ycazbalceta".

Frank tombait de son haut, il était à la fois stupéfait et exaspéré.

— Petit misérable, s'écria-t-il, je vais te faire jeter en prison!

— Vous passerez quand même pour complice.

— Coquin! j'ai envie de te rompre les os!

— Venez toujours, une fois dans le train, nous sommes sauvés. Le docteur aura beau réclamer, on ne l'écouterà pas.

Dépité, furieux et indécis, Frank s'était laissé conduire jusqu'au taxi. Le chauffeur, alléché par la promesse d'un royal pourboire démarra en quatrième vitesse et atteignit la gare une demi-minute avant le départ du train.

Bousculant employés et voyageurs, le maître et le serviteur tombèrent au hasard dans le premier compartiment

venu, au moment même où la locomotive s'ébranlait. Presqu'en même temps qu'eux ils virent sauter dans un wagon proche de celui qu'ils occupaient, un gentleman essoufflé, hors d'haleine, mais radieux de bonheur, c'était don Manoël.

Frank et Wang-Taï demeurèrent silencieux jusqu'à ce que les hauts édifices de San Francisco eussent disparu à l'horizon.

—Ah ça, dit alos Frank d'un ton sévère, m'expliqueras-tu maintenant ta conduite?

—Je vous ai servi malgré vous, dit humblement l'enfant, j'espère que vous me le pardonnerez.

—Mais comment t'y es-tu pris?

—Ce n'est pas pour rien que j'ai été pendant cinq ans au service d'un prestidigitateur, mais je ne veux rien vous dire de plus.

Et tirant de sa poche un écrin qu'il mit entre les mains de Frank, il ajouta :

—Tenez, voici le soleil d'Ycazbalceta, il est à vous, le docteur serait mal venu maintenant à vous de réclamer.

CHAPITRE VII

Le vainqueur

Plusieurs personnages, d'aspect sévère, se trouvaient réunis dans le salon du banquier Van Cormick. On y remarquait assis aux côtés de miss Eddy, le notaire qui avait rédigé le testament de Rudly Van Cormick et son principal clerc, un M. Rickard qui s'était fait un nom dans l'étude des antiquités Mexicaines, enfin M. Prat, président de l'association des lapidaires.

Un domestique annonça solennellement :

—M. le docteur Mohr.

Le célèbre aventurier fit son entrée au milieu d'un profond silence et s'inclinant avec respect en face de miss Eddy il lui remit un écrin en prononçant ces simples paroles.

—Miss Eddy, je suis heureux de vous apporter ce bijou, en témoignage de mon profond amour.

Pâle et tremblante, la jeune fille ouvrit l'écrin; mais M. Prat qui s'était levé et n'avait jeté qu'un seul coup d'oeil sur les gemmes déclara aussitôt d'une voix nette et tranchante.

—Ce bijou est en cuivre doré et les pierres ne sont que des verroteries bonnes tout au plus à parer des Peaux rouges.

—M. le docteur a voulu faire une plaisanterie, s'écria le banquier d'un ton gouilleur.

Malgré tout son sang-froid, le docteur était devenu blême, il ne trouva rien à répondre au trait que venait de lui décocher Van Cormick.

A ce moment, le domestique annonça de nouveau.

—Don Manoël de Quiroga.

En entrant, Manoël aperçut le docteur immobile dans un coin et le foudroya d'un regard.

—Vous avez le bijou, demanda Van Cormick dont le visage rayonnait de satisfaction.

—Le voici, répondit Manoël en tendant son écrin, d'un geste plein de noblesse.

Mais déjà M. Prat intervenait.

—J'ai le regret de dire, fit-il, en hochant la tête que celui-ci ne vaut pas mieux que l'autre. On dirait qu'ils sortent de la même fabrique.

—Vous êtes sûr? balbutia Manoël, dont le visage s'empourpra.

—Absolument sûr, cuivre doré et verroteries, ce n'est pas autre chose.

D'un caractère très orgueilleux, don Manoël ressentit la plus cruelle des humiliations, il se dirigeait vers la porte, la tête basse, quand pour la troisième fois le domestique annonça.

—M. Frank Martel.

Il y eut un frémissement dans toute l'assistance. Le docteur Mohr et Manoël lui-même se rapprochèrent du nouveau venu.

—Je serais curieux de savoir si celui-là sera encore du toc, grommela le vieux lapidaire entre ses dents.

—Jugez-en, répondit Frank avec assurance.

Et il entr'ouvrit l'écrin qu'il portait. Ce fut un éblouissement.

—Voilà les plus belles pierres que j'ai jamais vues, murmura M. Prat avec une réelle admiration.

—Reste à savoir, objecta Van Cormick d'un ton rogue, si le bijou date bien de l'époque des aztèques et s'il n'a pas été fabriqué pour les besoins de la cause.

L'archéologue s'avança à son tour, et après avoir examiné le bijou, le rendit à miss Eddy.

—Je puis attester, dit-il, que nous nous trouvons en présence d'un travail aztèque ou chichimèque parfaitement authentique. La beauté du travail surpasse presque celle de la matière, c'est là une véritable pièce de musée.

Miss Eddy s'était levée épanouie et souriante.

—Je crois mon père que vous avez abandonné toutes vos objections, dit-elle. Je tiens moi aussi à ce que le testament de mon oncle soit exécuté à la lettre.

— Eh bien ! embrasse ton fiancé, bougonna-t-il, moitié content, moitié fâché.

Le docteur Mohr et don Manoël n'avaient pas attendu la fin de cette scène pour disparaître.

Frank déposa un baiser sur le front que miss Eddy lui tendait en rougissant et Van Cormick déjà résigné, s'écria en se frottant les mains :

—J'aurais peut-être préféré don Manoël, mais tant pis pour lui, maintenant, j'aime mieux Frank, au moins, celui-là il saura tirer son épingle du jeu.

Frank et Eddy sont mariés depuis trois mois. Le docteur Mohr est retourné au Mexique où il fomenté une nouvelle révolution et don Manoël, à la suite du chagrin que lui a causé le mariage d'Eddy a quitté l'Amérique et s'est installé en France.

Quant au soleil d'Ycazbalceta il rayonne sur la blanche poitrine de Mme Frank Martel, les jours de solennelle réception.

FIN

Dans notre prochain numéro nous publierons

Un ROMAN COMPLET

qui aura pour titre :

LA RUE HANTÉE

par

GUSTAVE LEROUGE

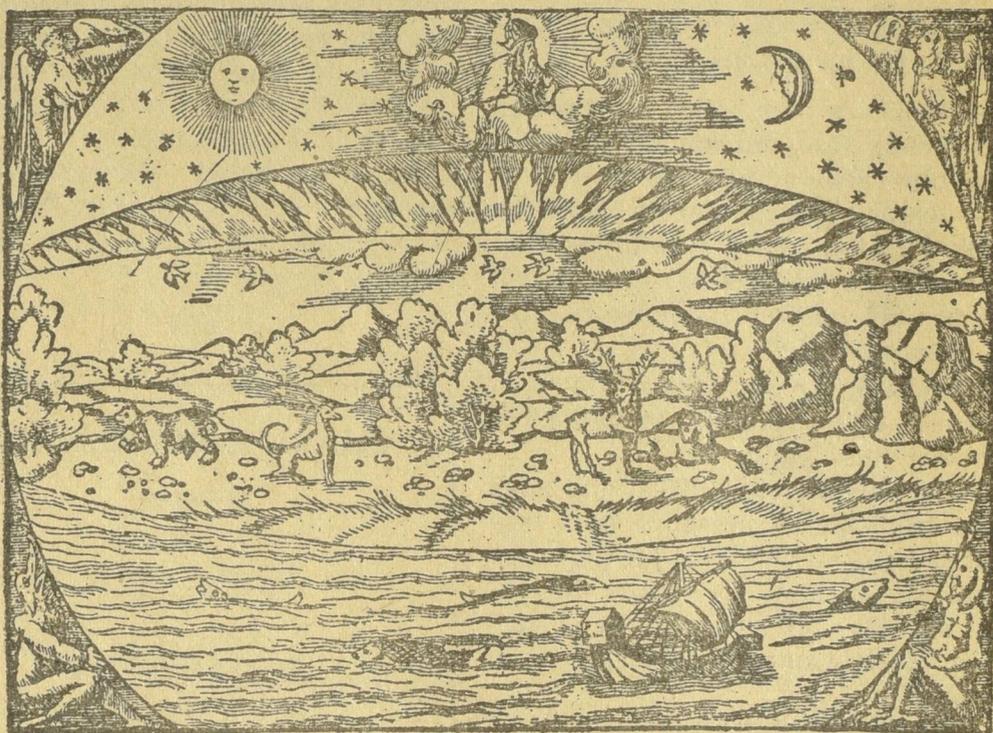
Retenez d'avance votre prochain numéro.

LA SPHERE TERRESTRE

Comment l'imaginaient les géographes du Moyen Age

Un architecte, doublé d'un professeur de sciences, vient d'imaginer une carte géographique qui est en même temps un globe terrestre. Le globe terrestre est une boule en caoutchouc,

L'idée est excellente et ce nouvel appareil est de nature à mieux faire comprendre aux élèves des classes élémentaires la forme exacte de la terre et la situation précise sur sa surface des deux continents et de chaque pays qui les composent. En effet, il se trouve des élèves commençants qui



partagée comme une pomme ou une poire en quatre morceaux, et qui en s'ouvrant, se partage en quatre parties, formant quatre ellipses. Ainsi, l'élève peut étudier sa géographie sur un globe, quand la boule est fermée, et sur une carte ordinaire, si l'on ouvre cette boule.

comprennent la géographie sur une carte, mais qui sont perdus, sitôt que le professeur la leur enseigne sur un globe. Ainsi, ces élèves verront en même temps le globe et la carte.

Chacun de nous, d'ailleurs, si nous pouvons recomposer nos souvenirs d'enfance, se rappelle les difficultés

qu'il eut à comprendre que notre planète est ronde comme une boule; ainsi que le trouble que jetais dans nos esprits la comparaison simultanée d'une carte géographique et d'une sphère.

Nous trouvions aussi à cet heureux âge, et non pas certes sans raison, que l'Amérique du Nord, par exemple, se découpe sur la sphère d'une façon fort gracieuse, se terminant en une petite et modeste tête d'oiseau, l'Alaska; sur la carte, l'Amérique perd cette coupe élégante, ce profil agréable, pour devenir une masse lourde terminée par une tête d'ours.

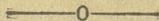
Avec cette combinaison de sphère et de carte, les jeunes écoliers pourront mieux comprendre la forme de notre continent et quelles sont les véritables proportions des Etats-Unis, du Dominion du Canada et de l'Alaska. Aussi, quelle magnifique occasion d'étudier, pour la première fois, peut-être, la situation de tous ces petits points noirs ignorés du monde : le Groenland, la péninsule scandinave, Spitzberg et la pointe du continent asiatique!

Cette invention, toute simple qu'elle paraisse, n'en est pas moins très précieuse. C'est toujours l'histoire de Christophe Colomb qui revient à la mémoire. C'est très simple en vérité de dessiner une carte géographique sur une boule de caoutchouc, puis en ouvrant cette boule d'en faire une carte plate, mais il fallait y songer.

Les premières cartes géographiques reposaient sur d'énormes absurdités, le monde n'ayant pas encore été parcouru en entier, à cette époque. La carte que nous reproduisons ici date de l'an 1200. C'était à cette époque tout ce que nos ancêtres connaissaient de la géographie dans son en-

semble: de l'eau, de l'air et de la terre. Les Croisades aidèrent beaucoup au perfectionnement de la géographie en donnant à tous les peuples le goût des incursions lointaines sur terre et sur mer.

C'est à peine à la clôture du moyen âge, dans les toutes premières années de l'histoire moderne, que le Nouveau Monde surgit aux yeux émerveillés de Christophe Colomb et de ses compagnons.

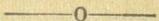


QUELLE EST L'ORIGINE DU MOT "CANARD"?



Le mot est devenu courant pour désigner une fausse nouvelle donnée par un journal à court de copie. Voici comment on explique l'origine de ce terme bizarre: Ce serait un membre de l'Académie royale de Belgique, Cornéliissen, qui l'aurait mis en circulation. Il fit raconter par un journal dont il voulait se moquer, l'expérience suivante, destinée à démontrer la voracité du canard. Vingt de ces animaux avaient été réunis dans la même basse-cour. Le premier jour, on hacha menu l'un d'eux, avec le bec, les plumes et les pattes, puis on le servit aux dix-neuf autres, qui l'avalèrent gloutonnement. Chaque jour, de même, un des canards servit de pâture à ses camarades survivante... jusqu'à ce qu'il n'en restât plus qu'un, lequel se trouva ainsi avoir dévoré, en dix-neuf jours, dix-neuf de ses semblables.

Cette histoire eut un si vif succès que le mot resta et eut la fortune que l'on sait.



Les femmes devinent qu'elles sont aimées avant qu'on le leur dise.

LE DIVORCE

Cette invention ultra-moderne ronge les sociétés de tous les pays où elle sévit. En Angleterre, aux Etats-Unis et en France, le divorce n'a fait aucun bien. Au contraire, les crimes passionnels y sont aussi nombreux et, ce qui est plus grave, les berceaux sont remisés dans les greniers, faute d'enfants. Les Etats-Unis, grâce au flot continu de l'immigration, peuvent parler à la baisse de la natalité, mais il n'en est pas ainsi pour la France et l'Angleterre qui ne peuvent compter sur ces apports étrangers et doivent se suffire à eux-mêmes.

C'est incontestablement la France qui souffre le plus du divorce, sa population n'ayant pas bougé depuis soixante-quinze ans.

Le divorce est légalisé et contre les prévisions de tous les philosophes-sociologues, le meurtre n'a pas perdu ses droits.

"Il vaut mieux, disait jadis Dumas fils, rétablir le divorce dans la loi que d'être forcé d'admettre le meurtre dans les mœurs".

Dumas fut mauvais prophète. Les tribunaux français rompent les unions rapidement; mais le revolver s'est perfectionné et les rompt plus vite encore chez les gens pressés.

Nous détachons d'un journal français, le "Figaro", ces statistiques et ces considérations:

"En 1850, la moyenne des séparations de corps pour toute la France était de 1,080. En 1919, le tribunal de la Seine, à lui, tout seul, a jugé 18,000 divorces—et les armuriers ont vendu beaucoup de revolvers. Mais nous sommes devenus très indulgents. Quand l'amour est en jeu, on pardonne, comme s'il n'y avait pas d'autres

passions aussi irrésistibles que l'amour. "Si vous aimiez l'argent comme vous aimez les femmes, disait un personnage de Marmontel, vous seriez un bandit de grand chemin." Mot profond et qu'il faut méditer.

Voici bien longtemps que des magistrats, des philosophes, des écrivains proclament que la vie humaine est sacrée, qu'il faut avant tout de la pitié pour les faiblesses du cœur et que des baisers ne doivent pas s'expier avec du sang. On le dit, on le répète, on l'écrit. Rien n'y fait, on tue toujours.

"A quoi bon, disait le doux Marivaux, qui, ce jour-là, était un âpre pessimiste, à quoi bon écrire des livres pour instruire les hommes? Les passions n'ont jamais lu."

—o—

ECHOS LOINTAINS DU CENTENAIRE DE FLAUBERT

Carthage n'oublie pas le maître écrivain dont la puissance évocatrice fit revivre dans "Salammbô" l'antique cité phénicienne au temps de sa splendeur. On vient d'y fêter, en effet, le centenaire de Flaubert, sous les auspices de la Société des Normands de Tunisie et la présidence de M. Lucien Saint, résident général.

Dans le square qui porte son nom a été posée une plaque de marbre gravée rappelant le passage de Gustave Flaubert dans ces lieux.

Au nom du ministre de l'instruction publique, qui l'avait spécialement délégué, M. Louis Bertrand, qu'on pourrait surnommer l'Africain, pour les beaux livres qu'il écrivit sur l'Agrique du Nord, a fait dans le cadre magnifique du Théâtre antique une conférence remarquable et fort applaudie.

Combien a-t-il fallu de coups de canon pour tuer un homme ?

L'artillerie a joué un rôle prépondérant au cours de la dernière guerre. Par leur nombre et par leur portée, par le volume ou la force explosive de leurs projectiles, les canons ont atteint un pouvoir de destruction inconnu durant les conflits antérieurs. Dans l'opinion des combattants, cette efficacité était ordinairement attestée par les deux faits suivants, trop souvent constatés : chiffre élevé des victimes d'un seul obus de gros calibre frappant en plein une agglomération ; gravité et multiplicité des blessures dues aux fragments projetés à une distance relativement grande du point d'éclatement de l'obus. D'une manière absolue, par rapport à l'ensemble des victimes de la guerre, la proportion des morts et des blessés d'artillerie fut enfin beaucoup plus considérable qu'elle ne l'avait jamais été auparavant. Voilà le fait brutal, contre lequel viennent échouer toutes considérations atténuantes.

Mais si l'on songe à la quantité des bouches à feu mises en action dans les deux groupes d'armée ennemis, à la densité et à la durée de l'arrosage dans certains secteurs d'attaque, on en vient à se demander quelle a été la dépense d'obus nécessaire pour mettre un seul adversaire hors de combat. Si parfois un unique projectile bien placé a fait une véritable hécatombe, c'est par centaines qu'il faut compter ceux, de même puissance et

de même calibre, ayant éclaté sans aucun résultat.

Tous les combattants pourraient citer des exemples, surtout pendant la guerre de tranchées, de bombardements très nourris, subis par l'unité à laquelle ils appartenaient, bombardements qui durèrent tout un jour et qui ne provoquèrent aucune évacuation : l'ennemi avait réglé son tir sur un point des lignes qu'il continuait obstinément à arroser, tandis que les occupants retirés dans des abris solides ou un peu à l'écart étaient hors de la portée de ses coups.

A la question ainsi posée : "Quel est le nombre des soldats atteints par l'artillerie, proportionnellement au nombre des coups de canon tirés ?" les observations faites sur le front français par le docteur Mercier (de Tours), en 1917, permettent d'apporter une réponse assez précise, parce que l'expérience s'est prolongée pendant cinq mois et a porté sur un champ de bataille étendu.

Les renseignements recueillis par le docteur Mercier concernent trois armées voisines : l'une en secteur calme, la deuxième en secteur mouvementé, la troisième en secteur d'attaque. Les conditions de visibilité et les conditions météorologiques étaient sensiblement les mêmes dans les trois secteurs, à cause de la proximité ; les documents enregistrés par les services d'observation d'artillerie étaient donc comparables ; d'autre part, le

commandement a pu fournir partout un relevé précis des pertes dues à l'action de l'artillerie adverse (les obus à gaz exceptés).

Dans le même espace de temps, l'armée occupant un secteur calme a reçu 363,000 obus; elle a compté 809 tués et 4,168 blessés.

L'armée tenant un front agité, mais sans corps à corps, a reçu 717,000 obus; elle a compté 2,753 tués et 10,756 blessés.

Enfin, l'armée tenant un secteur d'attaque a reçu 2,528,000 obus; elle a perdu, du fait de l'artillerie allemande, 9,703 tués et 40,488 blessés.

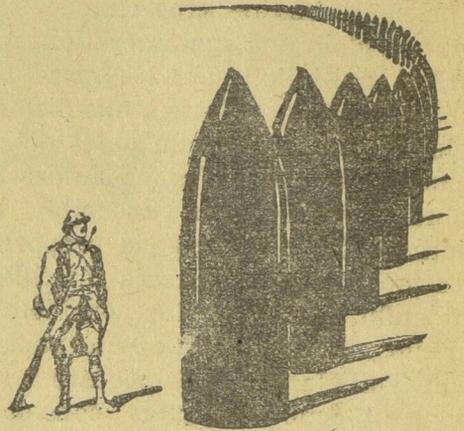
Dans le premier secteur, 1,000 obus ont donc tué 2 hommes et en ont blessé 10. Dans le deuxième, 1,000 obus ont tué 4 hommes et en ont blessé 15; dans le troisième, la proportion des morts a été la même, et celle des blessés légèrement supérieure (4,16). Au cours des mouvements offensifs exécutés par l'armée d'attaque, c'est-à-dire pendant les périodes les plus meurtrières, celles où les troupes sortant de leurs tranchées, étaient exposées au maximum, la proportion des victimes de l'artillerie n'a pas dépassé, pour 1,000 coups, 5 morts et 24 blessés.

En comparant tous ces résultats et en prenant la moyenne, M. Mercier a constaté en définitive que, sur l'étendue du front où avaient porté ses recherches durant les cinq mois les plus actifs de l'année 1917 (été et automne), il a fallu 395 coups de canon allemand pour tuer un soldat français, et 76 coups pour en blesser un. Comme 80 pour 100 des projectiles étaient lancés par l'artillerie de gros calibre, on voit qu'en ce qui concerne les blessés d'artillerie, l'aphorisme ancien "qu'il faut son poids de mitraille pour

tuer un homme" est désormais bien loin de la réalité.

Toutefois, il faut se garder de tirer des statistiques les conclusions optimistes que certains chiffres, considérés isolément, paraissent comporter. S'il est vrai que 1,000 coups de canon ne font qu'un dommage restreint, lorsque le total des obus arrivant sur un front étroit atteint plus de 2,500,000 en cinq mois, les pertes d'une manière absolue, n'en sont pas moins considérables. Les poilus le savaient bien.

D'ailleurs, ce n'est pas le service de santé, mais le commandement qui a



pu tirer profit des investigations faites par le docteur Mercier. Grâce aux chiffres relevés au jour le jour par ce praticien, il a été possible d'évaluer approximativement les pertes subies par l'ennemi dans les mêmes secteurs et dans la même temps. Notre propre tir était plus intense que celui des Allemands, et il était légitime de supposer que nous obtenions des résultats au moins équivalents à ceux de nos ennemis. Nous pouvons donc mesurer d'une manière assez exacte quels déchets nous provoquons, grâce à nos

bombardements, dans les unités qui nous étaient opposées.

A-t-il été fait, sur d'autres points du front et à d'autres époques de la guerre, des recherches analogues à celles du docteur Mercier. S'il existe des documents de ce genre, il serait intéressant de les connaître: à défaut d'un travail d'ensemble, la comparaison de quelques statistiques, obtenues dans des conditions parfois différentes, mais bien déterminées, permettrait de savoir si la moyenne résultant des constatations faites reste généralement exacte. Au rébut de la guerre, les bouches à feu étaient peut-être moins denses et moins actives: mais les moyens de protéger les troupes exposées aux obus étaient aussi beaucoup moins efficaces, et les victimes de l'artillerie étaient probablement plus nombreuses, proportionnellement au total des coups. Quoi qu'il en soit, les indications recueillies par le docteur Mercier démontrent une fois de plus que l'action d'un bombardement très nourri n'est pas uniquement une action destructrice. Sur la troupe qui le subit, les éclatements répétés dans un espace restreint, la prolongation du tir, la vue des victimes, ont un effet moral intense et que n'atténuerait peut-être pas sensiblement l'affirmation cent fois répétée aux combattants exposés qu'il faut 385 coups de canon pour tuer un homme.

LE SUCRE D'ÉRABLE

La production du sucre d'érable de la province de Québec est actuellement de 30 millions de livres, valant 7 millions de dollars. C'est trois fois ce que la province produisait il y a trois ans.

MURGÈRE OU MURGÉ

Arrivera-t-on jamais à se mettre entièrement d'accord sur la prononciation de certains noms propres?... L'autre jour, on parlait de l'auteur des "Scènes de la vie de Bohème".

—Ce pauvre "Murgère"! disait l'un.

—Ce pauvre "Murgé!" reprenait l'autre.

Et ce dernier de s'abriter derrière l'autorité de Jules Claretie, qui tenait pour "Murgé"... Mais il n'y a aucune contestation possible: on doit prononcer "Murgère".

Le poète Amédée Rolland a tenu à le consigner dans un quatrain célèbre:

En fredonnant tout bas Musette,
 Chef-d'oeuvre amer,
 Nous disons en hochant la tête:
 "Pauvre Murger!"

La rime est là, sonnante clair, et l'on sait que les poètes ont toujours raison.

Le futur biographe des hauts faits de Schaunard fut amené à modifier légèrement son nom. Voici en quelles circonstances. Au début de sa carrière, il alla présenter ses essais à un directeur de journal, qui s'écria, en lisant la signature:

—Henri Mürger? C'est bien bourgeois... Changeons l'"i" en "y" et mettons un tréma sur l'"u". Henry Mürger, à la bonne heure! Voilà qui a une bonne tournure romantique. Avec un nom pareil, vous êtes forcé de réussir.

Murger suivit le conseil. Il adopta, par la suite, le nom et le prénom qui devaient être rapidement populaires, parmi la jeunesse du Quartier Latin, où l'on vénère encore l'historiographe de la Bohème.

La fête de la bonne sainte Anne

C'est avec plus de dévotion encore que tous les lecteurs de la "Revue" célébreront cette année la fête de la bonne Sainte Anne, fixée au 26 juillet, dont le plus beau temple au Canada fut ravagé par un incendie, au mois de mars dernier.

Le culte de Sainte Anne nous vient de Bretagne. Il ne faut donc pas croire que nous sommes les seuls à honorer sa vénérable mémoire. Ce sont des marins bretons qui nous ont transmis ce culte cher.

Sainte Anne est la grande sainte, la patronne, la Bonne Dame de toute la région de la Loire, en France. Elle est la protectrice de cette belle contrée qui va de Nantes jusqu'à Brest. Pour les Bretons, elle est à la fois mère de la Sainte Vierge et duchesse de Bretagne.

Les Bretons sont jaloux de leur sainte et croient "dur comme breton bretonnant" qu'elle ne s'occupe que d'eux.

Lisez ces lignes détachées d'un journal de là-bas :

"Sainte Anne, c'est la grande médiatrice, celle à qui l'on ne s'adresse pas en vain; c'est une sainte de Bretagne, et qui nous semble avoir été chargée tout spécialement par le bon Dieu de s'occuper de nous autres, et en échange de sa protection, nous lui avons donné notre cœur. Son culte se transmet de générations en générations et ses sanctuaires gardent pieusement le noble dépôt de la foi des ancêtres.

Les foules de Lourdes sont certes bien impressionnantes, et la cité des merveilles, émeut profondément les cœurs. Les voix déchirantes qui réclament le miracle, vous pénètrent jusqu'aux moelles, et vous joignez vos supplications à celles de ces milliers de fidèles; mais à Sainte-Anne d'Auray, il n'y a pas de supplications, pas d'angoisses, pas de voix déchirantes: à Sainte-Anne d'Auray, il y a des enfants respectueux et aimants, qui viennent apporter l'humble hommage de leur tendre affection à une mère bonne et indulgente.

On va au "pardon" de Sainte Anne pour Sainte Anne elle-même; pour l'honorer, et si elle accorde le miracle espéré tant mieux; mais pour l'âme bretonne le miracle n'est pas nécessaire à la foi, la Bonne Dame acceptera l'humble offrande des naïves prières, et elle donnera à ses enfants ce qui leur sera nécessaire...

A Sainte-Anne-la-Palud, près de Douarnenez, c'est au centre d'une vaste plaine que se dresse l'église. Sa haute tour domine le sanctuaire un peu écrasé qui s'accote à un bouquet d'arbres, et à perte de vue, les guérets dorés se succèdent jusqu'au bord de la falaise qui domine l'océan. Le jour du pardon, la lande se couvre de tout un peuple de coiffes et de chapeaux aux rubans de velours, de tous les bourgs et les villages environnants arrivent les paysans et les marins, et c'est au milieu d'une houle vivante que se déploie la procession, dont l'itinéraire est marqué par des drapeaux

fichés en terre. L'église vibre tout entière de la grande clameur du bronze de ses cloches, les cierges brésillent, et les grandes bannières brodées d'or et de soie flottent au vent de mer.

Une seule voix entonne le cantique de Sainte Anne, sur un rythme lent et monotone, le chant s'envole à l'unisson de toutes ces poitrines; et la joie est profonde, et l'hommage est touchant et solennel; c'est le recueillement affectueux et profond, c'est la confiance, c'est le don de l'âme à son créateur."

O bonne Sainte Anne, garde tes fils et tes filles, protège les enfants de la vieille terre celtique, conserve-leur le plus pur joyeux que les aïeux leur ont légué, héritage des siècles de gloire, garde-leur cette belle foi, si pure, si naïve, si confiante, cette foi qui ne cherche pas, qui ne raisonne pas, cette foi qui accepte le miracle, sans étonnement, cette foi profonde qui se repose dans l'amour du Tout-Puisant, comme le petit enfant dans les bras de sa mère.

—o—

LES DESSINS D'HENRY BATAILLE

Peu de personnes savent que la peinture fut d'abord pour le célèbre dramaturge mort en mars dernier, sa véritable vocation et qu'il ne s'orienta vers la littérature que par l'effet du hasard.

A dix-huit ans, Henry Bataille montra de telles aptitudes pour la peinture que ses parents lui firent quitter brusquement le lycée. Il entra à l'Académie Julian, où il eut comme maîtres Benjamin Constant et Jules Lefebvre. A deux reprises, il remporta la première place aux concours d'es-

quisses préparatoires au prix de Rome.

Il s'apprêtait même à monter en loge, et peut-être fût-il monté jusqu'à la Villa Médicis, lorsque le projet fortuit d'une féerie à Londres, en collaboration avec Robert d'Humières, le détourna d'une carrière où il eût sans nul doute réussi à merveille.

Henry Bataille lâcha donc sa palette, et l'art dramatique français compta un maître de plus. Mais l'auteur du "Scandale" revint, par délassément, à ses premières amours. Il n'excellait guère dans le paysage. Par contre, il traça de ses contemporains d'extraordinaires portraits qui sont parmi les effigies les plus aiguës de notre temps. Il tentait de retracer dans ces figures "un peu de l'humanité de chacun", et il y parvenait, servi par ses dons de psychologue.

"Pas une manière de respirer, disait-il, qui ne soit étrangère à la manière de concevoir; pas un dessin de lèvres, un pli de vêtement qui ne soit la description intérieure de nous-mêmes. Et il y a, visibles en nos corps, la volonté, l'action, l'ironie, la révolte, la lésion, le mensonge, le destin."

Les masques qu'il a laissés de Jules Renard, Alfred Capus, Henri de Régnier, Willy, Tristan Bernard, Octave Mirbeau, Jean Lorrain, entre autres, sont étonnamment expressifs. Et il a donné de quelques-unes de ses interprètes, Berthe Bady et Yvonne de Bray en particulier, des portraits saisissants et très beaux.

Comme on le voit, Henry Bataille avait, lui aussi, son violon d'Ingres...

—o—

Dans la vie comme à la promenade, une femme doit s'appuyer sur un homme un peu plus grand qu'elle.

STENDHAL ET HUGO

Sous les ombrages du Luxembourg, à Paris, on a enfin inauguré le monument de Stendhal: un médaillon de Rodin, d'après David d'Angers.

L'auteur de "La Chartreuse de Parme", qui fut l'un des écrivains les plus singuliers de son temps,—on lui connaît une soixantaine de pseudonymes,—était fort médiocrement apprécié de Victor Hugo.

Henri Rochefort, qui se trouvait chez le poète, à Bruxelles, en 1868, témoigna, au cours d'une causerie familière, de son admiration pour Stendhal. Hugo le laissa parler et dit froidement:

—Je ne savais pas que vous puissiez comprendre le patois. Moi qui n'ai jamais étudié le jargon de M. Stendhal, je suis incapable de vous répondre.

Bien entendu, la discussion en resta là. Mais, le lendemain, Charles Hugo vint trouver le polémiste:

—Vous avez fait, hier, une grosse peine à mon père. Il vous croyait intelligent et vous aimait beaucoup. Il voit qu'il s'est trompé et en éprouve un gros chagrin.

Rochefort comprit que c'était là, de la part de Victor Hugo, une invite à remettre la question sur le tapis. Au déjeuner, la lutte reprit. Rochefort convint que Stendhal manquait de style, mais que ses personnages étaient vivants et passionnants.

A quoi Hugo répliqua:

—Sachez que, sans style, il n'y a pas de littérature. Balzac est un merveilleux romancier; mais il ne vivra qu'un certain temps, parce qu'il n'a pas de style. Le "Candide", de Voltaire, vivra toujours, parce que le style

en est superbe, quoique de la plus grande simplicité. M. Stendhal, quand j'essaie de le lire, m'écorche les yeux et le cerveau, comme le bruit d'une crecelle m'écorche les oreilles.

L'empereur du verbe était dur. Ce pedant, comme Stendhal avait pris les devants en s'exprimant aussi rudement sur le compte du grand romantique, on s'étonne à peine de ce jugement rancunier du poète.

—o—

LES AUTOS DANS LE MONDE

Un fort intéressant tableau comparatif des voitures automobiles en usage dans les principaux pays du monde, par rapport au nombre d'habitants, vient d'être publié. Les chiffres qu'il donne sont:

	Nombre de Voitures	Habitants par Voiture
Etats-Unis . . .	9,211,295	11
Gde-Bretagne	420,000	110
CANADA . . .	403,000	21
France . . .	202,000	205
Allemagne . .	75,000	733
Argentine . .	28,000	296
Australie . .	78,000	64
Belgique . .	27,000	277
Hollande . .	20,000	330
Italie	35,550	1,125
N.-Zélande .	30,000	41
Afrique Sud.	29,000	206
Suisse	26,500	151

En ce qui concerne le Canada, qui se place au troisième rang, la statistique officielle établit qu'il y avait 407,064 automobiles en usage en 1920 contre 69,598 en 1914.

(Belgique-Canada)

LE CENTENAIRE D'HENRI MURGER

“Les Amis de Murger” ont célébré à Paris, le mois dernier, au jardin du Luxembourg, le centenaire d'Henri Murger, littérateur français, né en 1822 et mort en 1861. Fils d'un concierge tailleur, comme il le raconte lui-même dans ses Mémoires, il devint secrétaire du comte Tolstoï et, pris de la passion des lettres, se mit à écrire des vers et des articles. Réfugié dans une mansarde, il mena pendant plusieurs années, en compagnie de plusieurs amis, cette existence de misère et de dilettantisme littéraire qu'il a rendue fameuse sous le nom de “vie de bohème”. Arsène Houssaye l'accueillit à “l'Artiste”, puis, il publia en 1848, au “Corsaire”, les Scènes de la vie de Bohème, qui firent sa réputation. Avec le succès, il s'embourgeoisa et donna dans les idées les plus conservatrices. Il collabora à la “Revue des Deux Mondes” et connut alors une aisance relative. Mais sa santé était ruinée et cette aisance ne l'empêcha pas d'aller mourir à l'hospice, où d'ailleurs étaient morts avant lui tous les personnages de ses romans.

Il a composé une quinzaine de volumes et fait jouer avec quelque succès deux pièces de théâtre.

La célébration de ce centenaire ne fut guère enthousiaste, la réputation littéraire du pauvre Murger ayant reçu de rudes coups depuis quelques années. Il eut certainement mieux valu que son centenaire passât inaperçu. En effet, si quelques admirateurs eurent à cette occasion la bonne pensée de lui dédier des vers et de prononcer

des discours sur sa tombe, dans le cimetière de Montmartre, les critiques, à qui ces cérémonies mirent la puce à l'oreille, ne manquèrent pas de le tomber d'importance.

“La mode des anniversaires, écrit l'un d'eux, est funeste à certains écrivains. Un centenaire est la pierre d'achoppement des réputations surfaites.”

Un autre dit : “Le centenaire de Murger eut le lamentable effet d'inciter quelques gens à lire : La Vie de Bohème. Lu à dix-huit ans, ce livre a son charme. Pour qui le connaît plus tard, il est factice et ennuyeux. Cette Bohème qu'à décrite Murger n'a jamais existé que dans son imagination. Les seuls étudiants qui se donnent de nos jours le nom de bohèmes sont ceux qui, jouissant d'un revenu, s'amuse à gaspiller et leur temps et leur argent, bloquent leurs examens une couple de fois et, leurs études terminées tant bien que mal, deviennent plus tard de parfaits petits notaires de campagne. Le Murgérisme de nos jours est consacré tout simplement par ce dicton des vieux parents : “Il faut que jeunesse se passe!”

Il y a bien encore cette phalange d'artistes et de poètes, qui, dans l'attente d'une inspiration que leur refuse le manque de talent, vivent dans une pauvreté noblement supportée. Le génie étant une longue patience, ils l'attendent en contractant des dettes et en horripilant le bourgeois.

D'autres critiques français seraient moins sévères pour Murger, s'il avait

produit un chef-d'oeuvre. (Nous comprenons très bien cela). Mais son livre: Scènes de la Vie de Bohême, n'est pas un chef-d'oeuvre. "Le livre est populaire, parce qu'il peint une fausse vie d'artiste qui ne heurte pas les idées préconçues que nous nous en faisons".

Le plus méchant de ces critiques va jusqu'à traiter de bourgeois l'homme qui prétendit toute sa vie l'être le moins.

Certainement que sans ce centenaire, personne n'eut songé à décocher cette injure à sa mémoire!

La presse américaine y est aussi allée de son boniment. "Les seuls vrais



Henri Murger.

bohêmes de nos jours, dit-elle ; les seuls qui vivent encore selon les préceptes d'Henri Murger, c'est-à-dire d'expédients et de crédit, sont les gouvernements de l'Europe. En effet, tous vivent d'emprunts. Et à chaque échéance de leurs nombreux billets, ils se réunissent en conférences-parties aussi gaies que les réunions organisées par Rodolphe et Marcel. Ils vont à Cannes et à Gênes comme leurs prédécesseurs allaient au bois de Meudon..." Et voilà pour le pauvre Henri Murger!

Mais tous ces critiques, ajoutons cela à la décharge de l'historiographe

de la Bohême, sont bien méchants d'abîmer ainsi l'écrivain qui leur donna à vingt ans les plus délicieuses et les plus romanesques émotions. Que les critiques influents, les écrivains arrivés ne relisent plus ce livre de jeunesse, très bien; mais ils ont mauvaise grâce, ce nous semble, de ridiculiser en quelque sorte la mémoire d'un homme dont la mort fut, dans le temps, "un grand deuil pour la littérature" et à qui ils doivent peut-être l'éveil de leurs enthousiasmes les plus fous et les plus ardents!

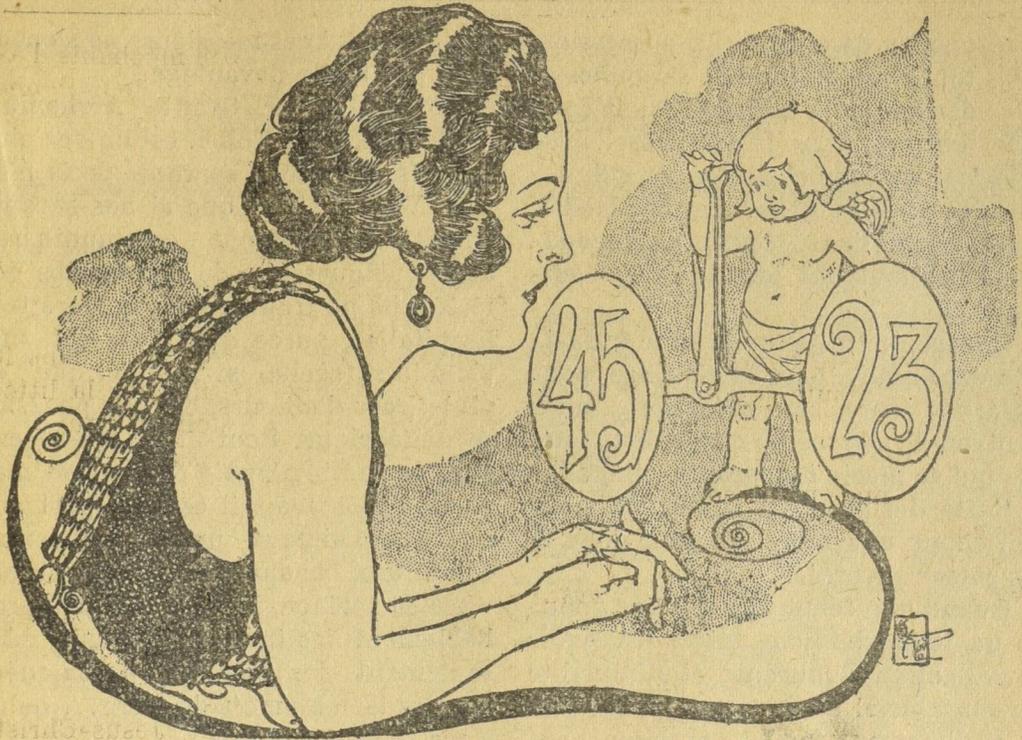
— o —

LES SOIFFARDS DE L'ANTIQUITE

Cinq siècles avant Jésus-Christ, Hippocrate s'occupa de la question des alcooliques. Aristote et Plutarque avaient remarqué déjà que les fils d'alcooliques étaient des dégénérés.

Mais ce qui démontre surtout la gravité du mal, c'est la rigueur des lois de ces temps-là. Dracon punissait l'ivrognerie habituelle par la mort. Plus indulgent, Solon réservait cette peine pour les fonctionnaires qui s'adonnaient à la boisson. Une loi de ce sage qui ferait la joie des ligueurs anti-alcooliques et peut-être aussi des cabaretiers, prohibait de vendre ou de recevoir du vin sans l'avoir au préalable additionné d'eau.

Au lieu d'admettre l'irresponsabilité de l'ivrogne criminel, Aristote le déclarait doublement coupable. Quant à Lycurgue, chacun sait qu'il employait le procédé d'enivrer des esclaves afin de montrer aux jeunes gens le lamentable spectacle qu'offrait l'ivrognerie.



Les mariages risqués

C'est en vain qu'on cherche à trouver la perfection dans les mariages contractés entre conjoints qui ont entre eux une trop grande différence d'âge. On pourrait dire aussi que les unions morganatiques, entre une personne d'un certain rang social et une personne d'une condition bien inférieure, ne réussissent que très rarement.

Les hommes doivent épouser leur pareille; la jeunesse doit s'unir à la jeunesse; la vieillesse à la vieillesse.

Pour ce qui est de l'âge, quelle perspective de bonheur peut avoir une femme qui se marie avec un jeune homme dont, dans quelques années, elle pourra être considérée comme la mère?

Comment cette femme peut-elle espérer garder intacts l'amour et l'admiration que lui portent son jeune mari, quand celui-ci, avec l'âge, verra se transformer ses goûts, ses idéals et ses désirs de jeunesse?

Il se peut que ces mariages soient heureux, mais combien ces cas sont rares! On ne peut lutter contre le temps. Cette femme qui, s'est mariée, dans toute la splendeur de sa maturité, à quarante-trois ans, en aura soixante-cinq quand son mari aura à peine atteint l'âge qu'elle avait le jour de son mariage.

De même, à quel bonheur ou à quel genre de bonheur s'attend cette jeune fille qui se laisse épouser par un homme qui a le double de son âge? Elle

sera encore dans toute la possession, dans toute la plénitude de sa jeunesse, avec des goûts de jeunesse, quand son mari entrera dans la vieillesse, avec tous les caprices et toutes les exigences des vieilles gens? Leurs plaisirs, leurs distractions, leurs préoccupations ne pourront jamais être communs.

Encore, cette jeune femme aura-t-elle des enfants pour la distraire, pour absorber toute son attention, mais peut-on dire la même chose de la femme qui se marie à quarante-cinq ans?

Cette dernière est forcément pour son époux une mère. Ce sont donc là les rôles renversés.

Quand une femme de cet âge épouse un jeune homme, elle peut avoir sous l'action vigoureuse et stimulante de son nouvel amour, une période de rajeunissement, mais, cependant qui ne peut être que de cinq à dix ans. Et après?

Après, l'homme et la femme se trouvent à appartenir à deux générations différentes.

Comme dit Shakespeare dans "La Tempête": Like to like — youth to youth." La jeunesse doit s'unir à la jeunesse, les semblables entre eux.

—o—

MARS CONTRE VENUS

Les savants sont des ours et les astronomes plus que tous les autres. Au lieu de s'occuper de Vénus, ils perdent leur temps à flirter avec Mars qui, probablement, est comme la Terre un vieux monde qui se meurt. Pendant que Mars reçoit ainsi toutes les attentions de nos savants, la jeune et fringante Vénus se demande avec rai-

son pourquoi ces messieurs ne s'occupent pas d'elle davantage.

Le professeur Svante Arrhenius, gagnant du prix Nobel, est un des plus ardents chevaliers servants de la planète Vénus. Il dit que si nos savants veulent absolument communiquer avec quelques-uns de nos voisins célestes, ils ne trouveront pas Mars très hospitalier, parce que Mars est une planète si sèche, si vieille que sa pluie, rare d'ailleurs, est une poussière météorique. Peut-être voit-on encore sur cette planète des herbes marines, dit-il, mais il est peu probable que des animaux puissent y tenir. Quant aux canaux qui ont été observés à sa surface, ils sont très peu probablement des travaux de génie, mais seulement des fissures occasionées par des tremblements de terre... ou de Mars.

Vénus, au contraire, offre aux astronomes un vaste et intéressant terrain d'observation télescopique. Le professeur Arrhenius prétend que dans un billion d'années, les astronomes pourront distinguer sur Vénus toute une colonie florissante d'habitants.

"Toute chose sur Vénus est trempée jusqu'aux os. La planète est couverte constamment de nuages de pluie de dix kilomètres d'épaisseur, qui empêchent les rayons du soleil de pénétrer jusqu'à son centre. La vie sur cette planète d'amour est courte et intense."

Et ce savant humoriste termine en disant que la terre disparue, ce sera Vénus qui continuera dans l'espace son rôle de planète "civilisée, cultivée et distinguée"...

—o—

En amour, de toutes les choses aimées, la déclaration est la chose la plus difficile.

LE MYSTIQUE GANDHI

Nos lecteurs connaissent déjà de nom et de physionomie le célèbre hindou Gandhi qui passera à la postérité comme le premier organisateur de la révolte "constitutionnelle" aux Indes. Voici ce qu'en dit un homme, aujourd'hui à Paris, qui l'a vu de ses propres yeux :

"La vie de Gandhi est tout entière celle d'un mystique. Issu d'une famille de haute caste et de la classe des brahmanes, il étudia de bonne heure le droit et vint à Londres. Sa mère, qui était aussi une mystique convaincue, lui avait fait jurer de toujours pratiquer l'abstinence, la chasteté, de ne pas boire de vin ni de manger de viande.

"Tous ceux qui l'ont connu peuvent témoigner qu'il observait strictement son serment. Il menait déjà, à Londres, une vie toute simple, exemplaire. Il avait de nombreux amis sur qui sa conviction et son éloquence avaient beaucoup d'emprise.

"Très jeune, il s'en alla dans l'Afrique du Sud, où il se mêla aux discussions économiques, soutenant les droits des travailleurs indigènes et subissant pour ses idées des mauvais traitements, et même la prison.

"Quand survint la guerre du Transvaal, il se rendit utile en organisant le corps d'ambulance indien, et il fit de même lors de la rébellion du Natal, en 1906. Ce n'est qu'en 1914 qu'il retourna aux Indes. Il y jouissait alors d'une certaine réputation, mais n'avait pas encore la puissance morale dont il dispose depuis deux ans.

"C'est depuis 1914 qu'il a commencé sa campagne de propagande nationaliste, et c'est seulement depuis deux ans que sa renommée et son pouvoir se sont étendus dans les Indes anglaises, où il est considéré comme un autre Tolstoï.

"Il admire d'ailleurs Tolstoï et l'a beaucoup lu. Mais alors que Tolstoï, malgré son humanitarisme, est demeuré un occidental, Gandhi, lui, est purement un oriental.

"C'est un homme de taille moyenne, au visage émacié par l'ascétisme, aux yeux profonds et vifs, à la parole calme, jamais emporté, sinon par un amour profond des hommes. Il est toujours d'une sorte de vêtement flottant d'étoffe grossière que nous appelons "dôti" et coiffé d'un "tâpi", sorte de calotte ou de casquette sans visière que ses partisans ont adopté et qui tend à se généraliser de plus en plus dans l'Inde.

"Il mange très peu et ne fait qu'un repas par jour composé de lait, d'olives et de fruits ou de légumes avec un peu de pain. Sa grandeur et sa puissance sont toutes morales. Il est nationaliste, mais non pas chauvin.

Son éloquence et sa ferveur lui ont valu sur les foules, autant que sa vie exemplaire et son courage, une influence prodigieuse. Son habileté est étonnante. "C'est un Napoléon sans pouvoir militaire".

"D'ailleurs, il ne veut rien faire par la force armée et répudie toute effusion de sang. Quand ses disciples commettent quelque écart, il s'en punit

lui-même et c'est ainsi que depuis longtemps il ne mange plus le lundi. Ses ennemis eux-mêmes ne l'ont jamais accusé d'hypocrisie.

“Sa doctrine, continue M. Narasu, “repose sur la non-coopération, c'est-à-dire qu'il refuse d'aider les Anglais. Il répudie la civilisation occidentale et la religion chrétienne et toutes les conquêtes du progrès. Mais il s'en sert très bien quand même pour sa propagande.

“Il a organisé le boycottage dans les manufactures et les usines et a persuadé les femmes indiennes d'abandonner les machines et de se remettre à coudre de leurs propres mains, et aussi de ne plus porter de vêtements européens et de vivre pauvrement. Lui-même a donné toute sa fortune aux Indiens de Natal et il vit au jour le jour.

“Il possède d'ailleurs un journal qui s'appelle “Young India” et qui paraît à Madras. C'est l'organe des extrémistes de là-bas.”

—Et croyez-vous, lui demande-t-on, interrompant ces confidences, que son effort peut aboutir?

—Je n'en sais rien, répond l'homme qui a vu Gandhi. Ça n'est pas impossible, car la force morale de cet homme est immense.

—Oui, mais il est arrêté maintenant.

—Il est bien plus dangereux en prison que libre. Car on ne peut rien contre lui et lui seul peut arrêter les violences qui ne manqueront pas de se produire. Il est l'âme même de tout un peuple et l'incarnation du nationalisme hindou. On ne résiste pas longtemps à de pareilles forces morales.

LE QUART D'HEURE DE RABELAIS

L'anecdote à laquelle a trait cette locution a été diversement interprétée et contée par les biographes et commentateurs de Maître François. Voltaire même la rejette et en démontre l'in vraisemblance. Cependant, la légende étant toujours plus forte que l'histoire, bornons-nous à la relater sans enjolivements ni fantaisie.

L'inventif Rabelais se trouvait à Lyon. Sans un sol pour acquitter ses dépenses à l'hôtellerie, il imagina d'en faire supporter les frais—ainsi que ceux de son retour dans la capitale—par le procureur du roi. Il fit écrire par un enfant de subversives étiquettes qu'il colla sur des sachets contenant une poudre inoffensive: “Poison pour le roi. Poison pour la reine. Poison pour le dauphin”. Il plaça le tout bien en vue dans sa chambre et s'absenta quelques heures.

A peine rentré, on l'arrêtait comme conspirateur. On le ramena à Paris en litière et, partout où il passa, il fut hébergé aux frais des villes comme un prisonnier de marque. Sur sa demande, on le conduisit devant François Ier, qui rit beaucoup du stratagème et retint, dit-on, le joyeux compère à souper.

Quoi qu'il en soit, cette expression a survécu. Le “quart d'heure de Rabelais” exprime le moment désagréable où il s'agit de payer, de compter avec son hôte, l'instant redoutable de “la Douleureuse”.

—o—

La plupart des femmes n'ont aucun caractère; c'est un sujet trop tendre pour conserver une impression durable; elles sont brunes ou blondes, c'est par là qu'on les distingue.

LES CANNIBALES DU LIBERIA

Dans une partie de la petite république indépendante de Libéria, en Afrique occidentale, existent encore des tribus d'anthropophages qui, déguisés en léopards, bondissent sur les femmes et les enfants qu'ils massacrent et dévorent.

L'action se passe dans une jungle africaine, habitée par des tribus de cannibales et par toutes les bêtes fauves que nourrissent ces contrées sauvages. Sur la piste qui conduit à un petit village de bambous, à l'orée de la forêt, est étendu le corps d'une petite fille blanche. Sa gorge est coupée et son coeur arraché de sa poitrine. Sur son dos courent quatre estafilades cramoisies — apparemment les marques de quatre griffes lacérantes.

Quel est l'auteur de cette atrocité? Un lion, un tigre ou quelque autre fauve de la jungle, assoiffé de sang, qui surprit l'enfant à la fontaine et se reput de ses chairs tendres?

Non, telle n'est pas la nature de ce carnage. Sur ce territoire de la côte occidentale, où des forêts impénétrables séparent la république de Libéria de la colonie britannique de Sierra-Leone, appelé par les chroniqueurs "le tombeau des blancs", ce massacre a un sens horrible. On sait, c'est-à-dire que les blancs qui habitent cette contrée connaissent la signification de ce meurtre: gorge ouverte, coeur arraché de la poitrine, coups de griffe dans les chairs. C'est encore un coup des "hommes-léopards", la plus ter-

rible et la plus mystérieuse des fraternités du monde entier. Cette association secrète rend la vie des blancs intolérable dans l'intérieur du Libéria.

La Mort sortit de la forêt et s'abatit sur cette jeune fille, sous la forme d'un noir libérien déguisé en léopard, une peau zébrée rouge et jaune passée des pieds à la tête, les dents effilés, des griffes de fer rivées à ses doigts, les yeux en feu.

Depuis de nombreuses années, le Libéria et la possession de Sierra-Leone ont été infestés par cette association de cannibales. Personne ne pourrait dire le nombre de femmes qui ont servi de victimes à ces barbares. Les "hommes-léopards" ont dévasté les provinces entières. Personne ne connaît aussi leurs chefs.

Cet ordre est devenu si puissant que le président de la république indépendante de Libéria a demandé au gouvernement, aux missions étrangères, aux différents consulats de combiner leurs efforts pour faire une guerre sans merci à ces affiliés, les traquer, extirper leurs secrets et en purger le pays.

"Les femmes et les enfants sont entraînés dans les bois, torturés atrocement, puis tués et mangés", a déclaré le président King dans son adresse au parlement de son pays. "Nous nous devons de détourner cette menace pour le salut de notre république."

Ces "hommes-léopards" adorent le sang, leur seul dieu étant le léopard, qui s'en nourrit, et ils croient que quand ils se sont repus du sang de



leurs semblables, ils s'incorporent le courage intrépide de ces fauves.

Tous les jeunes libériens de forte taille sont forcés de faire partie de cette association. S'ils refusent, ils sont traînés par les sorciers dans les temples de la jungle et là soumis à une combinaison de passes magiques et de tortures qui les ensorcellent et les incitent à tuer, poussés par la terreur et la superstition.

Leurs proies doivent être des femmes—de préférence belles et jeunes. Et ces femmes doivent être massacrées suivant la mode du léopard, lequel bondit d'en arrière sur ses victimes, leur entre ses crocs dans les chairs, leur arrache le coeur et leur érafle le dos de ses griffes puissantes.

La marque du léopard est ainsi imprimée sur le dos de la victime par le bourreau qui est habituellement un postulant à l'association. Il doit dévorer sa victime et sur son coeur, doit prêter serment à la société à laquelle il fait désormais partie jusqu'à la mort.

Il échange ainsi son coeur contre celui du léopard, qui devient son dieu unique.

La république de Libéria est située en Afrique occidentale, entre la colonie anglaise de Sierra—Leone à l'O et la Côte d'Ivoire française à l'E.

Au début du dix-neuvième siècle, on n'allait guère dans cette contrée que pour faire la traite des nègres. Lorsque les anti-esclavagistes des Etats-Unis fondèrent l'American Colonisation Society pour racheter des esclaves nègres en Amérique et les ramener comme colons en Afrique, leur pays d'origine, ils installèrent les premiers noirs affranchis dans une île de l'embouchure du Mesurado, en 1822. Ces colons triomphèrent, cette

année-là même des indigènes et donnèrent au pays le nom de Libéria. La colonie s'accrut très vite et les délégués des noirs affranchis proclamèrent l'indépendance du pays en 1847, qui devint la République libre et indépendante de Libéria.

Le siège du gouvernement est depuis Monrovia. Les indigènes semblent être encore au nombre de 2 millions, encore fétichistes. Ils sont restés séparés des noirs civilisés ou Libériens, au nombre d'environ 60,000, généralement protestants et de langue anglaise.

Le commerce des esclaves a disparu, mais le Libéria exporte un très grand nombre de travailleurs libres.

—o—

LA Foudre

Pourquoi, pendant un orage, l'arbre sous lequel on s'abrite est-il souvent celui que vient frapper la foudre? me demande-t-on.

La première question à poser, il nous semble, devrait être celle-ci : Est-il exact que l'arbre sous lequel on s'abrite est plus souvent que les autres frappé de la foudre?

Je crois qu'on peut y répondre hardiment: non. Il n'est pas besoin d'être un grand clerc pour savoir que dans un lieu découvert, les arbres isolés sont souvent atteints, et c'est ordinairement sous ceux-ci qu'on cherche un refuge contre la pluie. Il y a donc de grandes chances d'être foudroyé sous un arbre isolé. Les personnes qui s'abritent sous une allée d'arbres ou dans un bois, ont souvent vu l'un des arbres de l'agglomération frappé sans être touchés elles-mêmes.

Les forestiers, les bûcherons et les charbonniers qui souvent sont surpris

par l'orage dans les bois, ne sont pas foudroyés plus souvent que les autres; le fait même est rare, et cependant ils se trouvent sous les arbres.

Il faudrait maintenant faire le compte des arbres atteints par la foudre; ils sont bien plus nombreux qu'on ne le pense, mais les observateurs manquent généralement. C'est souvent après un temps assez éloigné qu'on s'aperçoit qu'un arbre a reçu un coup de foudre, surtout s'il n'a été ni brisé, ni déchiqueté, ce qui est le cas le plus ordinaire. Le plus souvent, on observe un léger sillon partant de la cime et se prolongeant jusqu'au sol. C'est un effet qui se produit ordinairement lorsque le sol est humide et qu'il pleut abondamment, l'électricité suivant alors l'écorce humide et se perdant dans le sol. Le plus souvent, on voit un arbre dépérir et on reconnaît seulement à ce moment la trace du coup de tonnerre. Un grand nombre d'arbres vivent avec cette légère blessure qui se cicatrise assez rapidement.

La foudre tombe très fréquemment dans les forêts, et la plupart des coups restent ignorés. Il faudrait comparer le nombre des arbres touchés à celui des personnes tuées ou blessées; je crois qu'on reconnaîtrait que ce dernier cas est assez rare.

En résumé, on peut dire que si les arbres servant d'abri sont choisis par la foudre, ce n'est pas à cause de la présence d'une ou de plusieurs personnes, mais à cause de leur isolement.

Voici maintenant une nouvelle question qui pourrait être posée: Comment se fait-il que les nombreux trains de chemins de fer soient si rarement frappés de la foudre?

UNE FAMEUSE COQUILLE !

(Voyez l'effet que peut produire la transposition involontaire de deux phrases et de deux titres.)

Un grand mariage

Deux mauvais garnements, les nommés Albert G... et Paul S... s'amuserent à tourmenter, hier après-midi, avenue de la Grande-Armée, le chien de M. Zénith, le constructeur si estimé, auquel ils avaient attaché une casserole à la queue et introduit des pétaards dans les oreilles.

Une foule d'amis est venue leur présenter leurs compliments et leurs meilleurs vœux de bonheur, auxquels nous sommes heureux de joindre respectueusement les nôtres.

Deux crétiens

Hier, a été célébré, en l'église paroissiale de Saint-Augustin, le mariage de M. José Hispano, l'excellent fabricant d'automobiles, avec Mlle Hélène du Pont-Mirabeau, fille de l'amiral et de Madame, née Rond.

Ces deux imbéciles ont été conduits par un agent de police, où procès-verbal a été dressé contre eux. Souhaitons qu'on les envoie réfléchir dans une maison de correction sur la stupidité de l'acte qu'ils viennent de commettre.

Même en typographie, le hasard est un grand maître.

— o —

Une femme, en se remariant, s'expose au regret de n'avoir plus le mari qu'elle avait, ou de n'avoir pas toujours celui qu'elle a.

FANTASIE MARTIENNE

X... était un des plus illustres savants de la planète Mars. Muni d'un puissant télescope dont il était l'inventeur, il s'absorbait dans la contemplation du ciel. Il ne tarda pas à découvrir que la Terre, par sa forme et ses conditions atmosphériques, avait beaucoup d'analogie avec le monde qu'il habitait; il en conclut qu'elle devait nourrir des êtres à peu près semblables.

Il eut, dès lors, un violent désir de connaître leur figure et leurs moeurs.

Après de patientes études, il parvint à construire un aérostat dirigeable. Les Martiens le virent un matin s'élever dans les airs, assis dans sa nacelle, son télescope sous le bras.

Il navigua pendant plusieurs semaines. Il adressa, en passant, un salut à Mercure et un sourire à Vénus. Chaque nuit, la Terre se montrait plus brillante. Le jour, elle lui apparut grosse comme une noisette, puis comme une orange: elle atteignit les dimensions de la citrouille, s'enfla comme un ballon et intercepta le ciel. Le savant aperçut, enfin, des montagnes, des plaines et des mers. Comme l'atmosphère terrestre n'était pas respirable pour ses poumons martiens, il fut obligé de stopper. Il allongea son télescope, qu'il repliait par moment sous son bras pour griffonner des notes. Son carnet rempli, il reprit la route de sa planète.

* * *

Quelque temps après, on lisait dans l'"Echo de Mars": "Les habitants de

la Terre sont noirs, avec des yeux ronds comme des boules de loto. Hommes et femmes ont les cheveux courts et frisés. Ils ne portent pas d'autre vêtement qu'une bande d'écorce autour de la ceinture. Ils s'abritent dans de misérables huttes de feuillage. Ils parcourent leurs fleuves sur de mauvaises pirogues maniées à la pagaie. Ils sont évidemment plongés dans les ténèbres de la barbarie".

Les sociétés savantes adressèrent à l'explorateur des félicitations publiques; le souverain lui décerna plusieurs décorations; un sculpteur modela son buste. Il se trouva riche en gloire, mais demeura pauvre d'argent, car la construction de son aérostat avait absorbé toute sa fortune. Il le vendit, avec le télescope, à l'astronome Y...

Celui-ci, voulant à son tour, tenter l'aventure, monta le navire aérien aux acclamations de ses compatriotes. Il louvoya parmi les astéroïdes qui circulent entre Mars et Jupiter; il évita de s'embrouiller dans les cheveux de la comète d'Enke, et, braquant sa lunette sur la Terre, il couvrit son calepin d'observations.

Dès son retour, l'"Echo de Mars" publiait les lignes suivantes:

"Nous ne savons de quelle étrange hallucination X..., notre honoré collègue, a été victime. Les Terriens ne sont pas noirs; ils sont jaunes. Leurs yeux ne sont pas ronds comme des boules de lotos; ils sont fendus en

amande. Les individus de l'un et de l'autre sexe, loin d'avoir les cheveux crépus, les ont fort longs et fort lisses. Ils sont vêtus, non d'un pagne grossier, mais d'étoffes riches et éclatantes. Ils habitent, non des huttes de feuillage, mais des cases de bois dur. Ils naviguent sur les fleuves et sur les mers, non en nageant des pirogues, mais en manoeuvrant d'assez gros bateaux à la voile. Tout indique qu'ils sont parvenus à un certain degré de civilisation".

Le monde savant fut en émoi. X... soutint énergiquement que les Terriens étaient noirs. Y... riposta, jurant qu'ils étaient jaunes. Tous deux s'accusèrent d'imposture et donnèrent le spectacle toujours risible de deux pédants qui se prennent aux cheveux. Mais les Martiens ne trouvent pas matière à rire dans les choses de la science. Ils se décidèrent, qui pour X..., qui pour Y... Les deux fractions divisèrent profondément ce peuple pacifique, qui fut sur le point de connaître les horreurs de la guerre civile.

Le souverain alarmé convoqua l'Institut. Cette compagnie, après avoir entendu X... et Y..., opina que le télescope devaient être confié à Z... pour qu'il tranchât le différend.

Le nouvel explorateur cingla vers la Terre, suivi des vœux des Martiens, qu'il saluait en brandissant son télescope.

* * *

Quand il revint, voici ce qu'il publia dans l'"Echo de Mars": "Il faut vraiment que l'ambiance de la Terre ait troublé la vision ou l'esprit de mes deux collègues X... et Y... Les Terriens ne sont ni noirs ni jaunes; ils sont blancs. Les hommes ne portent ni des lambeaux d'écorce, ni des

étoffes brillantes, mais des vêtements sombres et fort laids qui les couvrent des pieds à la tête; leur chef, parsemé de cheveux ras et rares, disparaît lui-même sous un cylindre ridicule. Les femmes ont les cheveux longs, les traits fins et agréables; leurs toilettes sont généralement élégantes. Ces êtres n'habitent ni des huttes de feuillage, ni des cases de bois, mais de hautes et solides maisons de pierre. Elles forment de grandes villes où se pressent de nombreux véhicules mus par des quadrupèdes ou par une force qu'il nous a été impossible de déterminer. Grâce à cette même force, des voitures liées ensemble traversent les plaines et d'énormes vaisseaux sillonnent les mers. On voit aussi, dans les airs, de gros oiseaux automates qui sont montés par des hommes. La civilisation des Terriens est très avancée."

Après avoir lu cette relation, les Martiens se désintéressèrent complètement des choses de la Terre. Ils pensèrent que ni X... ni Y... ni Z... ne l'avaient vue.

Ils se trompaient. X..., Y... et Z... avaient vu la Terre et l'avaient bien vue.

Tout dépend du point où l'on se place.

Maurice OLIVAINT

—o—

LA PROVINCE DE QUEBEC ET L'AUTOMOBILISME

Les statistiques officielles pour 1920 donnent le chiffre de 19,443 comme étant celui des autos enregistrées dans l'île de Montréal seule.

Dans la province entière, leur nombre s'élevait à 47,730.

LA MARCHÉ DES BANQUISES

Vous êtes-vous quelquefois demandé d'où venaient les banquises ou icebergs et comment se formaient ces gigantesques glaciers?— Vous en connaîtrez les moindres secrets après avoir lu cet article.

C'est le premier avril que commencent à descendre les trains de banquises, des régions arctiques, pour envahir les routes suivies par les transatlantiques et les mettre en péril. La procession de ces monstres blancs descend de la baie de Baffin, contourne les grands bancs de Terre-Neuve et s'avance vers le sud. Cette procession se renouvelle chaque année et constitue un merveilleux phénomène.

Ces banquises, énormes montagnes de glace, implacables, qui glissent sans bruit sur la surface des eaux, ont quelque chose de terrible. Quelques-unes ont plus de 200 pieds de hauteur, au-dessus de la mer, et une profondeur de 1,400 pieds sous les eaux. Un bateau-phare en a déjà signalé une d'une longueur d'un quart de mille. Le navire qui va donner la nuit ou dans un épais brouillard sur un de ces glaciers est voué à la perte.

Y aurait-il moyen de se débarrasser de ces banquises, par un moyen scientifique? Non, la chose est impossible. Le Canada et les Etats-Unis, à la suite d'une entente, ont équipé un navire de guerre qui tenta de réduire les glaciers en pièces en les bombardant d'obus de fort calibre. Les obus allaient se briser contre ces murailles de glace qui restaient intactes.

Faire sauter ces icebergs à la dynamite est aussi insensé. Comment y attacher une mine? il n'y a point de contact possible.

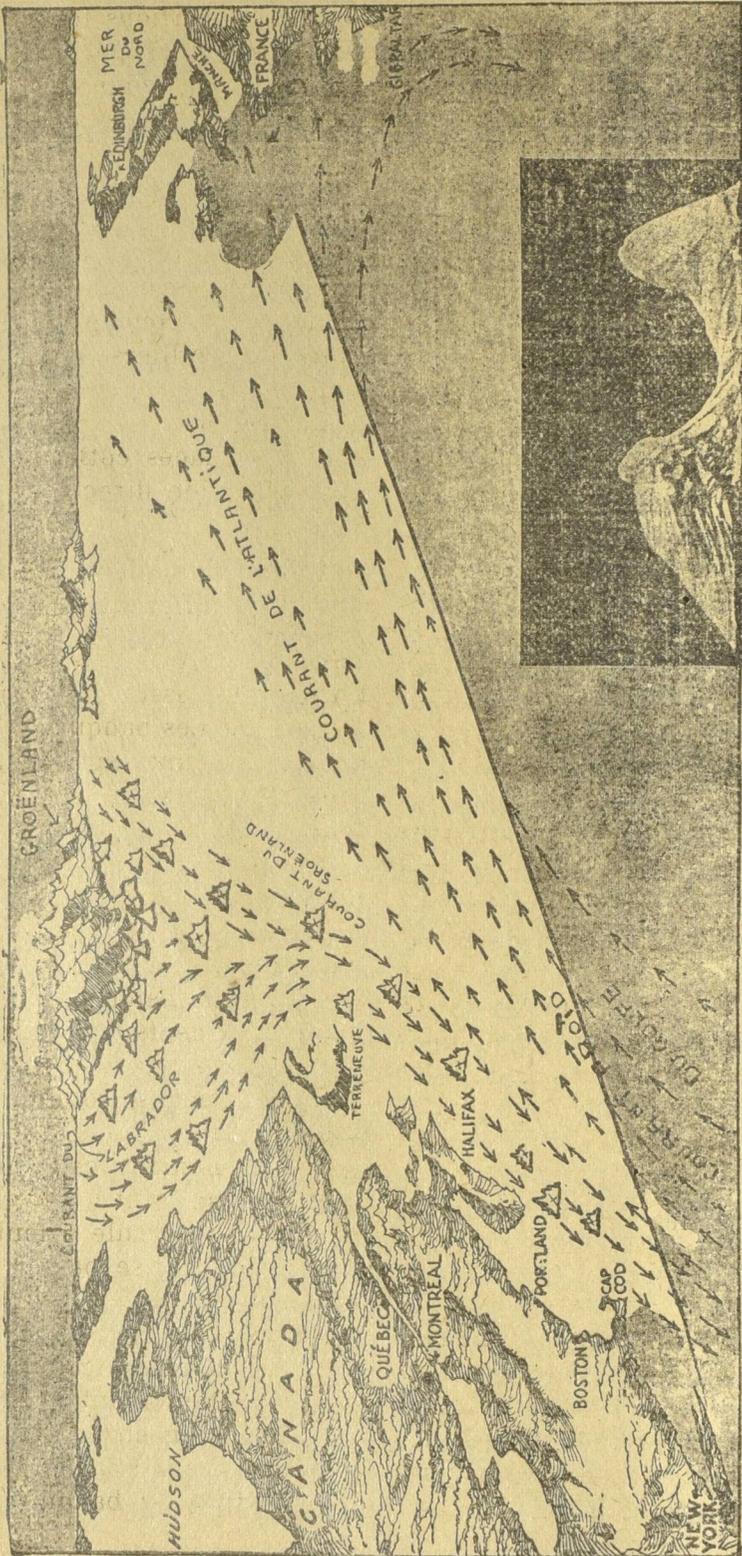
Donc, en fait de banquises, une seule chose à faire: les surveiller de près. En ce moment, quelques bateaux, dès le mois d'avril, étudient leur position et la direction de leur marche. Quand ils ont localisé un champ de banquises, ils en préviennent immédiatement par télégraphie sans fil les différents postes de la côte canadienne-américaine.

Il y a dix ans, aucun bateau ne patrouillait ainsi les régions arctiques et cette période était le cauchemar des navigateurs. Ils allaient au hasard et s'ils se frayaient une route sans encombres, au milieu de tous ces monstres, c'était la plupart du temps un simple hasard.

Malgré toute la surveillance exercée par ces bateaux-patrouille sur la position des banquises, malgré la carte qui en est dressée et que possèdent tous les capitaines de navire, cela n'empêcha pas le fameux "Titanic" de donner sur une énorme banquise et de couler, corps et biens, le 14 avril 1912.

On peut dire que c'est surtout depuis ce désastre qui émut tous les pays qu'une patrouille est organisée dans les régions des glaciers.

Le premier jour de mars, chaque année, un premier bateau parcourt les régions du nord pour recueillir sur la position des glaciers les renseignements préliminaires. C'est lui qui si-



Dessin très détaillé, indiquant la marche des banquises des glaciers du Groënland à l'Amérique du Sud.

gnale la débâcle. Il relève les champs de banquises, étudie la direction du courant du Labrador et du courant du Golfe.

Le mouvement des icebergs est déterminé en quelque sorte par les vents, mais surtout, par trois grands courants océaniques, qui sont : le courant du Labrador (le plus important charroyeur de banquises), le courant du Groënland et le courant froid du golfe. Si ces courants ne devaient pas de leur route, ce serait très bien; mais, chaque année, ils changent leur course, de sorte que chaque année la procession des banquises suit un itinéraire différent.

Le courant du Groënland est en partie formée par la crue ou le débordement du bassin polaire, causé par le flux des eaux de la limite de partage sibérien. Il contourne la côte occidentale du Groënland et descend vers le cap Farewell, entraînant avec lui quelques banquises.

Mais le plus important charrier de banquises, comme nous l'avons déjà dit, est le courant du Labrador. Le nombre de banquises qu'il transporte est effroyable et toute une flotte de cuirassés, en crachant les obus et les torpilles de toutes les gueules de leurs canons ne parviendraient pas à les disperser.

Les banquises, répétons-le, sont invulnérables. Tout ce que peut faire l'homme est de les bien observer, de suivre leur marche et de les empêcher de tamponner ses navires.

Dans le courant du Golfe, qui, comme chacun sait, est un courant d'eaux chaudes des tropiques, la température est habituellement plaisante, tandis que le courant du Labrador est des plus désagréables.

Grâce à ces bateaux-patrouilleurs, dont nous parlions tout-à-l'heure, les transatlantiques peuvent se tenir en dehors de la zone dangereuse des champs de banquises.

Toutes ces banquises viennent du Groënland. Cette île immense est complètement recouverte d'une nappe de glace que la neige vient continuellement recouvrir et épaissir. Cette nappe ou couche de glace a d'ailleurs des milliers de pieds d'épaisseur.

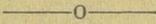
Les banquises, selon leur définition, sont des glaces côtières résultant de la congélation directe de l'eau de la mer.

Les bords d'une banquise se présentent soit comme une muraille à pic, soit morcelés et coupés de petits canaux. La glace en est salée; elle s'épaissit par dessus de trois à six pieds par année. Les banquises antarctiques acquièrent une épaisseur beaucoup plus considérable, parce que la chaleur de l'été y est nulle.

Le banc de Terre-Neuve n'a pas d'autre origine que l'abandon de débris minéraux dont furent chargées des banquises et qu'elles abandonnèrent là. Une banquise peut fort bien avoir deux cents ans. La neige tombe, par exemple sur la crête des glaciers du Groënland, se solidifie et s'incline sous le poids de neiges additionnelles. A ce moment, cette banquise s'ébranle et se joint à un glacier; mais ce glacier s'ébranle si lentement qu'il peut fort bien se passer des siècles avant qu'il vienne toucher une côte et là se briser en morceaux.

Etant énormes, les banquises avancent très lentement. C'est en mai et en juin qu'on en voit le plus grand nombre. Avec l'été et l'élévation de la température, les banquises fondent et

la dernière disparaît en juillet. Quand une banquise pénètre dans un courant d'eau chaude, la partie qui submerge fond d'abord et fait vite culbutter tout le bloc.



LA CITE DES ETUDIANTS

Le plan de la Cité Universitaire de Paris, est aujourd'hui à peu près au point. M. Appel, recteur de l'Université de Paris, qui s'est attaché de toutes ses forces à sa réalisation, dit à ce sujet: "Cette cité universitaire s'élèvera sur l'emplacement actuel des fortifications, en bordure du parc Montsouris, sur 3 bastions, représentant environ 9 hectares. La ville de Paris en a généreusement fait don à l'Université de Paris et l'autorité militaire nous a fait, de son côté, don de la partie de zone correspondante, qui a le double de superficie, soit 18 hectares. Ces 18 hectares, transformés en jardins et terrains de sport, feront que la Cité Estudiantine s'élèvera entre deux domaines de verdure.

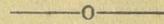
"Pour construire cette cité, il faudra beaucoup d'argent. M. Deutsch de la Meurthe nous a proposé généreusement d'y consacrer 10 millions. Il nous faudrait beaucoup de philanthropes de ce genre! L'Université lui a concédé, sur le centre du terrain, un espace de un hectare et demi, où M. Deutsch de la Meurthe commencera ses constructions dès que le terrain nous sera livré ras, c'est-à-dire vers la fin de l'année. L'initiative de M. Deutsch de la Meurthe nous permettra de loger et de nourrir 400 étudiants.

"A côté de ces bâtiments consacrés aux étudiants français, le Canada vient de réclamer 3,000 mètres de terrain pour y loger 120 étudiants. Nous

prévoyons que les Universités des Etats-Unis vont s'entendre pour demander également une concession.

"Sur le bastion extrême, une concession chinoise abritera 300 étudiants dans un immeuble d'une architecture chinoise. Nous comptons aussi sur des étudiants japonais, indo-chinois, russes, yougo-slaves et tchécoslovaques.

"Ce sera, comme vous voyez, une véritable Société des Nations de la jeunesse, qui s'instruira aux sources du génie français et ne contribuera pas peu au rayonnement intellectuel de notre pays."



LA SACCHARINE

Pendant la plus grande partie de la guerre, le sucre ayant à peu près disparu en Europe, la saccharine fut appelée à le remplacer. D'ailleurs, elle ne remplissait ce rôle délicat que d'une manière imparfaite. Elle sucre, c'est vrai, mais elle n'a pas de valeur nutritive, et, quand on ne sait pas la doser, elle laisse dans la bouche un goût désagréable. D'autre part, on l'accusait de nombreux méfaits. Elle délabrait l'estomac et massacrait les reins. C'était une sorte de danger public. Malgré tout, comme on aimait le goût du sucre, on en prenait, et, finalement, il n'y eut personne de mort. Or, un savant vient de mettre les choses au point. La saccharine n'a que le défaut de ne pas nourrir. Autrement, elle est inoffensive. Elle traverse l'organisme purement et simplement, sans léser aucun organe, et elle est une providence pour les personnes atteintes de diabète. Elle a été méconnue. Elle a été calomniée. Mais l'heure de la réhabilitation a sonné pour elle.



PAGES CANADIENNES



LE FELDSPATH, SON USAGE

Son adaptabilité en fait un produit précieux pour l'industrie.

Le feldspath est l'un de nos minéraux non métalliques presque inconnu du public, malgré son emploi très répandu. On trouve au Canada plusieurs espèces de ce minéral, mais deux seulement, la microcline et l'orthoclase ont une importance commerciale.

On a découvert de la microcline dans la région du Nipissing et dans les comtés de Carleton, Frontenac et Renfrew, en Ontario; dans les comtés d'Ottawa et du Saguenay et au nord du Québec. L'orthoclase se trouve un peu partout dans la Nouvelle-Ecosse, le Nouveau-Brunswick, le Québec, l'Ontario et la Colombie-Britannique.

On emploie beaucoup de feldspath dans la fabrication de la poterie, de la porcelaine, de la brique, de la tuile émaillée et dans le vitrage des appareils électriques. On s'en sert principalement pour fabriquer des articles de poterie et des ustensiles sanitaires, car pendant qu'il est soumis à une température élevée il fond et agglutine les molécules d'argile. Il fournit aussi l'émail ou l'enduit de surface, et dans la fabrication du corborundum et des roues d'émeri la qualité inférieure joue le rôle d'agglutinant. Le

feldspath de qualité supérieure entre dans la confection des verres opaques, et celui de couleur blanche est utilisée pour la fabrication des dents artificielles.

On l'emploie aussi comme enduit de surface sur le béton, pour lui donner un fini de stuc; il entre également dans la composition des matériaux à toiture, des savons d'écurage et d'autres substances.

En 1919, on a produit au Canada, 15,944 tonnes de feldspath d'une valeur totale de \$91,273. Comme ce minéral est maintenant beaucoup demandé, on dit que l'on se propose d'ouvrir de nouvelles mines dans le comté de Frontenac, et de construire des routes pour le transporter aux stations de chemins de fer.

LA DEFORESTATION ET LES PONTS

L'effet de l'abatage des arbres forestiers sur les cours d'eau et leurs bassins est plus sérieux et plus désastreux qu'on ne le suppose. Non seulement la neige fond plus rapidement et les eaux pluviales se rendent plus vite aux rivières, mais elles entraînent en leur course des débris des forêts et autres matériaux. Ces déchets forment des embâcles et s'enchevêtrent en masses énormes contre les piliers et les abords des ponts, et la pression de l'eau contre ces embâcles emporte

souvent les ponts et inonde les terres avoisinantes.

La rapidité de la hausse du niveau des rivières, par suite de ces avalanches d'eau, demande une plus grande ouverture entre les piliers des ponts, alors qu'on semble plutôt porté à les rapprocher, ce qui les expose à être emportés par les crues subites. M. James W. MacKenzie, commissaire adjoint de la voirie de la Nouvelle-Ecosse, dit à ce sujet ce qui suit :

"Il semble qu'on ait voulu, depuis quelques années, à mesure que le bois devient plus rare, rétrécir le lit des rivières. Si le déboisement occasionne l'accélération de la course des eaux de surface au temps des grandes pluies, il faudra élargir l'espace qui sépare les piliers des ponts, pour permettre à la masse des eaux qui s'engouffrent dans les rivières de s'écouler plus librement, c'est là mon expérience depuis vingt années... Les plus fortes inondations survenues dans les comtés d'Antigonish et de Pictou furent celles du 2 août 1908. Quarante-six ponts dans le comté d'Antigonish et cinquante-six dans celui de Pictou furent emportés, et en certains endroits toutes les structures en bois eurent aussi le même sort. J'ai remarqué que partout où les débris des forêts furent entraînés dans les cours d'eau la destruction fut plus désastreuse."

On devrait empêcher les rebuts d'abatage et des scieries de se rendre dans les cours d'eau et enlever les obstructions qui peuvent y former des embâcles.

POPULATION DE QUEBEC

Les six recensements qui ont été faits depuis l'établissement de la Confédération canadienne ont établi com-

me suit l'augmentation de la population de la province de Québec :

1871	1,191,516
1881	1,359,027
1891	1,488,535
1901	1,648,898
1911	2,003,232
1921	2,349,067

Il convient de noter que le Québec n'a reçu aucun appoint des courants d'émigration qui portent leurs flots mouvants vers les provinces occidentales.

Cette province, presque entièrement française, ne doit qu'à sa natalité l'accroissement du nombre de ses habitants.

LE CANADIEN DEVRAIT CONNAÎTRE SON PAYS

Chaque voyageur devrait se renseigner sur ses avantages en s'adressant à la Commission de la Conservation.

La connaissance de son pays devrait être l'une des principales parties de l'éducation de chaque citoyen. Sans elle, il est incapable de faire ressortir ses ressources et de le défendre contre les critiques malveillantes. Le Canada possède des richesses et des avantages dont ses habitants devraient s'enorgueillir ; malheureusement les Canadiens ne les connaissent pas suffisamment. Chacun d'eux est tenu d'apprendre ce que valent pour le pays les forêts, les mines, les pêcheries, les animaux sauvages et les cours d'eau. Plusieurs milliers de Canadiens vont chaque année à l'étranger, et plusieurs hivernent dans des pays plus au sud. Chacun d'eux devrait se faire le missionnaire de son pays en répandant la connaissance des ressources qu'il renferme.

Un déjeuner de noces à dix sous

Ecoutez, ami lecteur, cette histoire authentique. Nous aimons de temps à autre donner le récit des mariages, comme ils sont contractés dans la république voisine, et des divorces qui, pour mille raisons, s'ensuivent fata-

même façon, légère et dangereuse, que les Américains.

Voici la chose en deux mots : Une jeune fille de la Nouvelle-Angleterre promet à un jeune homme de l'épou-



lement. Ainsi, sera démontré le ridicule de cette institution et ainsi, personne de nos lecteurs les plus éloignés, n'aura un jour la plus petite velléité de considérer le mariage de la

ser et il est convenu qu'ils se présenteront devant le ministre, le lendemain matin. Elle n'a pas d'argent. Lui se dit millionnaire et lui parle à son aise de limousines, de yachts, de bel-

les robes et de bijoux. Une femme coquette peut-elle espérer mieux?

Or, le lendemain, après la cérémonie, le marié conduit sa femme dans un restaurant automatique où l'on mange à dix sous sur un bras de fauteuil, — dans un vulgaire North-eastern... C'est là qu'il lui offrit son déjeuner de noces, revenant du comptoir avec deux beignets et deux bols de café!...

Une heure après, la pauvre fille, de dépit, s'en fut s'engager dans un choeur de danse.

C'était un beau grand garçon de six pieds, éblouissant parleur, blond à la manière de Wallace Reid qui se partage avec Rodolphe Valentino l'admiration des petites montréalaises. Il se disait humblement le fils d'un des plus riches industriels de l'Amérique et prétendait avoir fait toutes ses études dans différentes universités du monde, en France, en Angleterre, en Chine, et plus loin encore.

Il était convenu qu'après la cérémonie, les époux iraient prendre le déjeuner dans un ultra-chic hôtel à quelques heures de New-York.

Quelle ne fut pas la surprise de cette chère enfant, quand son nouveau mari fit arrêter l'automobile de louage devant un "cafétéria" aux vitrines couvertes de tartes en pyramide.

La pauvre fille n'en croyait pas ses yeux. Tomber de la hauteur des millions dans un restaurant à dix sous! Elle empifra quand même ses beignets allemands, parce que l'appétit la tenaillait, mais au sortir de là, elle prit la route de la gare et retourna chez ses parents pour après, le divorce obtenu, reprendre la carrière théâtrale.

Et voilà comment les choses se passent dans ce pays d'hommes et de

femmes pressés. On s'épouse et on divorce en cinq minutes.

Fort heureusement, nous avons chez nous une religion qui prohibe le divorce en rendant le mariage indissoluble et des lois qui rendent le divorce très difficile.

—o—

HISTOIRE DE TAILLEUR

Alphonse Karr, dans un temps où l'étoffe "était pour rien", conta une fort agréable histoire qui, sous des allures amusantes, a conservé de singuliers accents de vérité.

Un monsieur économe, qui donnait ses habits à façon, fait venir son tailleur. Celui-ci prend les mesures et déclare qu'il n'y a pas moyen de couper une redingote dans le coupon. Le client, qui sait de quoi il en retourne, se passe de ses services, se met en quête d'un second tailleur qui, lui, promet le vêtement dans deux jours.

La redingote est livrée. Elle est d'une suffisante ampleur. Or, le tailleur s'aperçoit qu'il a oublié sa note. Son jeune fils, croyant bien agir, l'apporte. Le client, d'un coup d'oeil, remarque que la veste de l'enfant est faite d'un drap qu'il reconnaît pour être le frère de celui qu'il a fourni. Bon prince, il constate, puis s'étonne:

—Or çà! maître, comment se fait-il que votre collègue n'ait pu me faire une redingote, quand vous, vous m'avez fait non seulement cette redingote, mais encore une veste à votre fils?

—Monsieur, répond le tailleur avec un superbe sang-froid c'est qu'il a probablement un fils plus grand que le mien!

ASTRONOMIE

DANS LE MONDE DES ETOILES DOUBLES ET DES SOLEILS COLORES

J'ai fait un rêve. C'était le matin, à l'éveil d'un beau jour. L'aurore s'annonçait dans le ciel pur du levant, mais au lieu du flamboiement d'or et de pourpre habituel, l'atmosphère s'éclairait tristement de lueurs bleutées sans ardeur. A l'Orient, soudain, un disque indigo parut, et cette large rondelle brillant d'un sombre éclat, se détacha de l'horizon pour monter dans le ciel en répandant sur la nature un étrange rayonnement bleuâtre, car ce n'était rien moins qu'un soleil couleur de saphir. Mes yeux suivaient avec étonnement cette apparition, lorsque, plus tard, un incendie fantastique attira mes regards vers l'Est: des gerbes rouges s'élevaient dans les hauteurs aériennes et embrasaient l'horizon. Bientôt un cercle de feu, un disque écarlate sembla sortir de ces vapeurs ardentes et s'éleva majestueusement dans le firmament, comme l'avait fait son frère, le soleil bleu, quelques heures auparavant. Car c'était là un second astre du jour, aussi rouge et aveuglant que son compagnon était doux et pâle. Il y avait alors deux Phébus au ciel: l'un qui brillait sur une après-midi toute bleue à l'Occident, l'autre sur une matinée rutilante vers l'Orient. Mais le globe bleu glissa vers le couchant et s'ensevelit sous un paisible crépuscule d'azur, illuminant la

lune vagabonde dont la faucille tournée vers l'Ouest brillait comme un croissant de turquoise tandis que le bord opposé se nuançait de rose, comme un corail.

Ce magnifique spectacle, digne du pays des fées, n'était qu'un joli rêve, mais il eût pu être une réalité si notre esprit avait des ailes... comme notre imagination. et s'il pouvait voyager d'étoile en étoile, car il existe dans l'immensité de l'espace des soleils doubles et diversement colorés, tournant l'un autour de l'autre comme deux amis inséparables et mariant leurs feux stellaires rouges et bleus comme le rubis et le saphir, jaunes et verts comme la topaze et l'émeraude, etc. Si ces foyers versent leurs rayons multicolores sur des mondes planétaires voguant sous leurs égides, il doit se produire en ces curieux systèmes des effets de lumière féeriques que nous pouvons difficilement soupçonner. Pour peu que des satellites s'ajoutent à ces étranges cortèges célestes, les illuminations des nuits ne doivent pas être moins fantastiques que celles des jours, avec des clairs de lunes opalins, irrisés de bleu, de rose, de lilas, d'orange, etc., succédant à des crépuscules de pourpre et d'azur, ou précédant des aurores vertes, écarlates et orangées. Les aspects de ces

paysages doivent être bien différents de ceux que nous admirons sur la Terre.

Ici-bas, toutes les teintes dont se parent les corps et les objets, les animaux et les plantes, ont leur source dans la lumière blanche du Soleil, merveilleuse symphonie composée de toutes les couleurs possibles. Celles-ci se séparent les unes des autres pour donner naissance au monde magique des nuances innombrables, résultant du fait que tous les corps terrestres, organiques ou inorganiques, agissent comme des miroirs pour réfléchir les couleurs qu'ils n'absorbent pas. Les feuilles des arbres sont, en général, vertes, parce qu'elles incorporent dans leurs tissus les radiations vertes; au contraire, le coquelicot garde le vert, le bleu, et reflète le rouge vers l'espace. Et ainsi de suite.

Donc, si au lieu d'un foyer à lumière blanche nous avions un soleil bleu ou vert dont les rayons seraient dépourvus des tons chauds qui ornent l'extrémité rouge de l'arc-en-ciel ou, pour parler scientifiquement, du spectre solaire, toute la nature se teindrait en bleu vert et serait beaucoup moins gaie d'aspect qu'elle ne l'est actuellement. D'un autre côté, si les rayons bleus et rouges étaient absents, nous vivrions dans un perpétuel incendie, et les plus pacifiques des hommes "verraient rouge" constamment.

Eh bien! dans l'infinie diversité de la nature, toutes ces variétés peuvent se présenter. Nous les devinons à travers des milliers de milliards de milles de distance.

Dans la calme transparence des belles soirées d'été, on peut admirer facilement, à l'aide d'une petite lunette, en pleine Voie Lactée, la merveilleuse étoile "Albireo", de la constel-

lation du Cygne, formée d'un soleil jaune d'or associé à un soleil saphir. Non loin de là, l'étoile "Alpho" d'Hercule est le chaton dans lequel sont enchâssés un rubis et une émeraude stellaires. Dans cette même constellation, on trouve aussi un couple jaune d'or et azur, et un autre blanc et violet, comme un diamant et une améthyste. Une étoile de la Chevelure de Bérénice se compose de deux soleils orange et lilas; une autre de Céphée a un soleil jaune d'or et un soleil azuré. Dans le Verseau fraternisent un astre rose et son compagnon bleu clair; parmi les splendeurs de la constellation de la Vierge, on remarque deux étoiles jumelles toutes roses. Dans Persée, nous trouvons les deux astres bleu et rouge de mon rêve, associés en une commune destinée. Dans ces mêmes parages, Andromède nous montre un couple ravissant, deux inséparables, l'une orangée, l'autre verte, qui tournent autour de leur centre de gravité en une période de 55 ans. Et cette élégante association est encore embellie par la présence d'une troisième étoile, de sorte qu'elle forme, en vérité, un système ternaire.

Non seulement les étoiles doubles colorées sont légion dans le ciel, non seulement ces bijoux du firmament semblent unis par des liens fraternels indissolubles, mais encore ils passent leur existence stellaire à valser ensemble. Il y a la valse lente, et puis aussi le tourbillonnement extravagant.

Par exemple, l'éblouissant Sirius a un petit compagnon blanc comme lui-même, et qui tourne autour de lui en 49 ans. L'étoile Polaire a un satellite qui exécute autour d'elle une ronde très rapide, et boucle un tour complet en moins de quatre jours! Par contre, une des étoiles les plus célèbres du

firmament, bien qu'elle n'ait pas de nom propre et soit désignée sous un simple numéro d'ordre, la 61e du Cygne, fameuse à divers titres, notamment parce qu'elle est la première dont la distance a été calculée, possède un petit compagnon qui accomplit une révolution complète en 783 ans autour de l'astre principal. Mais par un curieux paradoxe de la Nature, ce couple si lent dans son mouvement de gravitation orbital, est emporté dans une direction inconnue avec une vitesse formidable à travers l'espace...

Certaines étoiles doubles sont si rapprochées l'une de l'autre qu'on les sépare avec difficulté, même dans les plus puissants télescopes, d'autres, au contraire, sont si écartées, que l'on pourrait douter de leur parenté. C'est le cas de Mizar, ou "Zêta" de la Grande Ourse, qui montre deux diamants admirables, deux frères qui cheminent ensemble dans l'Univers, mais à distance l'un de l'autre.

Remarquons, d'ailleurs, que le rapprochement ou l'éloignement apparents de deux astres jumeaux dépend beaucoup de leur distance à la Terre. Ils paraissent naturellement d'autant plus serrés qu'ils sont situés plus loin de nous. Enfin, même lorsqu'ils paraissent se toucher, ou presque, ils sont encore séparés par des abîmes dont l'étendue se chiffre par des millions de milles.

On voit que les mariages d'étoiles présentent une variété très riche. Ces soleils doubles, associés par la destinée, sont aussi de véritables cadrans stellaires qui scandent dans les profondeurs des cieux la marche éternelle du temps. Voyons, par exemple, le duo de "Gamma" de la Vierge, dont les deux acteurs tournent autour de leur centre commun de gravité en 180

ans. Cette orbite a été représentée dans "l'Astronomie des Dames", par M. Camille Flammarion. Nous constatons qu'une seule année de ce calendrier stellaire embrasse toute l'histoire de la France depuis la Régence jusqu'à la troisième République en passant par tous les événements compris dans cette longue période. Louis XV, Louis XVI, la Révolution, Napoléon, Louis XVIII, Louis-Philippe, la seconde République, Napoléon III, la guerre franco-allemande, etc., sans parler de toutes les conquêtes pacifiques qui font la gloire de l'humanité et qui, dans la durée d'une année du système de cette étoile de la Vierge, ont complètement métamorphosé le monde.

Outre ces soleils associés deux à deux, il existe des familles d'étoiles composées de trois, quatre, cinq et même six membres, tel l'astre sextuple qui brille dans la constellation d'Orion, au-dessous du baudrier de ce géant légendaire. Ce curieux système semble immergé dans l'immense nébuleuse qui, en cette région, déploie les ailes d'un monstre céleste et imaginaire. En vérité, cette étoile multiple, désignée par la lettre "Thêta" de l'alphabet grec, ne se trouve enveloppée dans les replis onduleux du voile gazeux de la célèbre nébulosité que par le hasard de la perspective.

Nous pourrions citer mainte autre curiosité céleste, non moins intéressante que celles dont il vient d'être question. Les associations stellaires, les étoiles multicolores ne sont pas rares dans les cieux: il suffit d'en chercher pour en trouver. Les quelques exemples donnés plus haut suffisent à faire comprendre tout le plaisir, tout l'intérêt que l'on peut éprouver à lire le grand livre du ciel ouvert à tous les yeux. L'immensité de l'espace n'est

pas un morne désert : on pourrait la comparer plutôt à un incommensurable jardin dans lequel dame Nature, active et ingénieuse jardinière, cultive les produits les plus variés de la Création.

—o—

L'AMOUR PAR CORRESPONDANCE

Les annonces de mariage, disait un jour un romancier, sont les meilleurs documents humains. Qu'eût pensé notre psychologue si, feuilletant un journal de Bristol (Angleterre), il avait découvert cette annonce :

“Veuf, sans préjugés, propriétaire-agriculteur, désire correspondre pour mariage avec dame 40 ans, de préférence unijambiste!...”

Un journal de Connecticut (Etats-Unis), a publié cette autre annonce :

“On demande pour mariage, veuve accorte, dont le mari ait été électrocuté ou condamné à mort, pour qu'elle ne vante pas tous les jours les mérites de son défunt époux.”

Enfin, l'on signale cette demande pleine d'humour due à quelque myso-gine anglo-saxon qui inséra naguère ces lignes dans un journal écossais :

“Rentier, bien élevé, cherche pour épouse femme sourde-muette, âgée de 45 ans au moins, détestant la musique, les enfants, les petits chiens et le whisky.”

Les journaux japonais publient aussi des annonces matrimoniales. Mais quelle poésie merveilleuse s'y révèle! N'est-il pas courant de rencontrer là-bas des offres de ce genre :

“Je suis une très jolie fille. Mes cheveux ondulent comme les nuages. Mon teint a l'éclat et le velouté de la fleur. Mon visage est mobile comme la feuille du saule pleureur. Mes yeux

bruns sont pareils à deux croissants de lune. J'ai assez de bien pour traverser la vie avec mon époux, heureuse et ma main dans sa main, pour contempler avec lui des fleurs pendant le jour et la nuit. Si cette annonce tombe sous les yeux d'un jeune homme intelligent, aimable et de belle tournure, je veux m'unir à lui pour la vie et reposer avec lui, plus tard, dans un tombeau de marbre rouge.”

—o—

LES LIVRES DIPLOMATIQUES

Depuis trois ans, les diplomaties de tous les Etats échangent des notes et les gouvernements divers se rencontrent pour palabrer. Quand une question est réglée, il est d'usage d'en faire connaître la substance en publiant un recueil qui porte, en France, le nom de “Livre jaune”. Tous les documents du quai d'Orsay sont publiés, en effet, sous une couverture de cette couleur. A l'étranger, l'usage est le même. Mais en Angleterre et aux colonies, ce sont des “Livres bleus”; en Allemagne, des “Livres blancs”; en Italie, des Livres verts” et en Espagne, des “Livres rouges”.

Que contient au juste un “Livre jaune”? Ce qu'en langage diplomatique on appelle des “dépêches”. Mais ne croyez pas que ce mot s'applique à des messages télégraphiques. “Dépêches” ici veut dire toute communication écrite entre un gouvernement et ses ambassadeurs à l'étranger.

On conçoit aisément qu'avant de rendre publiques des notes si importantes, il faille demander l'autorisation du destinataire. Un “Livre bleu” ne paraît donc qu'avec l'autorisation du gouvernement étranger mis en cause, et celui-ci exige souvent des corrections et des suppressions.

SECTION TELEGRAPHIQUE

Préliminaires de notre cours sur la téléphonie sans fil

Pour répondre aux désirs fréquemment exprimés par une forte partie de nos lecteurs qui étudient, en amateurs, les questions scientifiques applicables à l'industrie et au commerce, nous avons décidé de consacrer à l'avenir quelques pages de notre revue à la télégraphie et à la téléphonie sans fil.

L'auteur des articles prochains qui instruiront le lecteur sur toutes choses concernant l'installation et la manipulation à domicile de postes de télégraphie et de téléphonie sans fil fut un des premiers à comprendre l'importance de la récente découverte de la téléphonie sans fil. Ce sera un cours complet que nous donnerons sur cette matière, cours qui durera quelques mois. L'occasion est unique d'apprendre gratuitement à manoeuvrer un appareil de téléphonie sans fil, tout particulièrement.

Cet appareil, comme chacun sait, coûte, suivant son point de perfectionnement, de \$20.00 à l'infini. Grâce à lui, tous les amateurs de belle musique pourront entendre de leur chambre ou de leur salon les magnifiques concerts qui se donnent sur tout le continent américain. Plus encore, par l'entremise de leur appareil, les amateurs de radiographie apprendront toutes les nouvelles du jour, sans avoir recours à aucun jour-

nal, sur la politique, les opérations de la bourse, les faits-divers de la police, les nouvelles religieuses et littéraires, etc.

Dans notre prochain numéro, c'est-à-dire dans le numéro du mois d'août de la "Revue Populaire", nous donnerons avec d'instructives illustrations, la destruction détaillée d'un appareil ordinaire de téléphonie sans fil.

Puis, au fur et à mesure que progressera le cours, le lecteur, s'il veut être bon élève, apprendra à le manipuler adroitement, à le perfectionner à l'occasion, à l'amplifier pour augmenter son rendement, à le comprendre dans ses moindres détails et surtout à s'y attacher comme à une chose chère qui rapporte des plaisirs nombreux et distingués.

Pour ne pas trop surcharger la mémoire du commençant, nous lui donnerons tout simplement, cette fois, la nomenclature d'un appareil de réception ordinaire. Il est naturellement question ici du poste de télégraphie sans fil qui sert aussi à la réception de la téléphonie sans fil.

Cet appareil dont le coût, comme nous l'avons dit précédemment, varie de vingt dollars à deux mille dollars environ, peut s'installer facilement sur une petite table, à portée de la main, et surtout de l'oreille...

COMPOSITION DE L'APPAREIL

L'appareil le plus simple se compose des éléments suivants:

1 casque téléphonique de 2000 ohms.

1 détecteur à cristal — galène ou silicium.

1 bobine syntonisatrice, à deux curseurs.

1 condensateur de réception, ainsi qu'une centaine de pieds de fil de cuivre pour l'antenne et la prise de terre;

Un poste ainsi composé vous permettra d'entendre parfaitement la plupart des amateurs de Montréal et des environs; les concerts du poste Marconi de la rue William, à Montréal, qui a actuellement un "jazz band" pour remplacer le phonographe avec lequel il donnait ses concerts, l'an dernier. Vous entendrez aussi V. C. A. qui est le poste commercial de Montréal, lequel communique avec V. C. B. (Trois-Rivières), tous les jours.

Ceux qui sont assez fortunés pour posséder un audion recevront de plus loin et auront le plaisir d'entendre le poste Marconi de 15 kilowatts à ondes entretenues, lorsque son installation en sera terminée à Laprairie.

Le même audion leur permettra aussi d'entendre les postes américains et européens, sur les grandes ondes (6,000 à 25,000 mètres). C'est ainsi que la France et l'Allemagne peuvent communiquer sans beaucoup de difficulté.

POSTES D'EMISSION

Pour ceux qui présentement possèdent l'un de ces appareils de réception, il est intéressant de connaître les postes d'émission avec lesquels ils peuvent le mieux entrer en communications et surtout les postes américains en exploitation continue d'où viennent les concerts les plus intéressants, etc. Ces postes sont au nombre

de deux, ayant un rayon d'émission de 2,000 milles:

Appel: KDKA.

Longueur d'ondes: 360 mètres.

Répertoire: Nouvelles, Concerts, Conférences et discours, sermons, Vaudeville, bulletins des marchés et de la Bourse.

Ce poste d'émission est installé à la "Westinghouse Electric & Mfg. Co. Le second poste est celui de Newark.

Appel: WJZ.

Longueur d'ondes: 360 mètres.

Distance d'émission en milles: 2000.

Répertoire: Nouvelles, Conférences et discours, Concerts, communiqués météorologiques, bulletins d'agriculture, sermons.

Nous pourrions ajouter à ces deux postes celui d'Arlington, près Washington, (NAA), lequel envoie l'heure, tous les soirs, à 9 h. 55, pour donner les longitudes sur la mer. Plusieurs horlogers américains l'emploient pour régler leurs chronomètres. Ainsi font aussi quelques horlogers de Montréal.

Aux Etats-Unis, depuis quelques mois, la téléphonie sans fil a une telle vogue que presque toutes les familles possèdent leur petit appareil. D'ailleurs, il est aisé de le fabriquer soi-même et vous en serez capable, après avoir suivi assidûment le cours que nous vous donnerons sur ce sujet.

Le nombre des amateurs à Montréal est déjà de cinq à six cents. Vous en grossirez le nombre.

N. B.—Nous recevrons avec plaisir toutes les communications qu'il plaira aux lecteurs de nous adresser, ainsi que les explications dont ils pourraient avoir besoin. Nous les invitons en même temps à nous transmettre les photographies de leurs postes pour reproduction et des données sur les résultats qu'ils ont obtenus.

Les richesses de l'antique Carthage

On est à la recherche des incommensurables trésors amassés par le général Amilcar Barca, père d'Hannibal, le plus grand soldat de l'antiquité qui jeta la terreur dans l'empire romain.

Chacun a encore toute fraîche à la mémoire la merveilleuse histoire d'Hannibal, le plus grand homme de guerre de l'antique Carthage, célèbre par son génie militaire et l'éclat qu'il donna au nom de sa patrie, le seul pays qui fit trembler Rome au temps de sa splendeur.

Entr'autres faits de nature à illustrer la ruse d'Hannibal, fils d'Amilcar Barca, nous ne rapporterons qu'un incident de la dernière guerre punique, alors que le général carthaginois lia des fagots aux cornes de centaines de taureaux, y mit le feu et lança le troupeau de ces taureaux furieux dans une direction opposée à celle que prit son armée pour surprendre les légions romaines.

Il se servit de ce stratagème, l'un des plus fameux de l'histoire, lors de son invasion d'Italie, quelque 200 ans avant l'ère chrétienne.

L'armée romaine, prenant pour les feux de l'armée carthaginoise, les lueurs qui brillaient sinistrement au front des taureaux furieux, se prépara à l'attaque.

Quand le jour se leva, le général Hannibal et ses troupes se trouvaient à un tout autre point et fondirent sur les légions qu'ils furent bien près de massacrer complètement. Si ce coup

avait réussi complètement, qui sait si l'Italie n'eut pas passé sous les Carthaginois et qui sait si toute l'histoire du monde n'eut pas été complètement changée!

Une expédition française s'occupe en ce moment à rechercher la tombe



Figurine représentant un guerrier carthaginois. Extraite des fouilles entreprises dans les ruines de Carthage.

de ce Napoléon qui vécut 2000 ans avant lui—et qui fut le seul, comme lui, à franchir les Alpes. C'est dans les ruines de l'antique Carthage, en Tunisie, que se poursuivent ces passionnantes recherches scientifiques et historiques.

On suppose qu'avec le tombeau de ce grand soldat seront retrouvées toutes les richesses qu'il accumula pendant ses campagnes, ainsi que toutes les richesses que possédait son père Amilcar Barea, l'un des hommes les plus riches de l'histoire ancienne.

L'archéologie rapporte que les Carthaginois enfouissaient tous leurs trésors dans des caveaux et des cryptes, à des profondeurs incroyables.

Les recherches entreprises par le fameux romancier français, Gustave Flaubert, confirment cette croyance. On sait que pour composer son roman carthaginois intitulé "Salammbô", Flaubert fit sur l'histoire de Carthage des études archéologiques tellement approfondies qu'il fût jugé digne d'un fauteuil à l'Académie des inscriptions et belles-lettres, fauteuil qu'il n'eut pas d'ailleurs, par pure injustice. Or Flaubert, dans "Salammbô", fille d'Amilcar et soeur d'Hannibal, parle précisément de ces richesses que possédait le père du plus grand des généraux carthaginois.

Voici textuellement la description qu'il donne des trésors que ce dernier entassait dans les cryptes de son palais :

"Hamilcar prit une torche, et disparut dans les ténèbres. C'était, croyait-on, l'endroit des sépultures de la famille; mais on n'eût trouvé qu'un large puits. Il était creusé seulement pour dérouter les voleurs, et ne cachait rien. Hamilcar passa auprès; puis, en se baissant, il fit tourner sur ses rouleaux une meule très lourde, et par cette ouverture il entra dans un appartement bâti en forme de cône.

Des écailles d'airain couvraient les murs; au milieu, sur un piédestal de granit s'élevait la statue d'un Kabyre

avec le nom d'Alètes, inventeur des mines dans la Celtibérie. Contre sa base, par terre, étaient disposés en croix de larges boucliers d'or et des vases d'argent monstrueux, à goulot fermé, d'une forme extravagante et qui ne pouvaient servir; car on avait coutume de fondre ainsi des quantités de métal pour que les dilapidations et même les déplacements fussent presque impossibles.

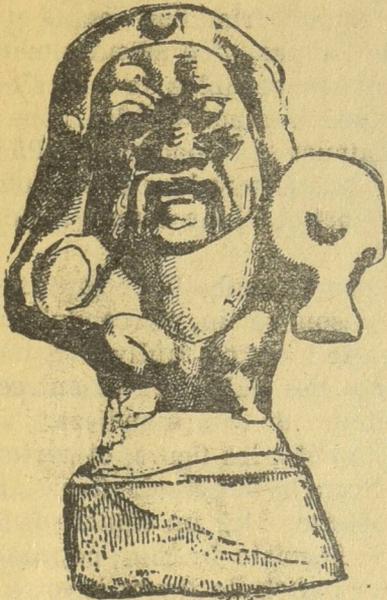


Statuette dorée de la déesse Tanit, enrichie de multiples joyaux précieux.

Avec son flambeau, il alluma une lampe de mineur fixée au bonnet de l'idole; des feux verts, bleus, violets, couleur de vin, couleur de sang, tout à coup illuminèrent la salle. Elle était pleine de pierreries qui se trouvaient dans desalebasses d'or accrochées comme des lampadaires aux lames

d'airain, ou dans leurs blocs natifs rangés au bas du mur. C'étaient des callais arrachées des montagnes à coups de fronde, des escarboucles formées par l'urine des lynx, des diamants, des béryls, avec les trois espèces de rubis, les quatre espèces de saphir et les douze espèces d'émeraudes. Elles fulguraient, pareilles à des éclaboussures de lait, à des glaçons bleus, à de la poussière d'argent, et jetaient leurs

le long des quatre murs jusqu'aux lambourdes du toit. D'énormes couffes en peau d'hippopotame supportaient, dans les coins, des rangs entiers de sacs plus petits; des tas de billion faisaient des monticules sur les dalles; et çà et là, quelque pile trop haute s'étant écroulée, avait l'air d'une colonne en ruine. Les grandes pièces de Carthage, représentant Tannit avec un cheval sous un palmier, se mêlaient à celles des colonies, marquées d'un taureau, d'une étoile, d'un globe ou d'un croissant. Puis l'on voyait disposées, par sommes inégales, des pièces de toutes les valeurs, de toutes les dimensions, de tous les âges, — depuis les vieilles d'Assyrie, minces comme l'ongle, jusqu'aux vieilles du Latium, plus épaisses que la main, avec les boutons d'Egine, les tablettes de la Bactriane, les courtes tringles de l'ancienne Lacédémone; plusieurs étaient couvertes de rouille, encrassées, verdies par l'eau ou noircies par le feu, ayant été prises dans des filets ou après les sièges parmi les décombres des villes.



Mascaron grotesque tiré de la proue d'un ancien navire carthaginois.

lumières en nappes, en rayons, en étoiles.

Les feux des pierres et les flammes de la lampe se miraient dans les grands boucliers d'or. Hamilcar debout souriait, les bras croisés;—et il se délectait moins dans le spectacle que dans la conscience de ses richesses. Elles étaient inaccessibles, inépuisables, infinies.

Des monnaies d'or, d'argent et d'airain, disposées sur des tables ou enfoncées dans des niches, montaient

DETAILS NOUVEAUX SUR MONTREAL

La population actuelle du plus grand Montréal et des municipalités avoisnantes de Westmount, Verdun, Outremont et Montréal Ouest, est de 839,704 habitants. La population de la ville proprement dite est de 773,904 habitants. Les chiffres des cinq précédents recensements sont les suivants: 1871, 115,000; année 1881, 155,238; année 1891, 219,616; année 1901, 267,730; et année 1911, 470,480.

LE FRANÇAIS, TEL QU'ON L'ÉCORCHE

Les réjouissances de Pâques ont été l'occasion de nombreuses fautes contre le français qu'il est encore opportun de corriger. L'an prochain, le retour des mêmes fêtes sera en même temps que l'apothéose du Rédempteur un petit triomphe pour la langue française.

Pâque—c'est-à-dire, la Fête solennelle, célébrée annuellement par les Juifs, le quatorzième jour de la première lune de leur année, en mémoire de leur sortie d'Égypte, est un substantif **féminin**. On dit dans cette acception: immoler la pâque et manger la pâque, soit immoler et manger un agneau, selon le rite prescrit.

De même, le mot pâque reste au féminin, lorsqu'il signifie une fête solennelle quelconque. Cette expression est souvent usitée dans la liturgie ancienne.

Mais, et écoutez bien, ami lecteur, Pâques ou rarement Pâque, employé sans article, signifiant la fête solennelle célébrée tous les ans par les chrétiens, en mémoire de la résurrection de Jésus-Christ, est **masculin**.

Dans la locution: faire ses pâques, c'est-à-dire remplir son devoir pascal, le mot est employé au pluriel féminin, par exception.

On dit: Pâques fleuries, en parlant du Dimanche des Rameaux, et non du jour de Pâques. On dit de même Pâques closes, pour le Dimanche de Quasimodo, qui met fin à la quinzaine de Pâques.

Donc, à l'avenir, dès l'année prochaine, que personne ne dise: Joyeuses Pâques ou Heureuses Pâques, mais: Joyeux Pâques, Heureux Pâques, etc.

Nous prions tout spécialement les pâtissiers et autres confectionneurs de gâteaux et friandises, oeufs et poulets de Pâques, d'en prendre mention. Ils sont responsables de toutes les erreurs que commettent les bons consommateurs à l'époque de Pâques. C'est à eux à faire leur éducation sous ce rapport et à leur donner le bon exemple.

Le peuple souhaite de joyeuses Pâques à son voisin, parce qu'il ne lit que cette locution fautive sur tous les étalages des pâtissiers et autres dispensateurs de gourmandises.

Avec l'été, les fleurs, et surtout les sempiternels **bunch** de fleurs. Pourquoi commander un bunch de fleurs chez la fleuriste du coin; pourquoi offrir un bunch de fleurs à votre belle amie? Croyez-vous réellement que vous seriez plus mal servi si vous commandiez un **bouquet**, une **gerbe** ou une **botte** de fleurs? Croyez-vous que votre bouquet serait plus mal agréé que votre bunch? C'est encore aux fleuristes canadiens-français à faire tous les premiers l'éducation du peuple en cette matière.

"Je me suis planté une écharpe dans le doigt", disent la plupart des gens. Il est difficile de se représenter par la pensée, même avec le concours de la plus généreuse imagination, un

homme qui se serait ainsi par inadvertance planté une écharpe, c'est-à-dire une large bande d'étoffe, dans le doigt, surtout lorsque l'on sait que cette large bande d'étoffe est portée par d'autres en bandoulière ou autour de la ceinture...

Ces petits fragments d'un corps quelconque qui s'introduisent par accident entre la chair et la peau ou l'ongle, sont des **échardes**.

Des philologues et linguistes français se sont intéressés à la langue française parlée en Canada. Plusieurs d'entre eux ont fait sur les transformations que le français a subies chez nous des études fort intéressantes. Nous détachons du livre de Remy de Gourmont: "Esthétique de la Langue française", le passage suivant qui a trait aux mots anglais francisés par les Canadiens. Plusieurs auront droit d'en trouver la liste étrange, voire même incorrecte. Mais cette étude très spéciale vaut tout de même la peine d'être connue:

"On sait que le français du Canada a subi l'influence de l'anglais. Cette pénétration, d'ailleurs réciproque, (M. de Gourmont cite le mot "crosse" que les Anglais ont emprunté aux

Franco-Canadiens) est beaucoup moins profonde qu'on ne le croit et notre langue garde, au-delà des mers, avec sa force d'expansion, sa vitalité créatrice et un pouvoir remarquable d'assimilation.

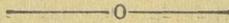
Des mots qu'elle a empruntés à l'anglais, les uns, demeurés à la surface de la langue, ont conservé leur forme étrangère; les autres, en grand nombre, ont été absorbés, sont devenus réellement français. Il serait même souvent impossible de reconnaître leur origine, sans documents historiques. C'est ainsi que township est devenu trompechipe; Somerset, Sainte-Morissette; Stanford, Sainte-Folle.

On ne peut guère pousser plus loin l'absorption; les syllabes anglaises, surtout pour les deux noms propres, n'ont vraiment été qu'un prétexte sonore à composer des mots agréables. Voici quelques déformations moins hardies et qui pourront, mieux encore que le précédent tableau, nous servir de guide en des circonstances analogues. On y a compris les mots dont la déformation, invisible pour les yeux, est cependant réelle puisque les Canadiens les prononcent à la française.

Bacon	Bacon
Bargain	Bargain
Postage	Postage
Drive	Drave
Driver	Draver
Drave	Draveur
Shirting	Cheurtine
	Chatine
Bother	Bâdrer
Boat	Baute
Promissory	Promissoire
Boom	Bôme
Bun	Bonne
Log	Logue

lard
marché
frais de port
flotter
flotteur
flottage du bois
toile
ennuyer, raser
bateau, chaloupe
à ordre
barrage
brioche
tronc d'arbre

Runner	Ronneur	coureur
Safe	Saife	coffre-fort
Shave	Shéver	raser
Shaver	Shéveur	usurier
Shape	Shaïpe	forme
Clear	Clairer	(sens de to clear up)
Copper	Coppe	sou
Copy	Copie	exemplaire
Cook	Couque	cuisinier
Tea-Board	Thébord	cabaret
Voter	Voteur	électeur
Grocer	Groceur	épicier
Grocery	Grocerie	épicerie
Rail	Rèle	rail (plus souvent lisse, de même char, au lieu de wagon et de tramway)
Sample	Simple	échantillon
Peppermint	Papermane	menthe
Pudding	Poutine	poudingue.



LA MOUSTACHE A L'ARMEE

Cette question des moustaches a toujours intéressé les Poilus et leurs ancêtres. Elle est, essentiellement, d'origine militaire. Chez les premiers Francs, la moustache fut l'apanage exclusif des guerriers qui s'étaient distingués par quelque exploit. Les soldats de Clovis la portaient longue— moins longue, cependant, que ceux de Charlemagne. Puis, on la trouva encombrante au point de la délaissier pendant des siècles. Les Croisés la remirent en honneur.

Sous François Ier, on connut les moustaches à la turque, en poignard, à l'espagnole. Les soudards de Louis XIII la portaient en pointe, à la royale. Sous Louis XIV, ce n'est plus qu'une simple petite ligne, à peine visible. Sous Louis XV, elle reprend de la longueur, à l'imitation des hussards hongrois. Sous Louis XVI, on défend

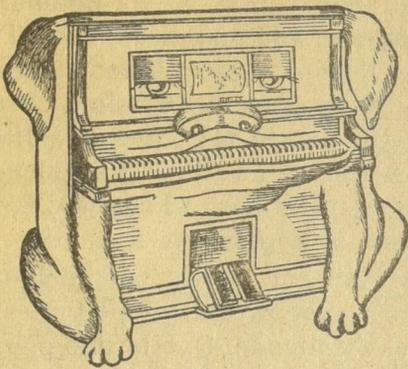
aux hommes de la cirer pour la faire pointer en poignard. En 1792, les grenadiers seuls ont le droit de la porter, privilège qui, deux années plus tard, est appliqué aux hussards, en raison de leur bravoure.

Un règlement de l'an XII étend le port de la moustache dans toute la cavalerie, hormis les dragons. En 1832, enfin, la moustache est permise à toute l'armée, sans distinction, et, du même coup, décrétée obligatoire "chez tous ceux qui en sont capables", excepté pour la marine où, par mesure d'hygiène, on l'interdit aux officiers comme aux matelots.

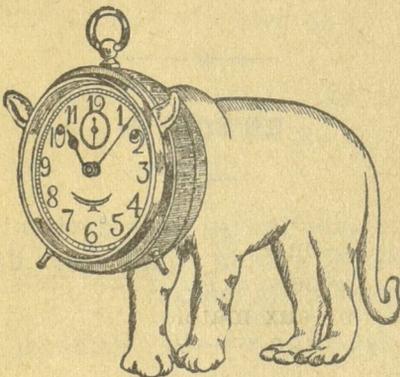
En 1886, Boulanger, le "brave général", donnait à ses soldats le droit de disposer à leur gré de leur barbe. Aujourd'hui, on laisse chacun d'eux à l'inspiration de sa fantaisie. Est-ce mieux? Est-ce plus mal? En tout cas, personne ne saurait s'en plaindre...

Pour briser la monotonie de l'existence

Voilà ce qu'avec un peu de talent et d'esprit peut imaginer un dessinateur pour rendre plus agréables aux enfants et même à de nombreuses grandes personnes les choses les plus ordinaires, les plus banales en soi. Il



est en effet dans toute maison des articles domestiques qui n'attirent le regard qu'en raison même de leur utilité. Il faudrait que ces choses fussent

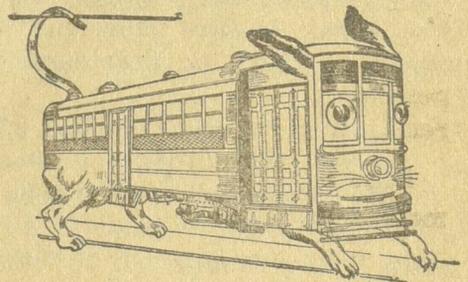


plus artistiques, plus jolies pour devenir en plus un ornement. Ainsi des cadrans et des bouteilles "thermos", pour ne nommer que ces deux-là, on

pourrait facilement faire le cadran-chien et le thermos-chat, comme nous le montrons dans les deux vignettes ci-contre.

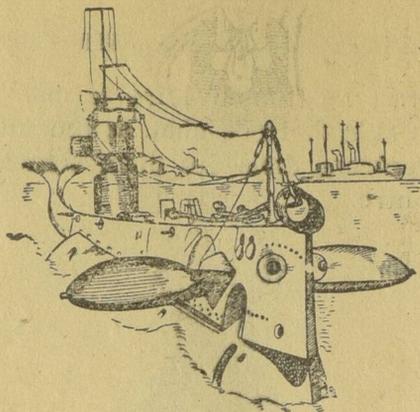


Quant au piano-bouledogue, il ne pourrait pas être en très grande faveur à Montréal, mais peut-être aurait-il de la vogue en Angleterre où ce genre de chiens laids est très bien vu.



Des sculpteurs, Rodin par exemple, prétendent qu'on peut ramener à des types d'animaux tous les types d'hommes. On en pourrait dire autant

des choses inanimées. C'est ainsi qu'un tramway (voir la vignette) de-



viendrait un chat courant et un torpilleur une baleine perçant les flots en courroux.

JOURNAUX DE LANGUE FRANÇAISE

Voulez-vous savoir combien de journaux de langue française paraissent dans le monde? "L'Argus de la Presse" nous l'apprend; il y en a actuellement plus de 5,000. Ces 5,000 organes ont, naturellement, des titres différents. Cependant, nombre d'entre eux adoptent une étiquette semblable. Ainsi, le titre générique de "Bulletin" a rallié les directeurs de 414 organes.

L'appellation "Journal" revient 377 fois; "Revue", 305; "Petit" ou "Petites", 133; "Courrier", 117; "Echo", 103; "Union", 83; "Avenir", 80; "Gazette", 78; "Moniteur", 75; "Réveil", 73; "Croix", 69; "Semaine", 68; "Annales", 67; "Progrès", 64; "Feuilles", 54; "France", 51; "Messager", 49; "Indépendant", 47; "Action", 41; "Paris", 39; "Républicain", 32; "Tribune", 32; "Voix", 31; "Dé-

pêche", 28; "Agence", 24; "Patrie", 23; "Nouvelliste", 21; "Ami", 20; "Presse", 18; "Impartial", 13; "Abeille" et "Phare", 10, etc.

Il s'imprime beaucoup de journaux français à l'étranger: 10 en Angleterre; 1 en Australie; 150 au Canada; 2 à l'île Maurice; 23 en Egypte; 3 en Allemagne; 1 en Autriche; 119 en Belgique; 7 en Espagne; 9 en Grèce; 4 en Hollande; 1 en Hongrie; 19 en Italie; 15 au Luxembourg; 1 en Pologne et au Portugal; 11 en Roumanie; 1 en Suède; 484 en Suisse; 4 en Turquie d'Europe et en Chine; 1 au Japon; 8 en Turquie d'Asie; 9 aux Etats-Unis; 3 au Mexique; 3 à Haïti; 7 au Brésil; 3 au Chili; 2 à Cuba; 1 en Colombie et dans l'Uruguay; 8, enfin, dans la République Argentine.

On voit, par cette nomenclature, que la France rayonne dans toutes les parties du monde. Quelle joie pour le Français qui voyage de retrouver partout où il passe un peu de la patrie absente! Et rien ne peut représenter mieux pour lui cette patrie lointaine qu'un journal écrit dans sa langue maternelle.

EN SOIREE

Quelques jeunes gens devisent sur la beauté, si bien conservée, de la maîtresse de la maison.

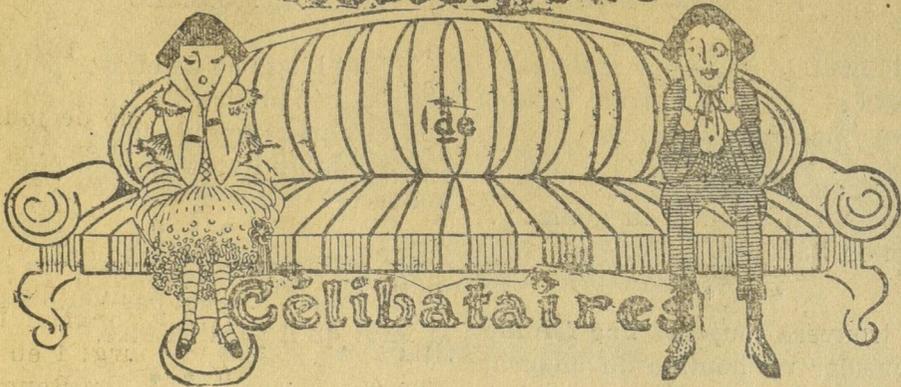
— Quel âge a-t-elle? demande l'un d'eux.

— Trente-six ans.

— Oh! trente-six ans!

— Dame! C'est ce que j'ai toujours entendu dire.

Réflexions



FEMMES

HOMMES

Il n'existe pas assez de femmes assez angéliques pour préférer un halo à un chapeau neuf.

* * *

Une femme de 40 ans est moins intéressante qu'une femme de 25, mais beaucoup plus qu'une femme de 20 pour un célibataire.

* * *

Il existe des jeunes filles qui sont assez vieilles pour porter des robes courtes comme leur maman.

* * *

Une femme est généralement bien malheureuse lorsqu'elle n'a pas à se plaindre de son mari.

* * *

Une femme qui flirte avec tous les célibataires préfère la crème à la glace "arlequin" à la crème à la glace à la vanille.

* * *

Un chocolat, un billet de cinéma, une petite moustache, voilà des choses qui ont beaucoup d'influence sur nos sentiments et notre cœur.

Lisez dans ses yeux toute la joie que vous causez à la jeune fille que vous rencontrez sur la rue et que vous appelez "chicken".

* * *

Tous les Don Juan réussissent à faire le bonheur d'une femme qui les aimera si cette femme consent à se sacrifier pour eux.

* * *

Le dernier mot dans toute affaire d'amour d'un célibataire est: la suivante.

* * *

Tout célibataire qui n'a pas un secret dans son cœur éprouve le besoin d'en inventer un.

* * *

Tous les vieux garçons ne sont pas tous célibataires; il y a une nuance.

* * *

Les femmes qui s'occupent de lui sont toujours intelligentes pour un célibataire.

* * *

Lorsqu'un homme est supérieur à sa femme, il s'en aperçoit toujours; lorsqu'il lui est inférieur il ne s'en aperçoit jamais.

FEMMES

Une jeune fille en amour se demande d'abord si le jeune homme l'aime, puis après, pourquoi il l'aime.

* * *

Comme un homme a du génie... avant qu'on l'épouse.

* * *

Il se trouvera toujours une femme pour consoler un homme du chagrin qu'une autre femme lui aura causé.

* * *

Aucune mère n'est satisfaite de la femme de son fils, on a même appelé ce genre de femme: Belle-mère.

* * *

Ah! mon Dieu, comment peut-on s'empêcher d'aimer un célibataire?

* * *

Avant le mariage toute jeune fille essaie de faire croire à son fiancé qu'il est un génie, après le mariage elle essaie de se convaincre elle-même qu'il l'est.

* * *

Lorsqu'une femme a analysé toutes les raisons pour lesquelles elle aime un homme, elle commence à se demander pourquoi elle ne l'aime plus.

* * *

Toute jeune fille doit refuser un amoureux avant d'en accepter un autre en mariage. Comme cela elle pourra toujours dire à son mari, plus tard, comme elle aurait été heureuse si elle avait pris l'autre.

* * *

La femme qui souffre en silence aime beaucoup plus que celle qui souffre et le crie sur les toits.

HOMMES

Il faut bien peu de choses pour rendre un célibataire heureux ou malheureux, par exemple, une petite bonne femme de 90 livres et de 5 pieds et 3 pouces.

* * *

Le célibataire qui refuse un baiser d'une jolie fille n'est pas toujours aussi idiot qu'il paraît l'être.

* * *

Ce qu'un célibataire ne saura jamais c'est le nombre de femmes qui ont succombé à ses charmes; il y en a tellement qui ont fait semblant de succomber pour ne pas lui enlever ses illusions.

* * *

Les ménages iraient beaucoup mieux si les hommes choisissaient leurs femmes avec autant de soins qu'ils choisissent leurs dactylos-sténographes.

* * *

L'amoureux qui donne des arachides salées à sa douce, exige en retour des arachides sucrées.

* * *

Il est facile de tomber en amour, le difficile c'est d'en sortir.

* * *

De tous les parents de sa femme c'est lui-même qu'un homme marié aime le mieux.

* * *

Donnez un bouton à une femme, elle tombera immédiatement "en amour" avec l'idée d'avoir une robe pour l'appareiller.

* * *

La jeune fille que l'on aime présentement est toujours la première que l'on a aimé et la dernière que l'on trompera.



CHOSSES ET INVENTIONS NOUVELLES

POUR APPRENDRE A NAGER

Tout le monde devrait savoir nager, surtout dans un pays comme le Canada, où il existe tant de lacs et de rivières; mais beaucoup de personnes en sont incapables pour n'avoir jamais osé essayer. Ces personnes sont obligées de se contenter du vulgaire bain pris dans une baignoire.

Pendant y a-t-il un sport plus agréable, à la fois plus hygiénique, plus utile que la natation? C'est peu probable.

Quand vient le moment des vacances, l'on va à la campagne pour se reposer, et c'est presque toujours au bord d'un lac ou d'une rivière que l'on va, car, pour un vrai canadien, il n'existe pas de plus agréable passe-temps que la pêche et les parties de barque. C'est à ce moment qu'il fait bon savoir nager, car on aime à profiter de ces vacances pour se baigner dans les eaux calmes des lacs ou les eaux vives et limpides des rivières; cela fait un grand changement avec le bain vulgaire dont on doit se contenter le reste de l'année.

Si l'on ne sait pas nager, non seulement l'on n'ose pas profiter de cette bonne occasion du séjour à la campagne, par crainte d'un accident, mais

encore l'on est incapable d'essayer de venir en aide à son semblable si on le voit en péril.

Si au contraire on est bon nageur, quels joyeux ébats, quels agréables délassements, quels salutaires exercices l'on prend dans ces eaux pures et limpides, et, par dessus tout, quelle satisfaction l'on éprouve à la pensée



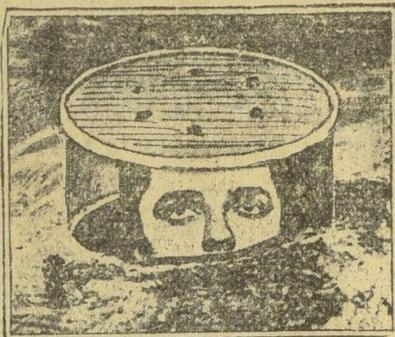
que l'on est capable de pouvoir secourir une personne en danger de se noyer, si le cas se présente comme cela arrive malheureusement trop souvent.

Pourquoi tant de personnes ne savent-elles pas nager? C'est tout simplement parce qu'elles n'osent pas essayer, car tout le monde y arrive rapidement, il suffit d'oser essayer et de ne pas avoir peur.

Beaucoup de personnes apprendraient si elles avaient, disent-elles, un appareil sûr pour leur aider à flotter pendant l'apprentissage. Eh bien, quand viendra l'été prochain, ces personnes seront servies à souhait.

Voici un appareil nouveau qui permettra à la personne la plus peureuse d'essayer sans crainte, et, par suite, d'apprendre sûrement et rapidement à nager.

L'inventeur, M. Flower, de Philadelphie, lui a donné le nom de "collier de natation", mais on pourrait aussi bien l'appeler "casque" ou "masque", car non seulement il entoure le cou, mais il enveloppe toute la tête.



C'est une boîte cylindrique en celuloïd transparent. Le fond est en caoutchouc ou tissu imperméable qui adhère au cou et ne laisse passer aucune goutte d'eau; le sommet est percé de six trous juste assez grands pour laisser passer l'air nécessaire à la respiration.

L'appareil complet ne pèse que sept onces environ, et a une force suffisante pour tenir hors de l'eau la tête du baigneur le plus lourd.

Les deux photographies ci-dessus montrent le collier quand la personne qui s'en sert est hors de l'eau et quand elle essaie de nager.

POUR FAIRE LES FOINS

Voici quelque chose qui ressemble à s'y tromper à un harpon dont se servent les pêcheurs de baleines, cependant cet outil est employé pour faire les foins. En effet si on emploie un outil tel que celui que nous fait voir notre vignette on peut très facilement prendre le foin qui a été mis en me-



le sans pour cela qu'il soit nécessaire de démolir la meule par le haut.

Cet outil est construit en bois ou en fer à volonté, s'il est fait en fer on peut y mettre un manche en bois.

Cet outil se fait très facilement dans une simple branche d'arbre et peut, au besoin, remplacer une fourche.

POUR ENLEVER UN HAMEÇON DE LA BOUCHE D'UN POISSON

Il est souvent difficile d'enlever un hameçon de la bouche du poisson qu'on vient de prendre.

Souvent on a vu des pêcheurs s'infliger des blessures assez graves, soit en se prenant les doigts dans la bouche du poisson, soit en se faisant mordre. Si on se sert d'un ressort plié comme celui que nous fait voir la vignette ci-

contre on peut réussir très facilement à enlever l'hameçon de la bouche du poisson.

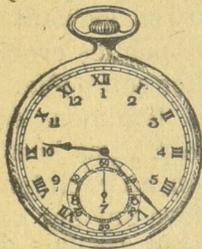
On peut également se servir d'une baleine de corset que l'on aura cassée en deux pour qu'elle soit plus courte.



On plie la broche que l'on entre dans la bouche du poisson. La broche tend à se desserrer et ouvre en même temps la bouche du poisson.

L'HEURE SOLAIRE ET L'HEURE D'ÉTÉ

Les horlogers feraient bien, les villes et les campagnes ne pouvant s'entendre sur l'avance de l'heure d'été, de graver sur tous leurs chronomètres, montres, horloges et cadrans, l'heure solaire et l'heure d'été. En effet, cette



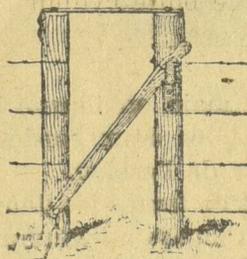
mesure, adoptée dans presque tous les pays du monde pour économiser la lumière artificielle, trouve ici autant d'adversaires que de partisans. Il en résulte que si les citadins avancent leur cadran à l'époque fixée, les habitants des campagnes n'en font rien, de sorte qu'il y a deux heures dans le pays. Il est cinq heures à la campagne

quand sonne à la ville le coup de six heures. C'est surtout ennuyeux pour les gens qui voyagent, les cadrans des gares gardant l'ancienne heure.

Pour éviter toute méprise, donnez à votre montre l'heure solaire et l'heure d'été. L'heure solaire est indiquée par les chiffres romains; l'heure d'été par les chiffres ordinaires, imprimés sous les premiers, en rouge. Ainsi, votre montre marquera à la fois midi et une heure, une heure et deux heures, etc., tel qu'indiqué sur notre vignette qui s'explique très bien, sans autres commentaires.

UNE PETITE BARRIÈRE POUR LA FERME

Souvent une petite barrière dans le genre de celle que nous fait voir notre vignette peut éviter bien des pas et une grande perte de temps sur une ferme. Cette barrière est suffisamment large pour laisser passer un homme, et cependant le bétail ne peut y passer.



Cette barrière doit avoir environ un pied et demi de large ou deux pieds au maximum.

De cette manière aucun boeuf, vache ou même mouton ne peut passer, tandis que les hommes de la ferme y passeront parfaitement sans aucune difficulté.

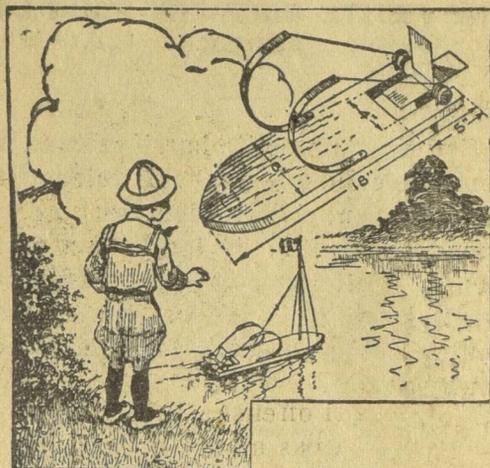
UN PETIT BATEAU POUR LES ENFANTS

Voici un petit bateau facile à faire et qui amusera beaucoup les enfants, près du lac.

Ce bateau est fait d'une simple pièce de bois que l'on a taillée de manière à lui donner la forme d'un bateau.

On pose sur les côtés deux baleines de corsets. A l'arrière on fait une ouverture pour laisser passer une roue à quatre palettes.

L'essieu de la roue vient se prendre à l'aide de cordes aux deux baleines.



Avec la main on tourne la roue à palettes, et les deux cordes s'enroulent autour de l'essieu.

Pendant ce temps les deux baleines se plient et lorsqu'on voudra mettre le bateau à l'eau, les deux baleines feront marcher le petit bateau en se redressant.

— o —

L'amour, c'est de l'argent comptant; un pauvre diable qui a l'amour en main est plus riche qu'un banquier.

TABLIER A PLUSIEURS USAGES

Pour rendre encore plus serviable et plus utile un tablier ordinaire de ménagère, il n'y a qu'à percer au bas quelques oeillets. Dans la pratique, ces oeillets sont placés sous un nombre correspondant de petits crochets, vissés sous une table de cuisine ou



sous un banc, tandis que le tablier qui supporte ces oeillets est ceint autour de la taille. Les mouvements de la cuisinière ne sont aucunement gênés et elle peut, tout en gardant son tablier fixé à la table par les crochets, se lever et surveiller son poêle. Ainsi, pour éplucher ses légumes, écosser ses pois, etc., elle n'a pas besoin de tenir une cuvette ou un récipient quelconque en équilibre sur ses genoux. Les pelures tombent dans le tablier et y restent.

Le même tablier peut rendre de grands services dans les fabriques, filatures et autres boutiques. Dans ces derniers cas, le tablier peut être attaché à la table en permanence et l'ouvrière n'aura qu'à délier les cordons qui le retiennent à sa taille pour le quitter, son travail terminé.

LE BAISER DU POÈTE A SA MUSE

Il s'est trouvé un lecteur pour nous poser cette question: "Un mari doit-il être flatté ou furieux de ce qu'un autre homme embrasse sa femme?" Devant cette question pour le moins inattendue, notre première idée fut de ne rien répondre.

Mais, pourquoi faire la sourde oreille, alors que nous pourrions opposer à cette question un incident authentique, survenu à Montréal, il y a quelques années, dans un salon de notre meilleure société.

La maîtresse de céans y donnait une grande soirée, en l'honneur d'un ténor italien, en tournée au théâtre de Sa Majesté. Les plus jolies femmes de notre cité étaient groupées autour de lui et il les entretenait, avec cette éloquence commune à tous les ténors à la mode et à tous les Latins en général, de ses souvenirs. A toutes les questions qu'on lui posait, il trouvait une réponse agréable et spirituelle. Les hommes, un peu vexés au fond de la cour que lui faisaient ces dames, se tenaient en cercle un peu plus loin.

Au cours de cette conversation, l'une de ces femmes, artiste lyrique elle-même, parlant de l'Italie à son tour avec beaucoup d'enthousiasme, mérita de la part du ténor un baiser sur le front, un baiser comme en donnent les poètes à leur Muse. Ce baiser d'artiste n'eut pas l'heur d'effaroucher les autres femmes qui firent à leur tour l'éloge de l'Italie et eurent ainsi chacun le leur.

Jusque-là, pour des raisons que nous n'avons pas besoin de connaître,

ces tendres baisers ne soulevèrent dans le groupe d'hommes aucune indignation. Les uns se contentèrent de sourire ou de hausser les épaules, comme à la vue d'un jeu enfantin. Mais, quand le ténor déposa son dernier sur le front d'une très jolie jeune femme qui venait de lui être présentée, il reçut en même temps du mari de cette dernière un violent coup de poing dans la figure.

Le ténor, sous la surprise de ce horizon, n'eut même pas le temps de se ménager une belle chute théâtrale. Il s'ébroula les quatre fers en l'air. Ce fut un émoi dans tous les salons et tous les invités se rapprochèrent du cercle des combattants, en quête d'explication.

La soirée, naturellement, s'arrêta là.

Le lendemain, interrogés sur l'incident de la veille, le mari offensé et un autre invité, dont la femme fait du théâtre, firent les déclarations suivantes: Le mari offensé: "L'affaire d'hier soir ne m'a pas amusé du tout, et je suis fier de m'être conduit de la sorte à l'égard de ce ténor, bien que les rires n'aient pas été de mon côté. La privauté que s'est permis ce ténor vis-à-vis de ma femme m'a profondément humilié. Je considère comme le comble de l'impudence de croire, alors même qu'on est ténor d'opéra, que la femme d'un autre doit être forcément honorée et flattée par ses marques d'attention. Je n'ai pas besoin qu'on endosse ou corrobore l'admiration que je porte à ma femme. L'opinion que j'ai d'elle me suffit. Je la sais

la plus belle et la plus charmante des femmes. Je sais la différence qui existe entre un compliment et une familiarité. J'apprécie autant que ma femme un compliment courtois et je suis heureux de ceux que reçoit ma femme. Mais tout gentleman, tout homme qui a reçu une certaine éducation sait où s'arrête la courtoisie et où com-

malotrus qui manquent le moins de respect à ma femme."

L'autre invité, dans son entrevue, déclara qu'un baiser donné par un étranger à une femme mariée pouvait être anodin ou inconvenant, suivant sa nature, l'endroit où il est donné et les circonstances. En un mot, suivant cet homme facile, il y a deux sortes de baisers: les baisers donnés



mencent les familiarités déplacées. On m'a trouvé vieux jeu, sans doute. Je sais que de nos jours surtout, où la morale est si relâchée, des tas d'hommes ne partagent pas mes idées et trouveraient tout naturel que des étrangers embrassassent leur femme sous leur nez en signe d'admiration. Ça les regarde! Pour ma part, je sais corriger par la manière forte tous les

en public et les baisers donnés en cachette. Les premiers ne sont pas mauvais, les seconds sont répréhensibles.

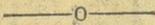
"Dans le cas qui nous occupe, dit-il, au front ou sur la joue, un baiser donné ainsi par un artiste à une jolie femme n'a rien de malséant. Je considère au contraire ces sortes de baisers donnés publiquement par un grand artiste à une femme comme un

hommage donné à la Grâce et à la Beauté par ceux qui en ont le culte.”

Quant à nous, nous croyons qu'un artiste, tout grand soit-il, peut toujours, pour marquer son admiration à une femme, lui baiser la main et que c'est déjà très bien comme ça ! Le baise-main a quelque chose de poétique dans le geste et dans la tradition. Il évoque tout un passé de grandeur, de noblesse et de chevalerie. Les véritables artistes baisent encore, même en Amérique, la main des dames.

Ce ténor, qui manquait complètement d'éducation, aucun doute là-dessus et par contre, par fatuité, se croyait tous les fronts ou toutes les bouches permises, méritait cette leçon.

Moralité : Si vous êtes artiste, ténor, peintre, sculpteur, musicien ou homme de lettres, avant de donner à une femme le baiser du Poète à sa Muse, munissez-vous donc au préalable de la permission du mari. Ce serait beaucoup plus simple. . .



LE CENTENAIRE DE ROSA BONHEUR



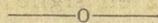
Parmi les nombreux centenaires célébrés ces temps derniers, l'un d'eux vient de passer à peu près inaperçu. Il est vrai qu'il s'agissait d'une femme. C'est celui de Rosa Bonheur, l'admirable peintre animalier, née à Bordeaux en 1822.

C'est une étrange figure de l'art français. Le père de Rosa Bonheur était lui-même un peintre estimé. Il vint en 1829 s'installer avec sa famille et tenta de diriger sa fille vers la couture. Mais Rosa qui, dès l'école,

griffonnait des dessins sur ses cahiers, se sentait poussée vers la carrière paternelle. Raymond Bonheur céda. Le premier modèle dont se servit la jeune fille fut un joli mouton qu'elle avait hissé au sixième étage de la maison qu'elle habitait, rue Rumfort. On le nourrissait de feuillages et, quand il avait trop faim, le frère de Rosa le prenait sur ses épaules et l'emmenait paître sur les fortifications.

La première toile que la jeune artiste présenta au Salon, en 1840, fut reçue. Rosa avait dix-huit ans. Puis ses productions se succédèrent, inlassablement, toutes consacrées à l'étude des bêtes. Le "Labourage nivernais" qu'elle exposa au Salon de 1848 consacra sa gloire. Les Anglais, peut-être plus enthousiastes encore que nous, s'arrachaient ses tableaux. En 1858, elle s'installa près de Thomery, en bordure de la forêt de Fontainebleau, pour y vivre en pleine nature. C'est là que l'impératrice Eugénie vint lui apporter, en 1865, la croix de la Légion d'honneur.

Rosa Bonheur mourut le 25 mai 1899 dans sa 78^e année. Elle avait travaillé toute sa vie avec le seul souci de son art. Indifférente à la coquetterie, elle avait adopté depuis longtemps un costume masculin où elle se trouvait plus à l'aise et avait coupé ses cheveux comme un homme. Elle ne consentit qu'un soir à se rendre à l'Opéra, mais y fut en blouse d'atelier, toute tachée de couleurs. On ne la vit qu'une seule fois en costume féminin, quand elle assista, en 1896, à la visite du tsar Nicolas II au Musée du Louvre.



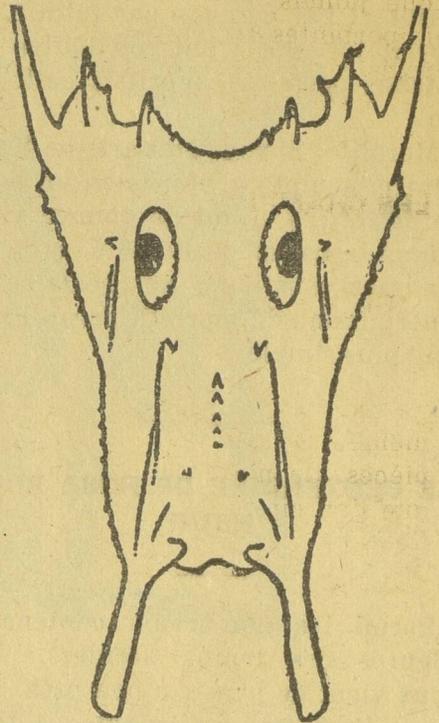
C'est aimer peu que de pouvoir dire combien on aime.

DES POISSONS DE MILLE ANS

C'est avec une égale ardeur que les savants océanologues fouillent les abîmes des sept mers du monde pour en connaître parfaitement la flore et la faune. Chaque année, leurs difficiles recherches sont récompensées par des trouvailles curieuses et instructives. Pour ne citer qu'un fait, un groupe d'ichthyologistes, savants versés dans cette partie de la zoologie qui traite des poissons, en exploration sur les côtes des îles Hawaï, dans l'Océan Pacifique, trouvèrent dans les laves refroidies et durcies qu'une grande montagne volcanique, le Mauna Loa, avait crachées, des poissons de milliers de formes différentes. Parmi ceux-là s'en trouvaient que les pêcheurs et les savants amateurs de ces contrées n'avaient jamais vus. Il semble que cette faune grotesque soit ce qui reste d'anciennes familles de poisson qui existèrent il y a des centaines d'années.

Au nombre de ces poissons inconnus, mentionnons tout particulièrement un individu que ces ichthyologistes, en leur langue poétique, imaginée et remarquable surtout par sa simplicité... ont appelé *Peristedion Engyceros*! C'est un poisson qui porte deux cornes au-dessus de la bouche et une barbiche en plus. Des cornes et une barbiche, tout comme la plupart des hommes! La bouche de ces poissons est édentée. Au lieu de dents, ce sont deux autres cornes, mais plus petites, plus souples, celles-là, que portent ces individus. Ces cornes leur servent de moyens de défense.

L'un des plus beaux spécimens de poisson que l'éruption du volcan Loa a fait sortir de sa cachette est une espèce de poisson-papillon que les indigènes des îles Hawaï dénomment *Gihikihi*. Sa couleur, de son vivant, est jaune. Sa carapace est striée de bandes noires, jaunes et blanches. Sa tête tire sur le noir.



Le poisson de mille ans à la tête de bouc.

Mais tous ces poissons possèdent comme signe particulier une paire d'yeux démesurément ronds; de gros yeux noirs au regard fixe, comme le regard vitreux d'un mannequin. Est-ce donc que ces poissons, vieux peut-être de plusieurs siècles, se sont

agrandi les yeux à force de fouiller les ténèbres des'eaux où ils vécurent? Chose certaine, c'est que sans ces éruptions répétées de 1868-1887 et 1921, jamais les savants n'auraient découvert ces espèces de poissons. Pour notre part, nous ne nous en trouverions pas plus mal, mais les savants, nous dit-on, ont autant besoin de ces trouvailles que vous, lecteur, de pain pour vivre...

Cependant, il ne faut pas trop prendre à la légère ces nouvelles découvertes qui viennent d'être faites heureusement aux îles Hawaï. Les savants qui se sont rencontrés là prétendent que jamais, en ichthyologie, d'aussi importantes trouvailles n'ont été enregistrées.

LES CHAMPIONS AU JEU D'ECHECS

Un nouveau joueur d'échecs, M. Alekhine, fait parler de lui. Il joue à la fois contre douze adversaires différents et gagne les douze parties sans même regarder les échiquiers ni les pièces. Ce n'est pas la première fois que l'on cite de si prodigieuses habiletés. Nombreux sont les virtuoses célèbres depuis que le noble jeu, importé des Indes à travers l'Orient musulman, a pénétré en France à l'époque de Charlemagne!

C'est ainsi que l'on connaît, au temps passé, Gioacchino Greco, dit le Calabrais, qui fut le plus fort joueur de l'époque de Louis XIV; La Bourdonnais, un des maîtres du XVIIIe siècle; Philidor, surtout, qui tenait ses assises au café de la Régence et dont Voltaire et Diderot venaient admirer la science subtile.

Mais des hommes fort connus pour d'autres raisons ont pris plaisir, parfois, à se délasser aux échecs. Ainsi Robespierre qui fut longtemps un client assidu de ce café de la Régence déjà renommé pour les joueurs qui s'y rencontraient. Un jour qu'il s'y trouvait seul, sans partenaire, un jeune homme se présenta et vint s'asseoir devant sa table. C'était un garçon frêle, joli et imberbe. Il poussa hardiment une pièce. Robespierre fit de même et la partie commença.

L'homme de la Terreur perdit. De même il perdit la revanche et la belle. Quand ce fut fini, il s'écria:

—Je m'avoue vaincu. Quel était l'enjeu?

Et le jeune inconnu de répondre:

—La tête d'un homme. Je l'ai gagnée. Donnez-le-moi, et bien vite, car le bourreau la prendrait demain.

Puis il posa sur la table une feuille de papier sur laquelle était rédigé à l'avance l'ordre de levée d'écroû du comte de R..., enfermé à la Conciergerie. Robespierre, pris au dépourvu, signa, rendit le papier et demanda:

—Mais qui donc es-tu, citoyen?

—Dis plutôt "citoyenne"! répliqua l'autre. Car je suis une jeune fille, la fiancée du comte de R... Merci et adieu!

L'ORIGINE DU MOT "GUIGNOLEE"

Les historiens prétendent que les druides, ayant coupé la branche du parasite, s'écriaient: "Au gui! l'an neuf!"

Cette prétention des savants historiens est parfaitement ridicule et a dû germer dans l'imagination de l'un d'eux.

Ce mot doit venir de guignol, comme d'ailleurs guignolant.

LES FLEURS

Malgré toutes les attentions que les Occidentaux, c'est-à-dire les habitants de l'Europe et de l'Amérique, donnent depuis quelques années à l'art troublant de la parfumerie, ils sont loin de connaître tous les effets, toutes les sensations que les parfums et les encens peuvent produire sur les sens et sur l'esprit.

Les Orientaux vivent dans une atmosphère saturée de parfums. Des encens brûlent en permanence sur les autels des dieux, élevant vers les voûtes des nuages argentés, chargés d'une fragrance suggestive qui trouble l'imagination, intoxique l'âme et rafraîchit en même temps le corps.

Pour ces gens, le parfum est une branche de la connaissance humaine, un art et un plaisir extraordinaire!

Nous-mêmes, hommes et femmes, ne sommes-nous pas redevables de nos plus pures, de nos plus agréables sensations aux parfums des fleurs naturelles et aux parfums artificiels? Quand nous nous promenons dans un jardin, dans cette atmosphère chargée des délicates senteurs des fleurs, nous ne pouvons qu'aspirer fortement, à pleins poumons, cette fragrance subtile qui pénètre jusque dans notre âme. De tous nos sens, il n'en est pas qui puisse nous procurer plus de jouissances que l'odorat. Et c'est pourtant celui dont nous nous préoccupons le moins. Vivre au milieu des parfums rend l'âme plus heureuse et le corps plus dispos et plus sain.

Les parfums exercent certainement une action physique sur les individus.

Quand nous respirons une fleur des champs modeste ou une capiteuse fleur exotique, nous enflons nos poumons, nous inhalons cette odeur comme on fait par nécessité de l'eucalyptus. Ceci est déjà une excellente chose, aucun de nous ne faisant assez de mouvements et d'exercices respiratoires. Si l'air qui nous entoure était plus pur, plus agréable à respirer, nous le humerions mieux et ce faisant, nous développerions davantage nos poumons.

On ne doit pas oublier non plus que le goût des aliments est aussi une matière d'odorat, ou simplement d'odeur. Les aliments qui n'ont pas une odeur appétissante ne se digèrent pas aussi bien que ceux dont nous aimons le fumet.

Il n'y a réellement que quatre goûts: sucré, salé, aigre et amer. Le goût nous fournit donc directement ces quatre sensations, l'odeur, c'est tout et nous ne pouvons pas réellement trouver du plaisir à manger, si nous n'aimons pas l'odeur des choses que nous consommons.

L'air que nous respirons doit contenir une certaine quantité de parfum, que ce parfum vienne des fleurs ou d'autres sources. Manger devrait ainsi devenir un plaisir et non une habitude.

Naturellement, il ne faut rien exagérer et nous savons que l'odeur trop forte des roses ou autres fleurs dans une chambre à coucher peut asphyxier. Les historiens latins racontent que Néron et autres empereurs romains, pour tuer en beauté leurs cour-

tisans influents tombés en disgrâce les enfermaient dans une salle de festins dont le plafond s'ouvrait à un moment donné pour emplir la salle de roses. Les courtisans étaient trouvés morts le lendemain, asphyxiés sous ces fleurs.

Le simple fait de respirer une fleur ne nous rappelle-t-il pas à l'esprit les



souvenirs les plus charmants! La plus douce, la plus suggestive, la plus poétique de ces fragrances est celle des violettes. Ainsi fait le lilas qui fait revivre le printemps; le banc de pierre sous la tonnelle et l'homme aimé...

Chez les Perses et les Egyptiens, dans l'antiquité, les parfums jouaient un rôle considérable. A Ninive, à Babylone, à Athènes et à Rome, les fleurs étaient partout. Les grands thérapeutes Hippocrate et Galien les prescrivaient à leurs patients.

On raconte que le sultan Saladin, faisant son entrée dans Constantinople en 1157, fit laver à l'eau de rose les murs de la Mosquée d'Omar.

La chirurgie d'aujourd'hui a même utilisé les parfums. Pour enlever à l'anesthésie ce qu'elle a de répugnant, on vient de trouver une mixture nouvelle, faite d'éther et d'écorces d'orange. Le parfum grise le patient, alors qu'avant l'éther le dégoûtait.

"Say it with flowers", disent les Anglais, peuple qui aime les fleurs, les cultive et en orne intelligemment leurs maisons. Gagnez le cœur de votre amie avec des fleurs. Gardez avec des fleurs la joie et le bonheur dans votre foyer. Maris, n'oubliez pas que les épouses aiment autant les fleurs que les petites jeunes filles...

OHE! LES COQUILLES...

Les grands écrivains eux-mêmes sont à la merci des coquilles... Voyez celle-ci que nous retrouvons dans une page de Barbey d'Aurevilly:

"Son père mourut de cette nouvelle, comme on meurt tué d'un coup de fusil, tiré à bout portant."

Un peu plus loin:

"C'est ainsi que ce père, qui avait vécu avec "ses quatorze coups de couteau" (ses 14 fils morts) dans la poitrine, tomba achevé sous le quinzième".

Il fallut donc pour tuer cet homme robuste un coup de fusil, tiré à bout portant, et un coup de couteau!



Janon, gagnante de plusieurs premiers prix. Couleur jaune rayé pâle (light brindle).

LE CHIEN ET SES RACES

(Chien courant Wurtembergeois ou dogue allemand)

Ce chien est le plus grand, le plus courageux et le plus beau de tous les chiens à poil court et jouit d'une grande faveur comme chien de luxe.

Cette race a été élevée il y a plus d'un siècle à la cour de Wurtemberg pour la chasse au sanglier; de là provient le nom de "boarhound" qu'il a porté si longtemps. Ce chien est aussi connu sous le nom de grand danois, nom dont l'ont affublé des amateurs ignorant même les premières notions de l'évolution canine.

Pour ne parler que des prétendus experts anglais, il est prouvé qu'ils ont été forcés d'avoir recours aux juges allemands pour cette race dans leurs expositions canines.

Maintenant, se croyant capables de juger eux-mêmes ces races, ils ont adopté le Standard allemand, tout en y ajoutant des défauts de port, telle la cambrure forcée de l'arrière train du chien, à la manière du levrier anglais et du dogue danois.

Il faut et il est nécessaire pour l'avancement d'une race, que le Standard établi soit rigoureusement suivi par les éleveurs amateurs ou professionnels afin que la race conserve toutes ses particularités.

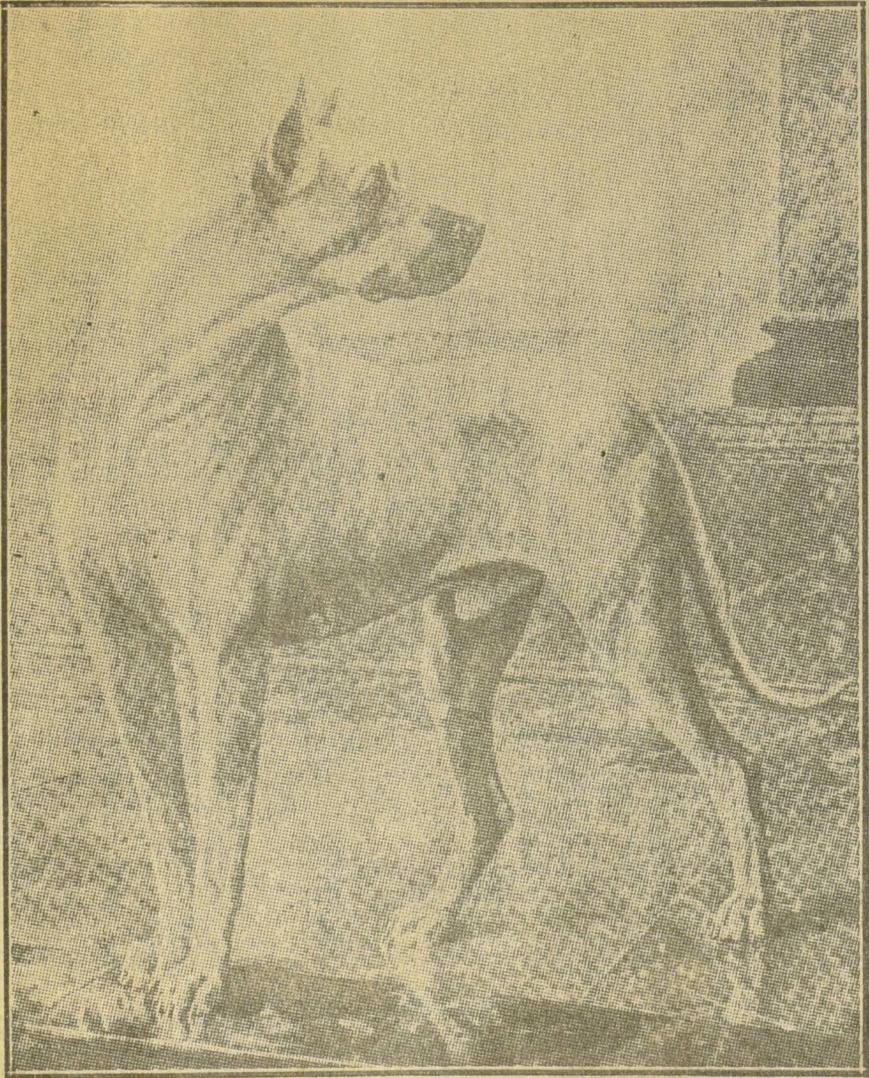
Malheureusement pour le dogue allemand, on lui a substitué le dogue danois par ignorance pour faire de l'élevage, croisant ces deux races qui à première vue, se ressemblent un

peu, mais qui sont très distinctes pour l'oeil exercé du connaisseur.

Les amateurs américains, un peu plus avisés, ont formé un club il y a quelques années, sous le nom de "Ger-

l'homme, en Amérique et un grand pas était fait pour bien faire connaître cette race.

Dans son livre intitulé: "The German Mastiffs or Great Dane", ce club



Sandor, jeune pôle. Un type irréprochable.

man Mastiffs Club of America", reconnaissant par là le nom et la provenance de cette race comme étant allemande. Justice était enfin rendue à cette race si précieuse de l'ami de

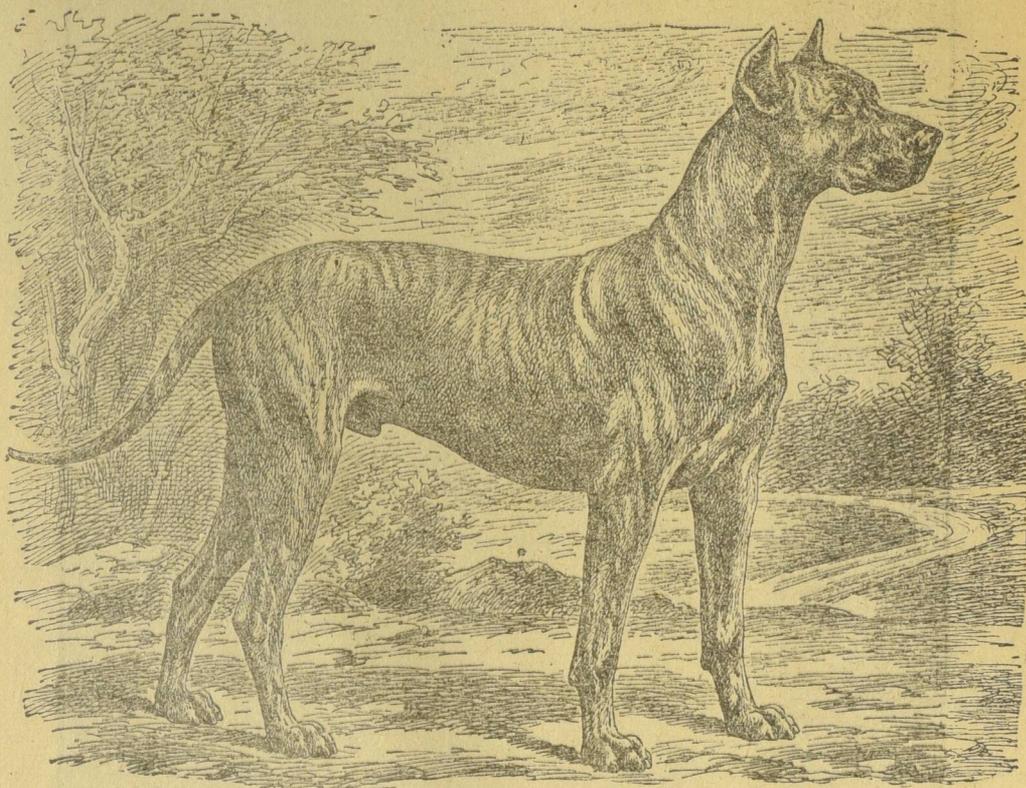
cite en première page le nom des plus éminents experts européens sur cette race et ce sont tous des allemands, à l'exception d'un qui est anglais, M. Vero Shaw.

Dans ce même livre les amateurs américains ont la franchise d'avouer leurs incompétences dans la matière, et à leur grande exposition canine tenue à Chicago au mois de mars 1890, ils avaient fait venir M. Hern Gustav Lang, de Stuttgart, Allemagne, pour juger cette race.

Mais aujourd'hui les choses ont un peu changé, ils ont appris à connaître

Quelques notes relativement à la compétence des juges ne seront certainement pas de trop.

Au printemps de 1895, à l'ancienne patinoire Victoria, avait lieu une exposition canine organisée par le Montréal Kennel Association dont j'étais membre. Parmi les sujets exposés il y avait dix à douze beaux dogues allemands classés sous le nom de grand



Brutus, jaune rayé de noir (dark brindle).

cette race; et il y a parmi eux des hommes capables de faire de bons juges. Antérieurement à dix à douze ans, je peux dire sans crainte qu'il était impossible de trouver un juge compétent pour juger cette race, dans toute l'Amérique (exception faite pour deux Montréalais, le docteur Wesley Mills et votre serviteur.)

danois. La plupart étaient de couleur bleue, à l'exception de deux couleur jaune rayé de noir comme le tigre royal. La classe des dogues anglais (English Mastiffs) chiens jaunes à masque noir, était représentée par deux sujets seulement. Ces deux classes étaient sous la juridiction d'un expert américain, (dont je fais le nom

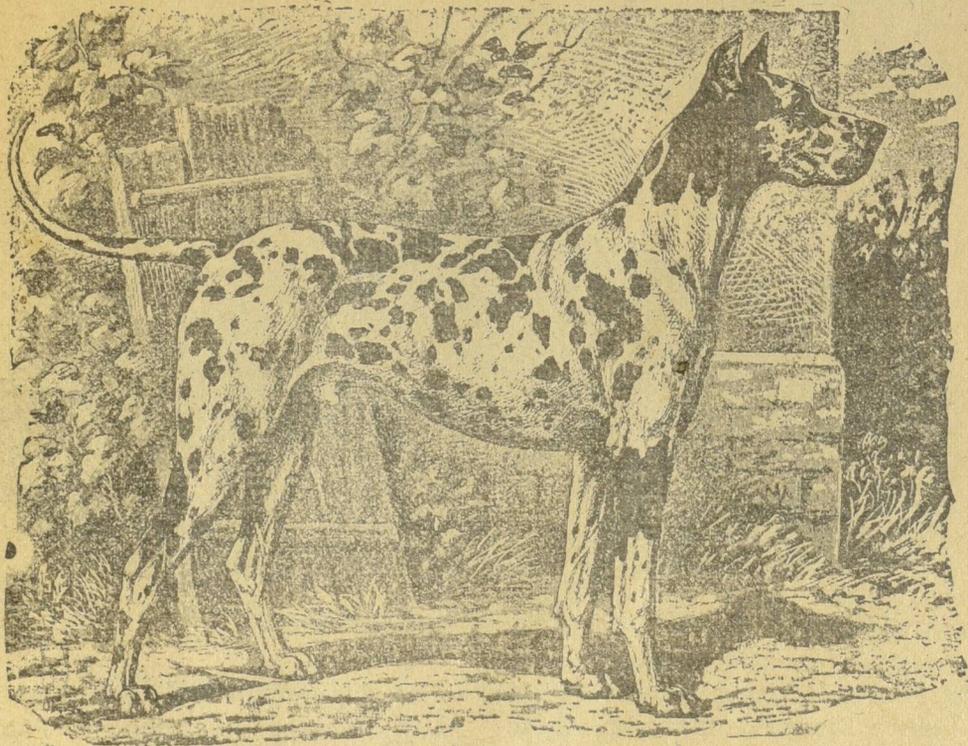
pour ne pas nuire à sa réputation, car il vient encore de nos jours juger dans nos expositions canines.)

Quand je dis que la classe des dogues anglais était représentée par 2 sujets, ce n'est pas exactement vrai; car un seul et beau sujet était exhibé et c'était "Max", une superbe bête de 32 pouces à l'épaule pesant 160 lbs., aux formes irréprochables, propriété

ne pâle, entré par erreur dans la classe des dogues anglais parce qu'il était de même couleur.

Son propriétaire, M. Octave Richard, ignorait le nom de cette race et croyait que son chien était un dogue anglais.

Lorsque j'ai constaté cette erreur de classement j'espérais la voir corrigée



César, blanc tacheté de noir.

de M. Joseph Bourque. Va sans dire que ce chien a enlevé le premier prix sans soulever aucune objection de la part du propriétaire de son concurrent.

L'autre sujet qui faisait si piètre figure aux côtés de ce molosse, était tout simplement un des plus beaux spécimens de la race des dogues allemands (grand danois) de couleur jau-

par le juge, mais son incompetence ne le lui a pas permis.

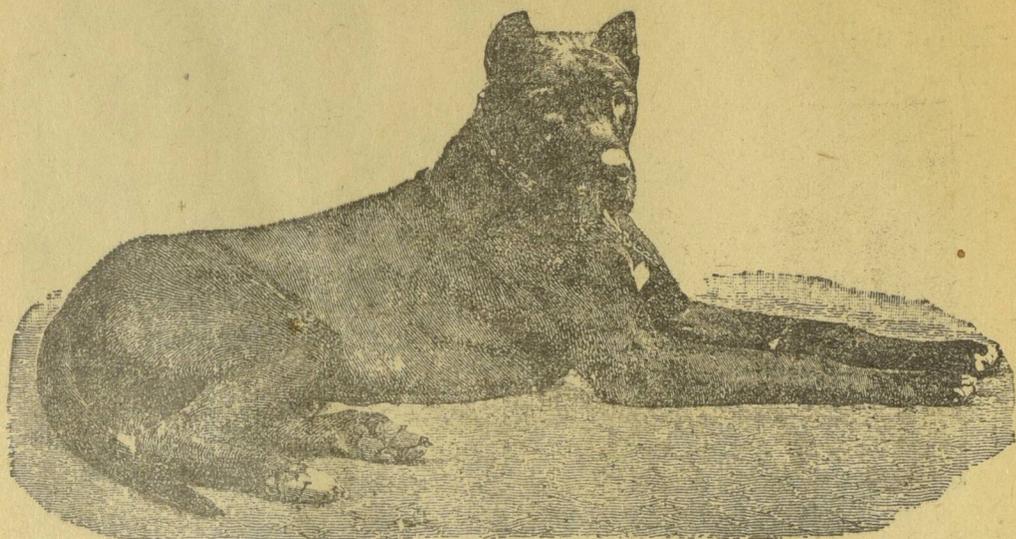
Les juges, généralement, jugent trop d'après leurs goûts personnels. Il est vrai qu'il est plus facile de suivre son goût que d'apprendre le Standard d'une race de chien pour bien la juger. Il y a même des experts qui prétendent juger toutes les races, ils sont certainement épatants ceux-là.

L'une de nos vignettes représente "Tyras", le célèbre dogue allemand bleu ardoise, donné à feu le prince Bismarck par l'ex-empereur Guillaume, lors de l'anniversaire de sa naissance, le 1er avril 1889.

Le chien "Tyras" devint fameux dans le monde entier à la suite d'un incident mélodramatique qui eut pu entraîner des complications diplomatiques inquiétantes et causer en plus la mort d'un haut personnage.

personnes présentes n'eurent le temps d'intervenir.

Le ministre s'en tira avec quelques bonnes éraflures. La conversation ne fut pas poursuivie plus avant. Le prince Gortschakoff prit congé de son hôte, humilié et furieux. Quant à Bismarck, bien que flatté de l'affection que lui portait son chien, il craignit que la fidélité extraordinaire de "Tyras" ne lui attirât de graves ennuis.



Tyras, couleur bleu ardoise, dit dogue de Bismarck.

Le Prince Gortschakoff était l'hôte du Prince Bismarck, dans les appartements de ce dernier, à Berlin. Le dogue allemand reposait aux pieds de son maître et suivait attentivement des yeux la conversation très amicale que tenait son maître avec le premier ministre de la Russie. A un moment donné, le dogue se méprit sur un geste du prince étranger et croyant la vie de son maître en danger, s'élança d'un bond sur le représentant du czar et le coucha par terre, tout cela si brusquement que ni Bismarck, ni aucune des

Le dogue allemand n'atteint son plein développement que vers l'âge de trois ans; il est d'une taille imposante, variant entre 30 à 36 pouces à l'épaule, pesant jusqu'à 180 lbs. Son port est fier, élégant et souple, comme on peut le constater par les illustrations. Sa couleur est bleu-acier, bleu noir dit dogue de Bismarck, jaune clair, jaune rayé de noir, comme le tigre royal, enfin blanc tacheté de noir; sa couleur peut varier encore tout en conservant la pureté de ses formes. Ce chien

est le plus fidèle compagnon des femmes et des enfants, gardien incorruptible, on peut lui confier la garde de sa maison sans crainte.

Mensurations et poids, minimum

Chiens: hauteur, 30 pouces, pesant 140 lbs.

Chiennes: 28 pouces, pesant, 120 lbs.

Chiens: longueur total du bout du nez au bout de la queue, 76 pouces.

Chiennes, 72 pouces.

Valeur des points pour juger, 100.

Tour de poitrine	36 pcs
Tour des reins	30 pcs
Tour des cuisses	20 pcs
Tour de l'avant-train	14 pcs
Tour de l'avant-train, parties inférieures	10 pcs

Les chiens qui sont plus grands et plus pesants doivent correspondre avec ces mesures, suivant leurs grandeurs et poids.

Il ne faut pas confondre cette race avec le dogue danois dont je donnerai une description dans un prochain numéro de "La Revue Populaire".

Albert PLEAU.



Zept, gagnant de plusieurs premiers prix et d'un championnat. Propriété de M. Thomas Pleau.

Standard (étalon)

Hauteur	30 pcs
Poids	140 lbs
Longueur du bout du nez à l'occiput	12 pcs
De l'occiput au milieu des épaules	14 pcs
Du milieu des épaules à la naissance de la queue	30 pcs
Longueur de la queue	22 pcs
Tour du museau	12 pcs
Tour du cou	22 pcs
Tour de la tête	22 pcs

AUSSI ROYALISTE QUE LE ROI

La ville de Biarritz élève un monument au royal visiteur qu'elle hébergera si souvent.

Le sympathique souverain aimait beaucoup se promener incognito dans les rues de la station balnéaire où on le prenait pour le plus authentique des Biarrots. La chronique rapporte qu'un jour, en pleine période électorale, il s'arrêta devant les affiches des candidats et prit à les lire un plaisir non dissimulé.

Il discuta même avec ses voisins, à tel point que l'un d'eux dit, désignant le monarque à l'un de ses camarades:

— Sûr que le bourgeois en paletot gris doit être un royaliste!

Edouard VII entendit, se retourna et, le sourire aux lèvres, avec ce fort accent anglo-saxon qui lui était familier, se contenta de répondre:

— Je porte donc mes opinions écrites sur mon vêtement?

LA FUNESTE PASSION DU JEU

Un nouveau jeu fait, en Chine, d'innombrables victimes

Les Chinois étaient réputés, jusqu'à présent, pour leur profonde et imperturbable sagesse. Or ne voilà-t-il pas que la raison de ce peuple si raisonnable est en train de sombrer dans un tourbillon de folie provoquée par le démon du jeu.

Il s'agit, en l'occurrence, d'un jeu nouveau dont personne, en Europe, ne soupçonnait l'existence et qui fut importé dans l'Empire du Milieu on ne sait d'où ni comment.

Mais ce que l'on sait parfaitement, ce sont les ravages qu'il a déjà produits parmi la population. Tous les Chinois, à quelque condition qu'ils appartiennent, se livrent avec fièvre à ses pratiques et y exposent jusqu'à leur dernière pièce de monnaie. Des sommes considérables sont engagées dans les parties. On a déjà constaté des ruines et des catastrophes.

C'est ainsi qu'à Shang-Haï, un caissier a dérobé à son patron 25,000 livres sterling, qu'il a perdues en deux heures. Dans d'autres villes, des joueurs enragés n'hésitent pas à commettre des abus de confiance pour satisfaire leur passion. Des plaintes ont été déposées, et de nombreuses arrestations ont déjà été opérées par la police.

Comme tous les jeux dangereux, celui qui fait fureur en Chine est fort simple. Les jeux compliqués ne sont accessibles qu'aux esprits scientifiques. Pour la moyenne des intelligen-

ces, il faut des combinaisons faciles à comprendre et à retenir. Voici, en quelques mots, celles qui apportent à leurs nouveaux adeptes un si pernicieux divertissement.

Ce jeu se joue avec des plaques rectangulaires en os, en émail ou en ivoire, noires sur l'une de leurs faces et blanches sur l'autre. Ces petits rectangles sont mesurés de telle sorte que, divisés par un trait médian, ils forment deux carrés parfaits.

Sur chacun de ces carrés, côté blanc, sont gravés en noir de tout petits godets ronds, dont le nombre varie suivant les carrés, de un à six. Toutes les combinaisons de un à six se trouvent donc reproduites sur les rectangles, depuis le double un jusqu'au double six. Il y a même des carrés entièrement blancs, ce qui donne un rectangle double blanc.

Le blanc étant, en Chine, la couleur du grand deuil, on peut se demander si les carrés blancs, et notamment le double blanc, ont, dans leur jeu, une signification sinistre. Il n'en est rien. Les blancs et les noirs qui alternent régulièrement sur les carrés sont le symbole des alternatives égales de la bonne et de la mauvaise fortune.

Le nombre des petits rectangles est de vingt-huit, et il s'agit de les placer de telle sorte que les carrés juxtaposés concordent par le nombre des petits godets noirs. Le dernier rectangle placé gagne.

Le véritable mot chinois est *Do-Minh-O*, mot, à vrai dire, intraduisible en français. Il semble pourtant que ce



Le type de la maison de feu chinoise.

soit quelque chose comme une exclamation de joie; car, chaque fois qu'un joueur gagne en plaçant son dernier rectangle, il pousse le cri: "Do-Minh-O!" Tous les autres joueurs y répondent immédiatement par une exclamation de dépit qui, celle-là, n'est intraduisible que dans le langage de la bonne compagnie.

Ce jeu donne lieu à quelques expressions qui, traduites en français, conservent un aimable pittoresque. Mélanger les rectangles avant de commencer la partie s'appelle "faire le ménage ou le salade". Pour stimuler le partenaire qui est premier à jouer, on lui dit: "A vous la pose!" Quand il manque des rectangles pour continuer de jouer, on les "pioche".

Tel est ce jeu qui, à première vue, semble innocent et débonnaire, et qui est, paraît-il, un des plus entraînants et des plus nuisibles qui soient. C'est pourquoi il faut espérer que le Do-Minh-O ne sera pas apporté en Canada par des voyageurs venant du Céleste Empire.

—o—

LA CANALISATION DU SAINT-LAURENT

Une délégation du Board of Trade et de la Chambre de commerce de Montréal ainsi que des délégués de différentes associations commerciales de la province de Québec se sont rendus auprès du gouvernement à Ottawa pour combattre le projet de canalisation du Saint-Laurent lancé par les Américains.

La principale raison invoquée contre ce projet est la perte, pour le Canada, du contrôle absolu du Saint-Laurent comme route navigable.

On a également fait remarquer qu'aucun estimé sérieux n'a été présenté relativement au coût de construction de ce canal, de Montréal aux grands lacs, et que, de plus, la situation financière du Canada ne permet pas au pays de s'engager dans une entreprise qui nécessitera des centaines et des centaines de millions de dollars.

Enfin, ont déclaré les délégués, si nous devons avoir une route fluviale entre les grands lacs et l'Atlantique, qu'elle soit entièrement canadienne, moins dispendieuse et plus courte, le canal de la baie Georgienne.

Ce projet de canalisation n'a pas tant pour but de développer la navigation sur le Saint-Laurent, que de créer des forces hydrauliques au bénéfice des Etats-Unis.

(Belgique-Canada.)

—o—

PENSEES

La devise de l'humanité est: "Plus loin"; c'est l'instinct qui la pousse en avant; l'absolu repos l'effraye.

Les idées sont comme les hommes; elles dépendent de l'état et de la place qu'on leur donne.

La complaisance est une monnaie avec laquelle le moins riche peut toujours payer son écot.

La pauvreté rend vicieux bien des gens qui n'ont pas la fermeté de la supporter avec patience.

On aime à donner des conseils et presque personne n'aime à en profiter.

Même en jouissant d'un bien, on regrette souvent le temps où l'on le désirerait.

LES VIENNOIS CREVENT DE FAIM

Affolés par la misère la plus abjecte, les pauvres de Vienne se soulèvent et envahissent les quartiers riches pour piller les maisons des étrangers et des profiteurs de la guerre. — On tue les chiens pour en faire de la saucisse.

Une émeute, provoquée par la misère et la faim, éclata à Vienne, au mois de novembre dernier, émeute, qui, mieux soutenue, eut pu chasser de l'ancienne cité impériale tous les étrangers qui y étalent une richesse facile et provoquante, grâce à la ridicule dépréciation de la couronne (monnaie autrichienne) et tous les nouveaux riches et profiteurs de guerre du pays.

La populace, composée d'hommes, de femmes et d'enfants en haillons, blêmes de privations et de rage, se rua sur les quartiers riches et envahit hôtels, restaurants et cafés. A coups de trique, ils firent voler en éclats les glaces des vitrines de grands magasins qu'ils dévalisèrent et dans les hôtels particuliers comme dans les hôtels publics, ils firent main basse sur l'argent et les bijoux. Le sang coula à flots. Les gendarmes purent difficilement protéger contre cette horde furieuse les profiteurs, les étrangers et leurs femmes.

Une riche étrangère et son chien excitèrent surtout la fureur de la foule. Cette étrangère, une danseuse millionnaire, qui vivait à Vienne depuis huit mois dans le luxe le plus insolent, était toujours accompagnée d'un

chien, un petit pékinois de quatre ans, payé \$1,500. Souvent, depuis son arrivée dans Vienne, ville qui n'a plus de chiens, tous ayant été tués pour faire de la saucisse, (parfaitement authentique), le pékinois avait attiré à sa maîtresse les insultes de la population.

Le jour où la foule des affamés viennois, incapables de supporter plus longtemps la vue des profiteurs et des étrangers—américains pour la plupart—qui se gorgeaient et faisaient bombance pendant qu'eux crevaient de faim, se précipita dans les rues pour tout saccager, cette danseuse, revêtue d'un manteau de fourrure, un oiseau de Paradis à son chapeau, les doigts et les poignets chargés de bagues et de bracelets, se promenait sur le boulevard à la mode, accompagnée de son chien.

Elle vit la foule s'élançant de son côté: "Fuyez, lui cria une femme, s'ils vous voient avec votre chien, aussi richement mise, ils vous tueront, c'est certain!" Un taxi passait; elle le héla. Mais le chauffeur, la voyant, se moqua d'elle et continua sa route.

La danseuse aperçut alors des gens bien mis se précipiter tête bêche dans des maisons. Elle voulut les suivre, mais la concierge lui ferma la porte au nez. Devant la horde qui avançait, elle songea tout de suite à son chien-chien et le prit sous son bras pour le protéger. Elle sortit alors de sa poche un petit drapeau de son pays, croyant ainsi effrayer ou faire reculer de respect ses assaillants. Ce geste eut au



contraire l'heur d'exaspérer les affamés viennois qui lui crièrent: "Qu'est-ce que vous avez, bande d'Américains, à venir ici manger notre pain avec vos dollars?"

"Tuez ce maudit chien!" criaient les autres. A ce moment, trois gendarmes survinrent qui écartèrent la foule.

Qui blâmer dans cette émeute, la foule ou cette insolente danseuse?

A Vienne, le peuple, depuis sept ans, n'a pas eu une goutte de lait naturel à donner à ses enfants, et le chien de cette étrangère était nourrie au lait de vache et à la viande fraîche, grâce à son immense fortune.

Les chiens, comme nous l'avons dit, ont complètement disparu dans Vienne. Durant la guerre, la plupart furent tués pour servir de nourriture, comme en Allemagne, d'ailleurs, les bergers et policiers exceptés. La plupart des citoyens viennois ne peuvent aujourd'hui garder un chien, parce que son entretien est trop coûteux. La couronne autrichienne qui valait 20 sous n'a plus aucune valeur. Il en faut 7,000 pour faire un dollar.

—o—

PENSEES

—

C'est dans le gouvernement républicain que l'on a besoin de la toute-puissance de l'éducation.

Nous ne devons lire que pour nous aider à penser.

La science, pour bien faire, il ne faut pas seulement la loger chez soi, il la faut épouser.—Montaigne.

La curiosité est le défaut d'un petit esprit qui ne sachant pas s'occuper, a besoin de s'amuser des occupations des autres.

D'OU VIENNENT LES CINQ MILLIONS DE CANADIENS-FRANÇAIS

—

Le maréchal Fayolle a publié dans la "Revue des Deux Mondes", le journal de la Mission française qui fut envoyée, l'an dernier, au Canada. Elle fut reçue à Québec par le maire qui lui présenta son dix-huitième enfant.

"Il faut s'arrêter un instant, dit le maréchal, sur l'extraordinaire fécondité des familles canadiennes. Les familles de quinze à vingt enfants ne sont pas exceptionnelles. Celles d'une douzaine se rencontrent partout : la moyenne est d'au moins six enfants par foyer. Le maire nous racontera, tout à l'heure, que les familles avec lesquelles il est le plus lié ont toutes de quinze à dix-huit enfants. Dernièrement, il assistait à une fête de famille où vingt-six enfants célébraient les noces d'or de leurs parents. Ceux-ci n'en avaient perdu aucun. Ils sont nombreux les villages où cent enfants portent le même nom... Les Canadiens obéissent à l'ordre "Croyez et multipliez".

Au point de vue démographique français, ajoute-t-il, il n'y a rien de plus beau et de plus reconfortant que l'histoire des Canadiens-français, rien qui prouve mieux la puissante vitalité de la race quand elle daigne vouloir. Les cinq millions de Canadiens-français, dont une partie colonisent le Nord-Est des Etats-Unis sans s'y laisser absorber, proviennent des 70,000 colons que la France de Louis XV dut abandonner aux Anglais en 1763.

—o—

Il n'y a point d'esclaves plus tourmentés que ceux de l'amour.

LE THÉ

Quand il fait chaud, il n'est pas hors de propos, me semble-t-il, de parler de l'oriental breuvage.

J'ai entendu dire que, dans les Flandres, la cafetière, en permanence tenue au chaud, est toujours prête à offrir une tasse de son odorant contenu. En Russie, surtout en Sibérie, et cela se conçoit dans un pays où le froid excessif impose la nécessité d'une énergique et constante réaction, c'est la même chose pour le thé.

Seulement, s'il n'y a à peu près qu'une manière de servir le café, il n'en est pas de même pour le thé qui se présente, chez nous, de différentes façons, suivant le goût particulier de chacun. Ainsi, les uns le préparent au citron, au vin, au lait; d'autres y ajoutent des confitures, des fruits. En Sibérie, où le thé bourré de pain est le fond de l'alimentation du peuple, on le combine encore parfois, d'après une mode tartare, avec du beurre, du sel, de la farine et du lait. Quand toutes ces denrées sont fraîches, le thé ainsi confectionné est fort agréable. Mais les Yakoustes et les Kirghis, qui sont les inventeurs du système, le trouveraient détestable appliqué de la sorte. Voici, d'ailleurs, comment ils procèdent : Dans un chaudron de cuivre contenant sept à huit pintes d'eau, ils introduisent cinquante grammes de "thé en brique" et quinze grammes de koudjir (sel produit par efflorescence dans les steppes); quand ce premier mélange a bien bouilli, on y ajoute du beurre ou de la graisse rances, de la farine et du lait—lait de

chamelle de préférence ou de brebis à défaut du premier—et cela à une saveur!... inutile d'insister!

Le thé, comme les excellents vins de France, a ses crus, résultant de la nature et de l'exposition du sol où il végète, comme de l'origine de l'arbuste. La façon dont ses feuilles sont récoltées, leur mode de dessiccation contribuent aussi pour une bonne part à la supériorité de ces crus dont quelques-uns sont en grande réputation auprès des connaisseurs.

Les cueillettes se font généralement de février à mai; la première, qui est la moins abondante, donne la qualité la meilleure. Cette qualité va en s'affaiblissant de cueillette en cueillette, tandis que, au contraire, la quantité augmente.

Les deux grandes désignations de thés, qui se subdivisent en différentes appellations, sont les THÉS VERTS et les THÉS NOIRS. Ces derniers sont ceux dont les feuilles ayant été livrées à la fermentation (ce qui, en effet, change leur couleur) sont ensuite rapidement séchées au four. Ce qui constitue les thés verts, c'est que là, les feuilles de l'arbuste ne sont pas soumises à la fermentation et que, aussitôt récoltées, elles sont lentement séchées au four, puis roulées avec la paume de la main, afin que l'on puisse les conserver dans un étroit espace où elles gardent tout leur arôme.

C'est à cette catégorie qu'appartient le fameux thé jaune, appelé aussi thé Impérial, car il est réservé aux empereurs de Chine et du Japon. Le tsar,

il est vrai, ne buvait que de celui-là, et on en trouve bien aussi un peu dans le commerce en Russie, mais son prix est tellement élevé que sa consommation, en dehors des trois empereurs, est assez bornée.

En Sibérie, dans les maisons simplement aisées, c'est faire un grand honneur à un invité que de lui servir une tasse de cette rare infusion tandis que les membres de la famille s'en privent. La discrétion, qui pousserait à refuser une telle attention, chagrinerait beaucoup ceux qui ont eu la délicate idée, car, à leurs yeux, ce serait montrer qu'on ne l'apprécie pas. Cela les priverait, en outre, du plaisir qu'ils éprouvent, dans leur sentiment de prévenante et affectueuse hospitalité, à s'entendre dire que nulle part on n'a bu du thé aussi excellent. Le tact consiste à comprendre les bonnes intentions des gens et à montrer que leur manifestation a charmé la personne qui en est l'objet.

Le Sibérien est franc; quand il offre, c'est de bon coeur, et la plus grande peine qu'on puisse lui faire, est, en le refusant, d'avoir l'air de douter de sa sincérité.

En Chine, par exemple, ce serait tout différent; on vous presse d'accepter, on y met une insistance qui va presque jusqu'à arracher vos vêtements si vous faites mine de vous soustraire par le départ à tant d'obstination, mais si, de guerre lasse, vous avez le malheur de fléchir, on vous jette à la porte comme un malotru.

Au Japon, la culture du thé impérial, qui se fait particulièrement aux environs de Meaco, dans le district d'Udsi, est l'objet de soins presque religieux. Autour des plants où sont installés les précieux arbustes, un large et profond fossé est creusé. Chaque

pied, isolé de son voisin afin que rien ne le gêne et que ses branches sacrées puissent être examinées en détail, est tous les matins nettoyé, débarrassé de tout ce qui pourrait nuire à ses aises. Les jardiniers, auxquels cette surveillance est confiée, ne doivent absorber aucune nourriture ayant une mauvaise odeur, dans la crainte qu'elle ne se communique aux feuilles, en altère et la santé et le parfum. Ces gens sont tenus de se laver les mains très fréquemment, bien que chaque matin on leur distribue une paire de gants neufs qu'ils doivent toujours porter quand ils approchent de leurs augustes élèves.

Le thé appelé "Perlé", qui est le rebut du thé impérial, fournit encore une liqueur de premier ordre. Cueilli au moment où ses petites feuilles, tout juste formées, sont encore recroquevillées, c'est cette particularité qui lui vaut le nom sous lequel il circule dans le commerce.

Le thé Hyson-Chulan qui, comme qualité, vient immédiatement dans les thés verts après le "Perlé" doit son parfum spécial, très apprécié de certains, à la présence de fleurs d'olivier odorant d'Asie, placées au fond des caisses d'emballage. C'est là une qualité qui ne résulte aucunement, on le voit, ni de l'espèce, ni des conditions de culture et de récolte.

En procédant du plus au moins dans le degré de réputation des thés verts, je citerai encore le thé Hyson, le thé Sou-La, celui qu'en Europe on appelle simplement le thé Vert et enfin le thé Hyson-Skin.

Je ne saurais trop dire, dans les thés noirs, quel est celui que les dégustateurs orientaux placent en première ligne. Peut-être est-ce le thé Pouchong ou Padre-Pouchong, qui est le

même que le thé Souchong, mais choisi dans la récolte avec des précautions si minutieuses que, à peine sur deux cents feuilles, en garde-t-on une pour le constituer.

Le thé Souchong, quoiqu'il soit légèrement inférieur au précédent, paraît pourtant être celui que préfèrent les Chinois. Ils en emportent de légères provisions, dans de petites bourses qui ne servent qu'à cela, quand ils se rendent dans les festins où ils sont conviés. Il est d'usage, dans ces circonstances, m'a-t-on dit, de confectionner son thé soi-même et de se le faire réciproquement goûter. C'est une sorte de concours qui passionne beaucoup l'amour-propre des Chinois de marque.

Le thé Pé-kac ou Pé-ko est celui que nous avons baptisé "thé à pointes blanches". En réalité, ce nom lui vient de ce que, choisi parmi les jeunes feuilles de la première récolte, recouverte encore d'un soyeux duvet blanc, il offre à la vue de petites pointes blanches, auxquelles s'ajouteraient aussi quelques fleurs de l'arbuste. Ce thé, en raison de ces circonstances, possède un arôme extrêmement acécentué qui lui vaut la préférence de quelques consommateurs.

Le thé Congo et le thé Bou, l'un après l'autre, terminent la liste des thé noirs; le thé Bou n'est que la réunion grossière de toutes les feuilles ayant quelque analogie avec celles du thé, qui ne figure dans ce mélange bizarre qu'en très faible quantité. Le tout s'amalgame, soumis dans les laboratoires à une haute température qui produit la fermentation. Ce thé se reconnaît à ses feuilles peu roulées, brisées, poudreuses. Son infusion, d'ailleurs, n'est que fort médiocrement parfumée.

D'autres thé peu connus des Européens, car ils se consomment presque exclusivement sur place, sont: le thé en boules, produit très ordinaire auquel l'agglomération donne la forme d'une petite noix; le thé aggloméré, qui est une masse cubique dont les peuples de l'Asie centrale font une grande consommation (ses morceaux ont un peu, moins le luisant, l'aspect de la houille); enfin, le thé en briques dont nous avons déjà parlé. On le compose dans la Chine septentrionale, avec les feuilles d'un arbuste sauvage qui ressemble au merisier, échaudées, puis humectées avec la partie séreuse du sang des moutons. On en fait des carrés, à peu près de la forme et de la dimension d'une brique, que l'on durcit en les mettant sous presse et en les faisant sécher à une température moyenne. Parmi les Orientaux qui aiment assez faire le commerce par voie d'échange, ces briques se donnent comme monnaie, et chacune d'elles représente environ dix à douze francs. Indépendamment des Yakoustes et des Kirghis, les Kalmoucks et les habitants des provinces d'Astrakan font usage de ce thé peu savoureux, mais relevé par l'accommodage que j'ai décrit plus haut.

Un peu d'histoire:

Il est presque inutile de dire que l'Extrême-Orient est la patrie du thé. Sa culture et son usage y remontent à la plus haute antiquité. En Europe, où, malgré quelques tentatives d'acclimation, on n'est parvenu à l'utiliser que comme arbuste d'agrément dans nos jardins, l'habitude de sa consommation est de date relativement récente. Ce sont les Hollandais les premiers, qui, vers le commencement du XVII^e siècle, par le fait de leurs relations commerciales avec les Chinois et les

Japonais, apprécièrent les qualités d'une boisson complètement ignorée chez eux, et essayèrent d'abord, sans grand succès, d'en introduire la coutume. Peu à peu, cependant, elle se répandit parmi les populations maritimes, et l'Angleterre suivit l'exemple de la Hollande. On vit alors s'établir, dans les deux pays, des débits où l'on ne consommait que du thé. L'Allemagne se mit un peu dans le mouvement, mais la France, habituée à son vin clair et, au café, très en faveur déjà, ne considérait pas autrement la nouvelle boisson que comme une soeur de la bourrache ou du tilleul, à classer seulement parmi les tisanes. Ce ne fut qu'au XIX^e siècle que l'on adopta le thé en France, et encore cela fut-il bien plus par genre que par goût réel.

Alors on donnait "des thés" qui n'étaient que prétexte à un grand déploiement d'élégance, car beaucoup d'accessoires, gâteaux, viandes froides, liqueurs, fruits, vins fins, le tout présenté en de brillants cristaux, dans des porcelaines de prix, sans oublier la luxueuse argenterie, escortaient la boisson, nouvelle venue, à laquelle pourtant on reconnaissait une chatoyante couleur dorée et une petite saveur exotique, point à dédaigner du tout.

Aujourd'hui, le thé est dans toutes les habitudes en France. On rend grâce à ses multiples mérites. Très en faveur auprès des mondaines, il est, en outre, apprécié des familles, pour les services qu'il rend à la santé de chacun, et c'est unanimement que l'on reconnaît enfin qu'il réunit l'utile à l'agréable.

Qui donc a dit que la justice n'était pas de ce monde?

LA DISTRACTION EST AUSSI UTILE QUE LE SOMMEIL A CELUI QUI TRAVAILLE

Combien de fois, au cours de votre vie, avez-vous entendu des gens auxquels vous conseilliez de prendre un peu de repos ou de plaisir, vous répondre: "Je suis trop occupé pour prendre des vacances, je ne trouve même pas le temps de me distraire un peu."

Or repos et plaisir sont aussi nécessaires à qui travaille beaucoup que sommeil et nourriture et la réponse ci-dessus équivaut à celle-ci: je suis trop occupé pour dormir, ou: je ne peux pas trouver le temps de manger.

Il serait désirable que chacun se persuadât de ceci: l'homme qui ne se repose pas plusieurs jours consécutifs pendant le courant de l'année, ou tout au moins qui n'a pas le temps de faire autre chose que son travail habituel prendra bientôt des vacances forcées, peut-être plus longues qu'il n'aurait voulu et à un moment où cela ne conviendra ni à lui-même ni à ses affaires.

Un des professeurs de violon les plus connus de New-York disait toujours qu'il était trop occupé pour prendre des vacances. Pendant plusieurs années, il ne prit d'autre congé que celui du repos dominical. En pleine saison de travail, il dirigeait un jour une classe d'élèves, quand il eut un transport au cerveau et soudain s'abattit. Quand on le releva, il avait le bras droit paralysé. Et jamais plus il ne lui fut possible de reprendre son violon.

"La distraction est aussi nécessaire que le sommeil", écrit et répète le docteur Toulouse. Si vous travaillez d'une façon intense, prenez des vacan-

ces, et pendant le cours de l'année, lirez-vous fréquemment à des occupations différentes de celles qui exigent le maximum de votre temps et de votre énergie.

C'est la seule façon de délasser votre esprit. Il ne faut pas que l'esprit tourne constamment dans le même cycle, soit préoccupé des mêmes idées le jour et la nuit."

C'est pour arriver à ce résultat que les heures de classe des écoliers sont coupées par des récréations, que les hommes qui travaillent du cerveau devraient tous pratiquer des sports ou se livrer à des travaux manuels.

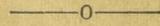
Les Anglais l'ont très bien compris. Et c'est pour cela qu'ils ont institué la semaine anglaise que, dans beaucoup d'administrations françaises on a déjà adoptée.

La diversion dans les occupations est donc une nécessité si l'on veut bien se porter. Il faudrait tâcher de se divertir en plein air.

Le docteur Toulouse, que nous citerons encore, se rend compte que c'est au théâtre qu'un grand nombre de citoyens vont chercher la distraction nécessaire. Il ne le trouve pas mauvais, mais souhaiterait une pièce avec de courts entr'actes, ce qui donnerait la possibilité de quitter le spectacle à dix heures. "Quatre heures de spectacle, c'est trop, dit-il. Au lieu d'être un délassement, c'est un surcroît de travail qu'on s'impose."

Et il faut un spectacle léger, amusant, un vaudeville, une opérette; rien qui oblige à un effort de pensée. "Imaginez, dit le docteur Toulouse, une sorte de casino où il y aurait plusieurs petites scènes, sur lesquelles on donnerait musique, drame, pantomime; chacun pourrait trouver à satisfaire son désir du moment, on pourrait y

rester une demi-heure ou davantage, suivant son caprice. "Ce serait là une bonne façon de donner à l'esprit, sans tension ni fatigue, la distraction dont il a besoin."



LES SOLDES ET BONIS MILITAIRES

Afin de placer la discussion sur un terrain bien défini, le "World", de New-York, publie un tableau comparatif des soldes et bonis touchés par les soldats des Etats-Unis, de la Grande-Bretagne, de l'Italie, de la France et du Canada.

Ce tableau fait voir que ce sont les soldats canadiens qui ont été traités avec le plus de libéralité. Dans la comparaison des chiffres, il faut cependant tenir compte du fait que la période de service n'a été que d'un an, sept mois et cinq jours pour les Etats-Unis, tandis qu'elle a été de trois ans et demi pour l'Italie, et de quatre ans et trois mois pour l'Angleterre, la France et le Canada.

La solde militaire, par année, s'établissait à \$14.60 en Italie, à \$17.25 en France, à \$134.40 en Angleterre, à \$396.00 aux Etats-Unis, et à \$401.50 au Canada. La gratification que chacun de ces pays a payée en plus à ses soldats a été de \$60 aux Etats-Unis, de \$25 à \$145 en Angleterre, de \$46.46 en France, de \$157 à \$314 en Italie, et de \$280 à \$600 au Canada.

Environ 370,000 soldats canadiens ont touché une gratification supplémentaire à leur solde régulière. Et la somme globale déboursée à cette fin par le gouvernement canadien s'est élevée à 170 millions de dollars.

LES SOEURS SIAMOISES

Les soeurs siamoises José et Joséfa Blazek sont mortes tout récemment à une heure d'intervalle.— Malgré toutes les instances des sommités médicales du monde entier, elles refusèrent d'être séparées l'une de l'autre par une opération qui leur eut permis de vivre comme deux êtres conformés normalement.

Le monde savant attend avec impatience, depuis quarante ans, la mort de l'une des fameuses "soeurs siamoises", Rosa et Josefa Blazek. Ces deux soeurs meurent, et les savants sont frustrés de leur plus beau sujet d'étude.

Ces deux femmes extraordinaires, qui vivaient à Chicago, se sont éteintes, en effet, il y a trois mois, à une heure d'intervalle, et des considérations sentimentales ont empêché les savants chirurgiens et autres physiologistes de se payer une magnifique expérience qui eût éclairci à jamais le cas des frères ou soeurs siamois à venir.

Nulle part au monde ne s'étaient jamais trouvés deux êtres humains aussi inséparablement unis et en même temps, malgré leur déformation congénitale, aussi robustes, aussi normaux, pourrions-nous même dire.

La nature avait greffé deux vies à la même épine dorsale. Partout où voyagèrent ces deux femmes, ces deux jumelles non pas seulement de ressemblance, mais de corps, puisque les deux se partageaient des membres

communs, elles furent soumises à l'examen des savants.

Serait-il possible, se demandaient tous ces hommes de science, de couper le lien qui unit si étroitement ces deux créatures et de préserver la vie à l'une d'elles, sinon aux deux?

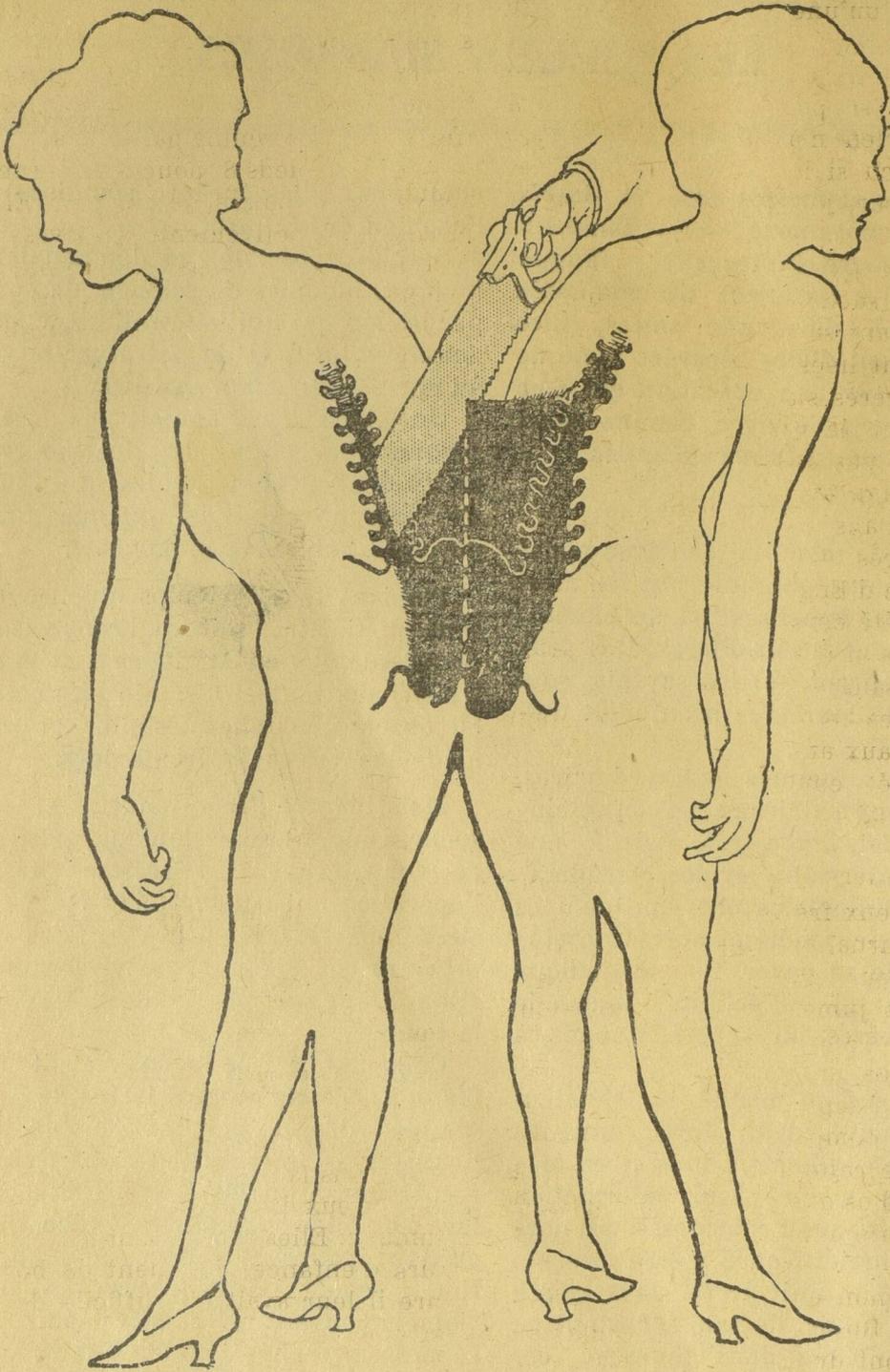
Une idée fixe hantait les deux soeurs. Quand l'une de nous mourra, se disaient-elles, il faudra que l'autre, presque aussitôt, quoique bien portante, subisse le même sort.

Pendant tout le temps qu'elles firent du théâtre, soit en France, soit en Allemagne, en Angleterre, et finalement aux Etats-Unis, elles restèrent en observation chez les plus grands médecins de ces différents pays.

Mais bientôt l'une mourut et sa soeur, malgré la pression qui fut exercée sur elle, refusa de se soumettre à l'opération qui eut fort bien pu réussir. Au lieu de consentir à se faire séparer de sa soeur et de vivre ainsi, elle préféra suivre cette dernière dans la tombe.

Celle qui survécut ainsi avait un fils qui ordonna aux médecins de suivre les ordres de sa mère. Ainsi la délicatesse de la mère et l'obéissance respectueuse du fils à ses désirs enleva à la Science la plus belle occasion qu'il fut jamais de trancher cette question, à savoir si deux frères ou soeurs siamois peuvent vivre, après avoir été séparés, arrachés l'un de l'autre par les moyens chirurgicaux.

C'est ainsi que quinze minutes après la mort de Joséfa Rosa commença à



Vignette montrant grosso modo comment les chirurgiens entendaient disjoindre les deux soeurs siamoises.

faiblir et qu'une heure plus tard, elle était morte.

Rosa préféra mourir que de vivre seule, de supporter cette solitude à laquelle rien n'avait pu l'habituer, ayant vécu si longtemps, au crochet de sa soeur, jour et nuit, toujours et partout.

Parlant de leur étrange "relation", l'une des soeurs, Rosa, disait quelque temps avant sa mort: "Nous sommes vitalement liées l'une à l'autre comme les frères siamois, Chang et Eng. Chang eut la pneumonie, mais Eng n'en fut pas affecté. Mais l'état de Chang s'aggrava et il en mourut. Eng le suivit dans la tombe, quelques minutes après qu'il eut succombé, mais l'autopsie d'Eng a prouvé que lui n'avait pas été emporté, comme son frère, par la pneumonie. La circulation de leur sang était commune, si bien que toutes leurs artères se reliaient les unes aux autres. Le sang blanc, le sang figé, empoisonné, de Chang mort, s'infiltra dans les artères d'Eng et empoisonna son sang.

Nous sommes liés sans espoir comme ces deux frères."

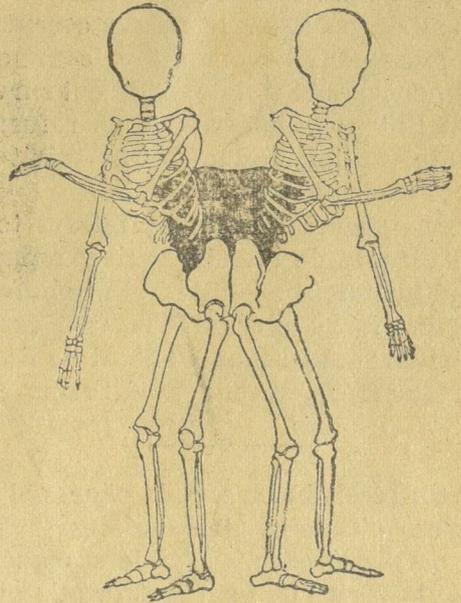
Un journal français faisait l'étude suivante sur les deux soeurs en question: Ces jumelles ont chacune leur colonne vertébrale à un certain point dans le dos, un peu plus bas que l'aisselle. A la septième ou huitième vertèbre, en comptant par le bas, les colonnes se rejoignent par un pont de chair et d'os qui a trente-sept pouces de circonférence. Si l'on pince quelque endroit de ce pont qui sert de trait-d'union entre les deux soeurs, Joséfa et Rosa le sentent. Si vous pincez le pont du côté de Joséfa seulement, Rosa ne reçoit pas la sensation. Leurs corps se présentent à un angle de 45 degrés. Elles peuvent aisément

se regarder dans les yeux et même s'embrasser.

Chacune d'elles a tous les organes d'une femme normale. Leurs intestins seuls sont réunis par le bas.

Rosa a 4 pieds 8 pouces et sa soeur Joséfa a un pouce de moins. Elles pesaient collectivement 210 livres.

L'une des soeurs se maria et eut un enfant, un garçon qui a survécu à sa mère et à sa tante, et qui aujourd'hui est âgé de douze ans et se porte très bien.



Photographie obtenue par la radiographie montrant comment les deux épines dorsales des soeurs jumelles étaient jointes par une rigide excroissance d'os.

Les soeurs siamoises aimaient à raconter dans la plus stricte intimité les plus curieux incidents de leur vie commune. Elles rappelaient leurs souvenirs d'enfance, comment de bonne heure il leur avait été difficile de se "faire une raison" sur leur difformité. Puis, toutes deux ayant un très bon caractère, avec l'âge, elles en étaient arrivées à très bien s'entendre et même à s'aimer profondément.

C'est ainsi qu'elles apprirent à rire elles-mêmes des milliers de petits ennuis auxquels leur condition spéciale les soumettait. Ainsi, dans le bain, ne pouvant s'y mettre deux, elles se lavaient chacune à son tour. Elles s'habillaient de vêtements communs jusqu'à la ceinture et partageaient heureusement sur les toilettes des goûts identiques.

S'étant aimées de la sorte pendant leur vie, elles ne voulurent pas être séparées par la mort et avaient fait le voeu de partager le même cercueil. Comme nous l'avons dit au commencement de cet article, celle qui survécut tint sa promesse et en refusant l'intervention des médecins suivit de près sa soeur dans la tombe.

Les soeurs Blazek, en faisant tous les cirques du monde, avaient amassé une fortune rondelette qui se chiffrait à leur mort à plus de \$200,000. Leurs héritiers sont Franz, l'enfant de Rosa, et leur frère, aussi appelé Franz.

—o—

On ferait beaucoup de choses si on en croyait moins d'impossibles.

La gloire est plus faible à acquérir que la vertu: on peut arriver à la première en combattant ses semblables; on n'atteint la seconde qu'en se combattant soi-même.

Le progrès, c'est le développement graduel de la puissance de l'homme sur la matière; c'est surtout le développement de sa moralité.

N'ayez qu'un petit nombre d'amis. Sachez supporter leurs imperfections comme ils supportent les vôtres à votre insu. Aimez-les sincèrement. Soyez-leur fidèles.

Défendons-nous du mépris de l'humanité par le souvenir des hommes qui ont été grands et bons.

LE GENIE DE MOLIERE

Molière a été l'un des plus remarquables artisans de l'art dramatique. En effet, si l'on considère la succession de ses pièces pendant les quinze dernière années de sa vie — Molière mourut à l'âge de 51 ans, comme Shakespeare — si l'on analyse bien les uns après les autres ses trente ouvrages, on se rend compte ainsi de la profondeur et de la diversité de son génie. Il ne fut pas toujours un ouvrier irréprochable; il entortilla quelquefois ses intrigues avec une brusquerie inattendue, mais il sut toujours où il allait; il sut toujours susciter, retenir et accroître l'intérêt de ses spectateurs. Il a pu emprunter à ses prédécesseurs et à ses contemporains, comme fit abondamment Shakespeare d'ailleurs, mais ce qu'il prenait aux autres, il le faisait sien par le tour d'esprit et l'imagination. Il donnait à toutes ses oeuvres la marque unique de son talent. Sur la monnaie des autres, il imprimait son effigie et sa légende. Son oeuvre comprend en tout trente pièces de théâtre.

—o—

AU CASINO

Un monsieur, quittant une table de baccara, pose sur un canapé son chapeau rempli d'or, pour compter son butin.

Un vieux joueur, décaqué, s'adressant au propriétaire du chapeau, de l'air le plus piteux:

—Pardou, monsieur, vous ne pourriez pas me donner l'adresse de votre chapelier?

UNE GRANDE OFFRE AUX HERNIEUX

10,000 PERSONNES QUI SOUFFRENT DE LA HERNIE RECEVRONT PLAPAO A L'ESSAI ET LE LIVRE DE M. STUART SUR LA HERNIE ABSOLUMENT GRATIS.

Cette offre généreuse est faite par l'inventeur d'une merveilleuse méthode opérant "nuit et jour" qui rétablit et fortifie les muscles relâchés et ensuite supprime tout à fait les bandages douloureux et la nécessité de dangereuses opérations.

RIEN A PAYER

Pour 10,000 malades qui écrivent — M. Stuart enverra une quantité suffisante de Plapao sans frais pour vous permettre d'en faire l'essai. Vous ne payez rien pour cet essai de Plapao.

JETEZ VOTRE BANDAGE

Vous savez par votre propre expérience, que c'est seulement un faux soutien contre un mur tombant et que cela affaiblit votre santé, parce que cela retarde la circulation du sang. Pourquoi donc continuer à le porter ? Voici un meilleur procédé dont vous pouvez vous assurer sans frais.

EMPLOYE DANS UN DOUBLE BUT

Premièrement: Le plus important objet du PLAPAO-PAD est de conserver toujours appliqué aux muscles relâchés le remède appelé Plapao qui est de nature contractive, et dont le but à l'aide des ingrédients de la masse médicamenteuse est d'augmenter la circulation du sang afin de revivifier les muscles.

Deuxièmement: Adhérent de lui-même dans le but d'empêcher le tampon de glisser, c'est une aide importante pour maintenir la hernie qui ne peut être contenue par un bandage.

Des centaines de gens, vieux et jeunes, ont affirmé sous serment devant un officier qualifié, que le PLAPAO-PAD a guéri leur hernie—certains cas étant des plus graves et des plus anciens.

ACTION CONTINUELLE NUIT ET JOUR

Une condition frappante du traitement PLAPAO-PAD est le temps relativement court pour en obtenir des résultats.

C'est parce que son action est continuelle—nuit et jour pendant les 24 heures entières.

Il n'y a pas d'inconvénient, pas de gêne, pas de douleur. Cependant minute par minute—pendant votre travail quotidien—même pendant votre sommeil—ce merveilleux remède infuse invisiblement une nouvelle vie et une nouvelle force dans vos muscles et les met en état de maintenir les intestins en place sans le support artificiel d'un bandage ou de tout autre procédé.

LE PLAPAO-PAD EXPLIQUE

Le principe d'après lequel le Plapao-Pad fonctionne peut être facilement démontré par la gravure ci-jointe et la lecture de l'explication suivante:

Le PLAPAO-PAD est fait d'une partie forte et flexible "E" qui s'adapte aux mouvements du corps et est parfaitement confortable à porter. Sa surface intérieure est adhésive (comme un emplâtre adhésif, bien que complètement différente) pour empêcher le tampon "B" de glisser et de se déplacer.

"A" est une extrémité élargie du PLAPAO-PAD qui couvre les muscles atrophiés et affaiblis et les empêche de se déplacer plus loin.

"B" est un tampon convenablement fait pour fermer l'ouverture herniaire et empêcher la saillie des intestins. En même temps, ce tampon forme réservoir.

Dans ce réservoir est placé le merveilleux remède absorbant-astringent Plapao. Dès que le remède est échauffé par la chaleur du corps, il devient soluble et s'échappe à travers la petite ouverture marquée "C" et est absorbé par les pores de la peau pour

fortifier les muscles affaiblis et effectuer la fermeture de la hernie.

"E" est l'extrémité du PLAPAO-PAD qui s'applique sur les os des hanches—partie du squelette qui domine la solidité et le support nécessaire au PLAPAO-PAD.

FAITES LA PREUVE A MES FRAIS

N'envoyez pas d'argent. Je veux vous prouver à mes frais que vous pouvez guérir votre hernie et quand les muscles affaiblis auront recouvré leur élasticité et leur force, et quand l'horrible sensation de "pesanteur" sera bannie sans retour, alors vous connaîtrez que votre hernie est guérie — et vous me remercirez sincèrement pour vous avoir conseillé si fortement d'accepter

MAINTENANT le merveilleux remède gratuit. Et "GRATUIT" signifie **GRATUIT** — ce n'est pas un envol "C.O.D." ou un essai douteux.

ECRIVEZ AUJOURD'HUI POUR L'ESSAI GRATUIT

Acceptez cet "Essai" gratuit aujourd'hui et vous serez heureux pendant votre vie d'avoir profité de cette opportunité. Ecrivez une carte postale ou remplissez le coupon aujourd'hui et par le retour de la malle, vous recevrez l'essai gratuit du Plapao avec un livre de M. Stuart sur la hernie contenant toute information au sujet de la méthode qui a eu un diplôme avec médaille d'or à Rome et un diplôme avec Grand Prix à Paris. Ce livre devrait être dans les mains de tous les hernieux. Si vous avez des amis dans ce cas, parlez-leur de cette offre importante.

10,000 lecteurs peuvent obtenir le traitement gratuit. Les réponses seront certainement considérables. Pour éviter un désappointement, écrivez **MAINTENANT**.

COUPON

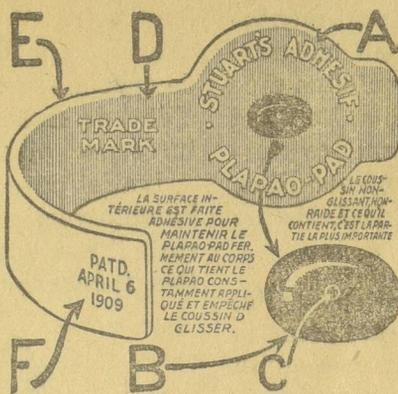
PLAPAO LABORATORIES, Inc.,
2667 Stuart Bldg., St-Louis,
Missouri, U. S. A.

Monsieur.—Veuillez m'envoyer Plapao à l'essai et le livre de M. Stuart absolument gratuits.

Nom

Adresse

Le retour de la malle apportera l'essai gratuit de Plapao.



LA VIE DES ARAIGNEES

La superstition populaire a classé les araignées en deux espèces: l'araignée du soir, dont l'apparition est d'un heureux présage, et l'araignée du matin, qui semble à beaucoup de personnes sensibles une déléguée de l'enfer.

Plus précise, et moins sentimentale, la science nous donne sur les araignées et le genre de vie qu'elles mènent de bien curieux détails. En voici quelques-uns qu'un vieil ami des araignées, qui a beaucoup vécu avec elles, nous a transmis pour les lecteurs de la "Revue Populaire":

La partie antérieure du corps de l'araignée contient en une seule pièce la tête et le thorax, c'est pour cela qu'on l'appelle le céphalothorax, la seule séparation qui se voie extérieurement est une petite rainure allant du milieu du dos aux attaches des pattes.

Dans le milieu du céphalotorax se trouve d'ordinaire une sorte de dépression sous laquelle est un muscle mouvant, les suçoirs par lesquels la nourriture est introduite dans la bouche.

Aux flancs du thorax sont quatre paires de pattes et une paire de mandibules.

Les pattes ont sept articulations: le coxa, l'épais basal ayant peu de mouvement, le trochanter qui se meut très librement sur la fin du coxa, le fémur se mouvant dans toutes les directions, la plus grande articulation de la patte, la patella se mouvant à la fin du fémur, le tibia étroitement joint à la pa-

tella, le métatarse et la tarse se mouvant ensemble à l'extrémité du tibia.

Les mandibules sont très rapprochées et placées sur le devant de la tête; elles ont deux articulations très fortes à la base se terminant en griffes aiguës et déliées. Ces griffes ont à leur extrémité un petit trou servant d'issue au poison secrété par une glande spéciale; ce poison tue ou met hors d'état de se défendre les insectes capturés par l'araignée.

L'effet de ce poison sur l'épiderme humain varie selon les individus: souvent il est absolument nul, quelquefois, il occasionne une douleur ou tout



au moins une démangeaison semblable à celle produite par la piqûre d'un moustique ou d'une abeille, mais il est arrivé qu'il a causé de sérieuses inflammations qui ont duré très longtemps.

D'ailleurs, l'araignée mord rarement et seulement pour se défendre, les morsures qu'on lui attribue communément sont d'ordinaire l'ouvrage d'autres insectes.

Les yeux, ordinairement au nombre de huit, se trouvent sur l'avant de la tête, ils diffèrent de dimensions et

MAINTENEZ VOTRE SANTÉ

NE LAISSEZ JAMAIS FAIBLIR VOTRE SYSTEME.
SOYEZ TOUJOURS DISPOS.

Tant que vous conserverez vos forces et votre santé, il est presque impossible de contracter un rhume ou toute autre maladie contagieuse.

N'attendez pas que votre système soit affaibli. Dès que vous sentez que vous n'êtes pas dispos commencez par fortifier votre système en prenant du Carnol. Cette recommandation s'applique spécialement aux enfants qui sont incapable de se soigner convenablement eux-mêmes. Il est important de remarquer que le Carnol a un goût délicieux.

Le Carnol est la préparation idéale dans tout dépérissement. Il est excellent contre l'anémie, la consommation et, en général toutes les maladies qui détériorent l'organisme, par suite de mauvaise alimentation, d'insuffisance et de pauvreté du sang. Le Carnol nourrit à la fois les nerfs et le corps. Une augmentation de poids en résulte, et le système entier est fortifié.

Le Carnol a une valeur toute spéciale dans le traitement de toutes les affections nerveuses, marquées par l'affaiblissement des forces vitales et causées ordinairement par le surmenage mental et physique et par la prostration nerveuse.

Carnol a donné d'excellents résultats comme remède dans le rachitisme, cette maladie commune aux enfants sous-alimentés et aussi dans d'autres maladies.

Le Carnol est composé de ce merveilleux tonique des nerfs que sont les glycérophosphatés. Le monde entier les connaît communément sous le nom de Sels Sanguins. Le Carnol est le meilleur tonique du sang et des nerfs découvert jusqu'ici. Il contient aussi à l'état soluble, les propriétés nutritives du bœuf frais qui nourrissent et stimulent l'organisme.

Il contient en outre de l'extrait d'huile de foie de morue, débarrassé de tous ses éléments répugnants et de son mauvais goût.

Le Carnol est en vente chez votre pharmacien. Si vous pouvez affirmer en toute conscience, après l'avoir essayé, qu'il ne vous a fait aucun bien, renvoyez la bouteille vide au pharmacien, et il vous rendra votre argent. (5-122)

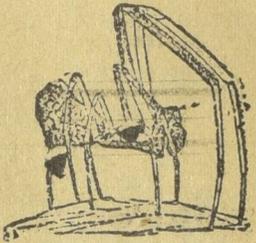


d'arrangement selon les différentes espèces d'araignées. La portée de la vue est faible, 4 à 5 pouces environ, les araignées ne semblent pas voir au-delà.

Les pattes sont terminées par deux crochets courbés à l'intérieur desquels on trouve des sortes de dents acérées et même chez plusieurs espèces il y a encore une troisième griffe plus courte entre les deux premières.

Les palpes sont aplatis, ils ont un intérieur tranchant, placés en avant, ils pressent la nourriture et servent un peu de mâchoires, c'est pour cela qu'on les nomme maxillaires.

L'abdomen de l'araignée est joint au céphalothorax par une taille très étroite. C'est à l'extrémité de l'abdomen



qu'il y a trois paires d'appendices ayant un grand nombre de tubes microscopiques par lesquels sort le fil dont l'araignée fait sa toile. Ce fil peut être travaillé comme la soie ; il est composé de fils très fins qui, bien que séparés au moment de leur sécrétion, s'unissent ensemble avant d'avoir le temps de sécher.

Les tubes, dont on vient de parler, ne sont pas tous de même dimension, ils diffèrent suivant l'usage auquel les fils sont destinés : toile, nid ou cocon.

Les araignées sont très variables comme couleurs, certaines espèces pourraient être comparées sur ce point aux papillons. Néanmoins, les

couleurs les plus communes sont le gris et le brun faisant confondre les araignées avec la terre, les plantes ou les pierres sur lesquelles elles vivent. Ordinairement, la couleur est uniforme sur tout le corps, excepté la tête et l'extrémité des pattes qui sont plus sombres et l'abdomen qui est souvent marqué d'une tache.

Quelques araignées placent leurs oeufs dans la toile même qu'elles tissent, d'autres les attachent aux plantes, plusieurs les portent avec elles soit à leurs mandibules, soit fixés à leur abdomen.

Les jeunes restent dans le cocon jusqu'à ce qu'elles puissent commencer à courir, puis elles y reviennent pour se reposer ; quelquefois, elles se réunissent dans une toile faite en commun, d'autres fois dans un nid fait par la mère, mais bientôt elles se dispersent, font leurs toiles séparément et se mettent en chasse suivant les habitudes de leur espèce.

Le moyen le meilleur et le plus simple pour pouvoir examiner les araignées, c'est de les mettre dans l'alcool ; celui-ci les tue aussitôt tout en conservant leurs formes, leurs marques diverses et même leurs couleurs.

On peut aussi les conserver vivantes, dans des fioles, pendant quelques jours. Il n'est pas nécessaire de leur donner souvent à manger ni de renouveler l'air en faisant des trous dans les bouchons, il suffit de mouiller un morceau de papier ou un chiffon et de l'introduire dans la bouteille.

Pour prendre les araignées, les amateurs ont toujours deux petites bouteilles, de mêmes dimensions, l'une à moitié remplie d'alcool, l'autre sans cou et toujours maintenue bien sèche.

ENLEVEZ CES POILS ET DUVETS

qui déparent votre visage
avec la célèbre



RAZORINE

du Dr. Simon, de Paris

Facile à appliquer soi-même, inoffensive, elle agit rapidement, sans laisser de traces et sans activer la pousse.

Envoyez 10 cents pour échantillon généreux.

COOPER & Cie, ch. K-1, 155-ou est, rue des Commissaires, MONTREAL



Voici, Mesdames, le Populaire

LAIT DES DAMES ROMAINES

DANS SA NOUVELLE TOILETTE

Un paquetage plus commode que l'ancien et plus digne de la renommée universelle de ce produit qui depuis au delà d'une quart de siècle a beaucoup contribué à la préservation de la

BEAUTE DE LA FEMME

en rehaussant la blancheur et la finesse de la peau, en éclaircissant le teint, en le protégeant et en faisant disparaître ROUGEURS, BOUTONS, DARTRES, RIDES, POINTS NOIRS etc.

En vente partout **50c** ROSE OU BLANC

Envoyez 10 cents pour échantillon généreux.

COOPER & Cie, ch. K-1, 155-ouest, rue des Commissaires, MONTREAL



Celle-ci est mise promptement sur l'araignée qu'il s'agit de capturer, on la remue légèrement jusqu'à ce que l'araignée se décide à y entrer, puis on retourne vivement la bouteille que l'on bouche avec un doigt jusqu'à ce que l'autre puisse être débouchée pour qu'on fasse tomber l'araignée dans l'alcool.

—o—

LA MENDICITE A LONDRES

Au cours d'un voyage récent en Angleterre, j'ai été frappé par le nombre incroyable de mendiants qu'on rencontre dans Londres. En sortant de mon hôtel, j'étais sûr de trouver à la porte, une rangée de gaillards, à l'apparence solide, porteurs d'une boîte en carton blanc, percée au sommet d'une fente, à la façon d'une tire-lire et sur le côté présenté au public, orné de l'inscription "Ex-service Man". J'ignore ce que peuvent contenir à la fin de la journée toutes ces aumonières fabriquées sur le même modèle et si les démobilisés anglais ont à se louer des recettes quotidiennes, mais il me semble qu'un tel spectacle produirait en France et en Belgique une impression déplorable.

Il existe à Londres une façon déguisée de mendier. Elle consiste à louer pour un jour un orgue piano qu'on fait fonctionner à un carrefour passager. Le public s'arrête et les menues pièces de monnaie tombent. C'est une industrie parfaitement organisée; des loueurs spéciaux fournissent avec le piano les airs les plus nouveaux et les plus populaires. Jamais je n'avais vu et entendu à Londres autant de pianos mécaniques dans les rues que pendant cette fin de mai.

Un rédacteur d'un journal hebdomadaire très répandu en Angleterre, raconte que pendant sept jours il s'est déguisé en mendiant pour se rendre compte des gains qu'il est possible de réaliser en implorant à Londres la charité publique. Il se fit tour à tour pseudo marchand d'allumettes, joueur d'orgue, chanteur ambulancier; contre-faisant l'estropié, il s'offrit comme porteur dans les gares en s'adressant surtout aux femmes; vêtu de haillons, il alla mendier dans un faubourg des vêtements usagés pour les revendre ensuite aux vieux chiffons. Durant cette semaine de travail assidu, il se fit quatre livres moins un penny, c'est-à-dire environ cent francs au taux d'avant-guerre, cent quatre-vingt-quatre francs environ au taux du change actuel (36.80). Les mendiants de Londres qui peuvent se faire des mois dépassant sept cents francs (\$140.00) ne sont pas très malheureux.

J'ai lu dans une statistique officielle qu'on estime à cent mille livres le montant des aumônes données chaque année aux mendiants, miséreux vrais ou faux, qui pullulent dans les rues londoniennes. C'est beaucoup trop, car on remarque autre chose à Londres et quelque chose de très émouvant et de très attristant. D'immenses pancartes qui parfois masquent un immeuble entier réclamant de la façon la plus urgente des fonds pour assurer le fonctionnement d'hôpitaux dont les ressources sont épuisées et qui sont menacés d'avoir à fermer leurs portes et leurs lits si des souscriptions volontaires ne viennent pas immédiatement à leur secours. Il est facile de tirer une conclusion...

Paul-Louis HERVIER.



Pourquoi Grand-Père est si populaire

LA bonne santé et la bonne humeur ordinairement vont de pair. Celui qui souffre d'un foie inactif, d'indigestion ou d'irritation nerveuse, ne peut conserver facilement sa bonne humeur, et sa gaieté habituelle, qu'il soit jeune ou vieux.

Le grand-père représenté dans la vignette a réussi à conserver sa bonne santé et sa bonne humeur, grâce à l'emploi de la *Nourriture du Dr Chase pour les Nerfs*, pour tenir son sang riche et sa vitalité en meilleur état possible.

Les hommes et les femmes âgés connaissent de plus en plus le bien qu'ils retirent de l'emploi de ce grand reconstituant. Il semble fournir exacte-

ment ce qui leur manque pour se tenir en bonne santé et heureux.

M. D. F. Armstrang, R. R. No 3, Mallorytown, Ont., écrit:

"Le surmenage et une très forte tension d'esprit m'avaient rendu très nerveux et m'avaient épuisé. Je commençai à prendre de la Nourriture du Dr Chase pour les Nerfs, et ce remède m'a certainement fait un grand bien. Il sembla pendant un certain temps que je ne pourrais vivre qu'avec ce remède, et je puis recommander fortement ce traitement à quiconque a besoin d'un remède semblable. J'ai plus de 61 ans maintenant."

(Assermenté devant moi à Mallorytown, ce 7e jour de mars 1921 — D. S. Clow, J. P.)

La Nourriture du Dr Chase pour les Nerfs, 50 cents la boîte, chez tous les marchands, ou d'Edmanson, Bates & Co., Limited, Toronto. 14

LE CHIEN MUSULMAN

Les chiens, dans les vieilles cités de Damas et de Constantinople, sont des objets de répulsion.—Les étrangers seuls s'en préoccupent.— Jamais, un musulman n'y touche, de peur d'encourir la réprobation de tous ses compatriotes.

A Damas, capitale de la Syrie, comme d'ailleurs, à Stamboul, le plus vieux quartier de Constantinople, sur l'emplacement de l'antique Byzance, les chiens parias sont les balayeurs en titre de la cité. Les chiens n'ont pas de maître. Personne ne s'y rend coupable d'un acte taxé répugnant en touchant à un chien du pied ou de la main. Car, aux yeux du pur musulman, le chien est souillé, de par sa race, son sang et de par la coutume; c'est un objet de dégoût. Cependant (depuis les dix dernières années du dix-neuvième siècle environ) les chiens sont tolérés dans les cités orientales, à titre de balayeurs et nettoyeurs de rues... faute de mieux.

Ces chiens, pour des raisons inconnues, s'attachent à un quartier, y font souche et n'en délogent pas. Et malheur au chien qui envahit un quartier qui n'est pas le sien! La nouvelle de son intrusion est vite répandue et c'est la mort certaine! Les enfants des bazars trouvent leur plus grand plaisir à pousser un malheureux chien, d'un quartier dans un autre. Et alors, tous les curieux se rassemblent et assistent à son massacre.

C'est à cette triste situation qu'un voyageur canadien, de qui nous tenons

ce récit, vit un jour réduit un petit chien de Damas, perdu dans un quartier hostile. C'était une petite bête de la taille d'un terrier, à pelage ras et gris, dont les yeux brillaient de si étrange façon qu'il se prit tout de suite de pitié pour lui. Déjà, les flâneurs s'apprêtaient à le lapider, quand il se décida à intervenir en sa faveur.

Tous les européens savent qu'il n'est pas prudent de molester les indigènes et de troubler leurs fêtes.

Cependant, il fonça dans cette foule, parvint au premier rang en jouant des coudes et enleva en cinq sec le petit chien qu'il mit sous son bras. Puis, prenant les jambes à son cou, il disparut.

Ce chien n'ayant été touché par aucun homme depuis sa naissance; aucun de ses ancêtres ne l'ayant probablement été, depuis des siècles, il était tout naturel qu'il le mordit. Mais non, il se laissa emporter en toute tranquillité.

—Et qu'entendez-vous en faire, maintenant? lui demanda son guide.

—Mais le ramener dans son quartier, tout simplement, mon ami!

—Dans son quartier! fit le guide. Comment le reconnaîtrez-vous, son quartier?

En effet, ce n'était pas chose facile. Pendant cette conversation, le chien donnait à son nouveau maître les marques de la plus vive sympathie en lui léchant les mains et en se frôlant contre son corps.

A ce moment, une bande de chiens se ruèrent sur le voyageur, son guide

AVIS A NOS LECTEURS

Fidèles au programme que nous nous sommes proposé et désireux de donner satisfaction à nos lecteurs en général, voulant en un mot que la "Revue Populaire" soit impeccable comme revue canadienne-française, nous tenons à informer nos abonnés, surtout les Directeurs et Directrices d'Etablissements d'Education, les Pères de famille, bref, tous ceux qui s'intéressent à la saine culture de l'esprit de notre jeunesse, que nous venons de sacrifier les intérêts pécuniaires de la "Revue Populaire" pour qu'elle soit absolument sans reproche.

On nous reprochait souvent de publier certaines annonces au vocabulaire plutôt déplacé dans une revue de famille comme l'est la "Revue Populaire". Or, ayant compris la justesse de ces réclamations, nous tenons à affirmer qu'à l'avenir aucune annonce de ce genre ne paraîtra dans la "Revue Populaire".

Nos amis voudront bien prendre note de notre résolution à ce sujet, et, nous n'en doutons pas, ils recommanderont la lecture de la "Revue Populaire", désormais à l'abri de tous commentaires fâcheux.

ECRIVEZ-NOUS.—Si les articles ne vous donnent point satisfaction ou si vous êtes trompés d'une manière quelconque par les annonceurs de cette revue, écrivez-nous et nous verrons à vous faire rendre justice.

ABONNEZ-VOUS AU JOURNAL

LE PASSE-TEMPS

(Fondé en 1895)

Dans chaque
numéro on trouve :

SEPT ou HUIT chansons ;
DEUX ou TROIS morceaux de piano ;
Aussi Musique de Violon ;
Conseils et Renseignements sur les Disques.

ABONNEMENT

Au Canada, \$2.50 — Un an. — Etats-Unis, \$3.00
Un numéro, 10 cents — En vente partout.

Adresse : 16-est, rue Craig — Montréal

👉 Demandez notre catalogue de primes 👈

et la bête sauvée. En un tour de main, ils les dispersèrent, puis rentrèrent tous trois à l'hôtel. Là, on lui donna de la viande à manger, qu'il dévora.

Puis, dans l'après-midi, quand le voyageur canadien, travesti en musulman, s'étant vêtu d'un vaste burnou blanc et ayant coiffé la chéchia, monta sur son fringant petit cheval arabe, le chien se tint sous le cheval, entre ses quatre pattes. Il évitait par miracle les sabots de la bête. Mais, en marchant ainsi sous le cheval, il était protégé contre les autres chiens et les

voler les chevaux et les provisions de son maître.

Sans doute, venant d'un chien ordinaire, cette colère n'eut pas semblé étrange. Tous les chiens défendent la personne et les biens de leur maître. Mais, il faut bien se rappeler que ce chien n'avait pas été dressé à faire la garde, pas plus que ses ancêtres. Il agissait ainsi d'instinct.

Le voyageur canadien s'attacha à lui de plus en plus. Il le lava et le débarbouilla si bien, à l'étonnement des



passants. En rase campagne, quand le cheval se mit à galoper, il se résigna à courir à côté, mais pas avant.

Quand, les deux hommes s'installèrent pour la nuit, le chien se coucha à l'entrée de la tente, l'oeil ouvert. Le lendemain matin, de très bonne heure, ils furent réveillés par un vacarme épouvantable. C'était leur chien musulman qui dispersait en mordant les cuisses, les mains et les bras de quelques indigènes qui avaient tenté de

musulmans, qu'il devint tout blanc et perdit sa mine de chien pour laboratoire de vivisection. Il le garda ainsi des mois entiers, mais un jour, non loin de la frontière turque, qu'il avait annoncé à son guide et à ses muletiers qu'il appellerait son chien "Abdul Hamid", parce qu'il lui trouvait une certaine ressemblance avec ce sultan, le chien disparut mystérieusement un beau matin, et jamais le voyageur ne sut comment.

BEAUTE, FERMETE DE LA POITRINE

Disparition des Creux des Epaules et de la Gorge par l'emploi du

Traitement DENISE ROY

en 30 jours.

Le **Traitement Denise Roy**, réalisant les plus récents progrès, garanti absolument sans danger, approuvé par les sommités médicales, **développe** et **raffermit** très rapidement la **poitrine**.

D'une efficacité remarquable, il exerce une action reconstituante certaine et durable sur le **buste**, sans faire grossir les autres parties du corps.

Très bon pour les personnes **maigres** et **nerveuses**.

Bienfaisant pour la **santé** comme tonique pour renforcer, facile à prendre, il convient aussi bien à la **jeune fille** qu'à la **femme faite**.

Prix du TRAITEMENT DENISE ROY, (de 30 jours) au comptant: \$1.00

Renseignements gratuits donnés sur réception de 3 sous en timbres.

Mme DENISE ROY, Dépt. 5 Boîte postale. 2740, MONTREAL



NE SOUFFREZ PLUS!



Pourquoi rester une malade languissante quand il ne tient qu'à vous d'être bien portante ? La guérison est assurée avec

LE TRAITEMENT MEDICAL GUY

C'est le meilleur remède connu contre les maladies féminines; des milliers de femmes ont, grâce à lui, victorieusement combattu le beau mal, les déplacements, inflammations, tumeurs, ulcères, périodes douloureuses, douleurs dans la tête, les reins ou les aines.

Avec ce merveilleux traitement, plus de constipation, palpitation, alourdissements, bouffées de chaleur, faiblesse nerveuse, besoin irraisonné de pleurer, brûlements d'estomac, maux de coeur, retards, pertes, etc.

Veuillez à votre santé surtout si vous vous préparez à devenir mère ou si le retour d'âge est proche.

Envoyez 5 cts en timbres et nous vous enverrons GRATIS une brochure illustrée de 32 pages avec échantillon du Traitement F. Guy.

CONSULTATION: JEUDI et SAMEDI, 2 à 5 P. M.
Mme Myrriam Dubreuil, 320 Parc Lafontaine
Boîte postale 2853 Dépt. 25, Montréal, Qué.

Le Samedi

*Magazine hebdomadaire illustré
Humoristique et sentimental*

10 CENTS L'EXEMPLAIRE

COUPON D'ABONNEMENT

Ci-inclus veuillez trouver la somme de \$5.00 pour 1 an ou \$2.50 pour 6 mois (excepté Montréal et banlieue) d'abonnement au SAMEDI.

Nom
(M., Mme ou Mlle. Spécifiez votre qualité.)
Rue
Localité

Adressez comme suit :

POIRIER, BESSETTE & CIE
131, rue Cadieux, Montréal

Ne manquez pas de lire dans notre

NUMERO D'AOUT

LE ROMAN COMPLET

qui a pour titre :

La Rue Hantée

par

GUSTAVE LE ROUGE

Retenez d'avance votre prochain numéro.



LE FILM

Journal officiel des grandes compagnies de cinéma

15 CENTS L'EXEMPLAIRE

COUPON D'ABONNEMENT

Ci-inclus veuillez trouver la somme de \$1.50 pour 1 an ou 75 cents pour 6 mois (excepté Montréal et banlieue) d'abonnement au FILM.

Nom
(M., Mme ou Mlle. Spécifiez votre qualité.)
Rue
Localité

Adressez comme suit :

POIRIER, BESSETTE & CIE
131, rue Cadieux, Montréal

La Revue Populaire

Magazine mensuel illustré

15 CENTS L'EXEMPLAIRE

Magazine de famille

COUPON D'ABONNEMENT

Ci-inclus veuillez trouver la somme de \$1.50 pour 1 an ou 75 cents pour 6 mois (excepté Montréal et banlieue) d'abonnement à la REVUE POPULAIRE.

Nom
(M., Mme ou Mlle. Spécifiez votre qualité.)
Rue
Localité

Adressez comme suit :

POIRIER, BESSETTE & CIE
131, rue Cadieux, Montréal

A tous ceux qui ont de Jolis Bébés

Le Film

MAGAZINE MENSUEL
DE
VUES ANIMEES

A OUVERT

un

GRAND

Concours de Bébés

jusqu'à l'âge de
cinq ans



1er prix \$25.00

2ième prix 15.00

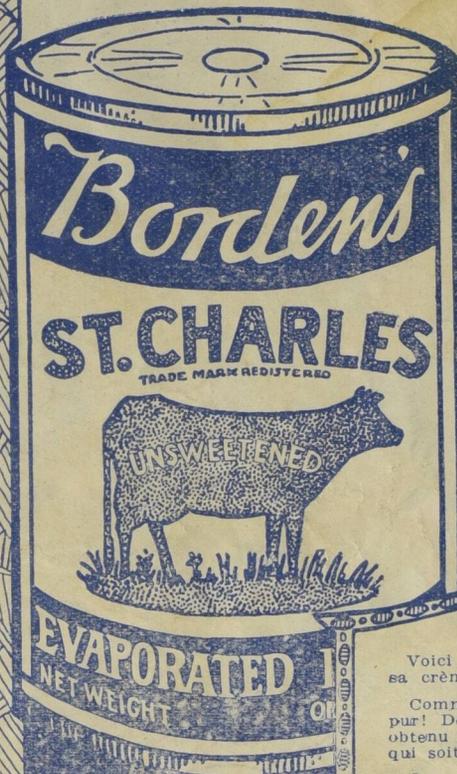
3ième prix \$10.00

10 autres prix de 5.00

ENVOYEZ LES PHOTOS DES BEBES AU "FILM", 131 CADIEUX, MONTREAL

Lait Pur de la Campagne

Avec toute
Sa Crème



Voici le lait St. Charles "avec toute sa crème"!

Commode et économique! Riche et pur! De qualité unique! Lait entier, obtenu de vaches saines! Le meilleur qui soit!

On a pris soin de le mettre en bon conditionnement dans les bidons, et vous le recevez dans cet état.

S'emploie pour potage, sauces et légumes! Pour pâtisseries et entremets savoureux, et avec les céréales et les fruits! pour tous les mets lactés! Se trouve chez votre épicier.

Demandez la Cuisinière Borden.
Expédiée Franco. Ecrivez à

The Borden Co. Limited
MONTREAL, P. Q.